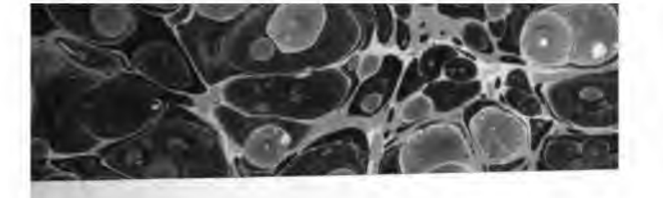
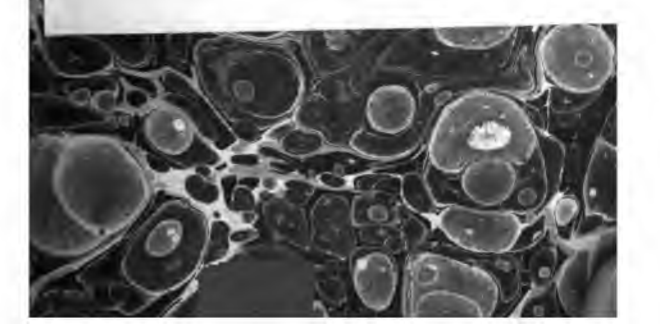



SIR HENRY MEUX BART.



TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA NUS TIO ILLU MEA





ANDRÉ

LE SAVOYARD.

TOME IV.

Bruxelles, imprimerie de J.-B. de Wallens et compe.
Quai aux Pierres-Bleues, n° 12.

ANDRÉ

LE SAVOYARD,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

« L'accent du pays où l'on est né demeure
« dans l'esprit et dans le cœur comme dans
« le langage. »

Maximes de LA ROCHEFOUCAULD.

TOME QUATRIÈME.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.,

HAUMAN, CATTOIR ET COMP^c.

1837.

ANDRÉ

LE SAVOYARD.

CHAPITRE PREMIER.

Retour. — Je quitte l'hôtel.

Après trois mois de séjour à Genève, nous nous embarquons sur le Rhône pour nous rendre à Lyon. Les bords du Rhône charment l'œil du navigateur et réjouissent l'âme du convalescent. Nous restons quelques semaines sur ces bords, admirant ces riantes campagnes, moins sévères et moins pittoresques que les belles vallées suisses, mais bien dignes aussi des pinçeaux de l'artiste.

Enfin M. Dermilly songe au retour. Nous

arrivons à Lyon ; nous ne nous arrêtons que huit jours dans cette ville, qui me rappelle mon pauvre frère et l'aventure qui nous y arriva. Nous poursuivons notre voyage; la santé toujours chancelante de M. Dermilly nous retient encore quelque temps, et ce n'est qu'au bout de neuf mois d'absence que je revois ce Paris, où la première fois je suis entré en dansant et en chantant!.. Ah! ce n'est plus la même chose.

« André, » me dit M. Dermilly, en arrivant dans la grande ville, « tu vas re-
» tourner à l'hôtel du comte, mais je ne
» crois pas que maintenant tu y fasses un
» long séjour. Songe que ma demeure est
» la tienne et que je te regarde comme
» mon fils. »

Homme généreux.... qu'ai-je donc fait pour tant de bontés?.. Et je brûle de le quitter, de retourner à l'hôtel!.. Ah! l'amour nous rend ingrats!.. et il ne nous dédommage point des fautes qu'il nous fait commettre.

Il est huit heures du soir, lorsque j'entre à l'hôtel : je regarde avec ivresse les croisées de l'appartement d'Adolphine... Elle est là... oui, mon cœur me le dit; mais je ne la verrai pas ce soir. Je redoute son père... son cousin... non, je n'ose me présenter, courons chez Lucile.

Pourvu que Lucile soit chez elle; oui, la clef est à sa porte. J'entre dans la première chambre... j'entends parler dans la seconde, qui est la pièce où elle couche. Avec qui Lucile cause-t-elle?.. Si Adolphine était montée... Oh! non, ce n'est pas présumable... Cependant je m'arrête et ne résiste pas au désir d'écouter un moment; je reconnais bientôt la voix de Lucile.

« Voyons, petit John, donnez-moi une » leçon d'anglais... et ne serrez pas tant vos » jambes contre les miennes. — *Yes*, *miss*. » — Oui, mais vos *yes*, *yes*, ne vous em« pêchent point de me marcher sur les » pieds...—*Yes*, *miss*.—Allons, petit John, » tenez-vous tranquille, et apprenez-moi » comment on dit je vous aime en anglais.

» — *Y love you*, *miss* — Aï love... Ah!
» comme il faut ouvrir la bouche!... heu-
» reusement que mes dents ne sont pas
» laides... *Aï love...*—*You for ever.*—Fort
» et quoi?..— *Ever*, *miss.* — Ah! comme
» en voilà long, et qu'est-ce que cela veut
» dire tout cela?—Je aime vous pour beau-
» coup long-temps.—Ah! ah! ah! qu'il
» est drôle, ce petit John, en disant cela!..
» C'est qu'il me fait des yeux comme s'il
» avait vingt ans... ah! ah!—*For ever miss.*
» — Oui, oui, j'entends... Tenez donc vos
» genoux tranquilles, petit jockey... Ah!
» comme les Anglais ont la peau blanche...
» Je n'avais pas encore remarqué cela. Et em-
» brassez-moi, comment dit-on cela, John?
» — *Kiss me.* — Kiss my? ah! que c'est
» gentil, kiss my!.. Tiens je dirai cela très-
» facilement, *kiss my... kiss my...* Eh bien,
» voulez-vous finir, petit jockey... C'est qu'il
» m'embrasse vraiment.

En ce moment j'ouvre la porte, pour terminer la leçon d'anglais, et je vois mademoiselle Lucile tenant les mains d'un

petit blondin bien rose, bien joufflu, et qui, je crois, apprend beaucoup plus lestement que les Savoyards,

En me voyant, Lucile jette un cri et rougit ; le petit jockey me regarde avec étonnement. Mais la femme de chambre se remet bientôt et faisant signe au jockey de s'en aller : « Voilà assez d'anglais pour » aujourd'hui, lui dit-elle, la leçon est » finie. »

M. John la salue d'un air presque fâché et s'éloigne ne faisant une petite mine très-comique.

» Comment, c'est vous, André, » me dit Lucile en s'approchant de moi : » J'espère » que cela s'appelle surprendre son monde. » — En effet, vous ne m'attendiez pas, je » m'en suis aperçu. — Qu'est-ce que c'est, » monsieur? N'allez-vous pas être jaloux » d'un enfant, d'un petit bonhomme qui » me fait dire quelques mots d'anglais, » pour rire; voilà tout... Ah ! ce serait joli » d'être jaloux de John. — Non, Lucile, » oh ! non, je vous assure que cela ne me

» tourmente pas du tout, — A la bonne
» heure... Comme il est grandi encore, de-
» puis neuf mois... Oh! vous êtes un homme
» à présent. Eh bien, vous ne m'embrassez
» pas... Il faut que je vous le dise. Com-
» ment, les voyages ne vous ont pas formé
» plus que cela! — Donnez-moi des nou-
» velles de madame... de mademoiselle, —
» Vous ne les avez donc pas encore vues?
» — Non, j'arrive à l'instant, — Elles doi-
» vent être seules maintenant, car madame
» avait la migraine ce matin et n'aura reçu
» personne. — Elles sont seules. Ah! je
» cours... — Eh bien, monsieur André,
» vous ne m'avez pas embrassée... J'espère
» que vous allez revenir. »

Je n'écoute plus Lucile, je suis déjà devant l'appartement de madame la comtesse. Comme mon cœur bat!.. Je vais voir celle que j'adore et l'absence, bien loin d'affaiblir mon amour, n'a fait que l'accroître encore.

Je traverse les pièces qui précèdent le salon de madame; je respire à peine...

Enfin, me voici tout près d'elle ; une seule porte nous sépare encore... Insensé ! au lieu de nourrir cette passion qui doit faire le malheur de ma vie, ne ferais-je pas mieux de fuir celle qui en est l'objet ! Mais je ne le puis... Je tiens le bouton de la porte, j'ouvre doucement... je l'aperçois... assise près d'une table et lisant.

Elle ne m'a pas entendu... Elle continue de lire... Elle est seule... Une glace, placée en face d'elle, réfléchit ses traits... Je puis la contempler à mon aise... Oui, elle est plus belle encore... L'adolescence amène d'autres sentimens, et les traits en reçoivent une autre expression. Je voudrais lire sur son front... Je cherche en elle un peu d'amour pour moi. Elle a seize ans maintenant... Ah ! que ne sommes-nous encore à ce moment où je la portais dans mes bras... où ses petites mains jouaient avec les boucles de mes cheveux.

En la regardant, je me suis insensiblement approché.., Enfin, je suis tout près d'elle... et sans y penser, sans en avoir eu

le dessein, je prends une de ses mains, et je la porte sur mon cœur.

Adolphine fait d'abord un mouvement d'effroi; mais elle me reconnaît, et le plaisir brille dans ses yeux. « C'est vous, André, » me dit-elle, « c'est vous! Ah! que je suis » contente de vous revoir!... Vous ne voya» gerez plus, n'est-ce pas, André? vous » resterez mainteuant avec nous... »

Fille charmante!... et elle ne retire pas sa main que je presse sur mon cœur! Je suis si heureux, si troublé, que je ne sais plus ce que je dis, et il me semble qu'elle partage mon bonheur.

« Vous ne m'avez donc pas oublié, ma» demoiselle?—Vous oublier, André! vous, » l'ami de mon enfance, vous qui m'avez » sauvé la vie!.... c'est mal de penser cela... » —Ah! mademoiselle, que ne puis-je » vous consacrer mon existence! Si vous » saviez combien, loin de vous, le temps » m'a paru long... Je n'avais qu'un désir, » celui de revenir... de vous revoir.,. »

Je ne suis plus maître de mon secret...

il va m'échapper... je ne vois plus la distance qui nous sépare, je ne vois qu'Adolphine, lorsque des pas se font entendre: je n'ai que le temps de quitter sa main, de m'éloigner d'elle... le marquis entre dans le salon.

En m'apercevant, il fait une légère grimace, mais il s'approche de sa cousine, il s'assied tout contre elle... et la regarde avec une familiarité!.. il lui prend lestement la main... ah! il ne connaît pas le prix de ce trésor!

« Ma cher petite cousine, on m'a dit
» que la maman était indisposée, et moi
» aussi, j'ai une espèce de migraine; je viens
» rire avec vous, pour tâcher de la guérir. »

En achevant ces mots, le marquis se retourne, et semble étonné de me voir encore. Il me jette un regard insolent en s'écriant:
» Que faites-vous là!.. sortez donc! vous
» voyez bien qu'on n'a pas besoin de vos
» services... »

Je reste immobile, mes yeux se fixent sur le marquis, mais je tâche de contenir mon agitation.

Ne me voyant pas bouger, le marquis reprend au bout d'un moment: « Eh bien,
» est-ce que vous ne m'avez pas entendu?..
» je vous dis de sortir.—Je vous ai fort
» bien entendu, monsieur, mais je ne pen-
» sais pas que c'était à moi que vous par-
» liez ainsi. — Et à qui donc, s'il vous
» plaît?.. faut-il se gêner pour renvoyer
» monsieur André le Savoyard?...

» —Oui, monsieur, je suis Savoyard,
» et je m'en fais honneur; les habitans de
» mon village sont honnêtes, fidèles, recon-
» naissans... je tâcherai de conserver toute
» ma vie les vertus héréditaires; c'est mon
» seul patrimoine, mais je ne le changerais
» pas contre l'or et les titres de beaucoup
» de gens.

» —Ah! ah!.. phrase superbe... mon
» cher, vous avez retenu cela d'un mélo-
» drame de l'Ambigu ou de la Gaieté, n'est-
» ce pas? mais c'est assez, je vous dis de
» sortir, obéissez.—Ce n'est pas à vous,
» monsieur, à me donner des ordres... —
» Insolent... je vous mettrai bien à la rai-
» son. »

Mon sang bouillonne dans mes veines, mais Adolphine accourt près de moi, son regard est supliant : «Mon dieu, pour-
» quoi donc vous disputer? s'écrie-t-elle;
» mon cousin, que vous a donc fait André
» pour lui parler ainsi?..

» —Votre André est un drôle que je
» veux corriger....» Je ne me connais plus, je suis prêt à m'élancer sur le marquis... Adolphine se jette entre nous, elle étend ses bras vers moi. «Rendez grâce à la pré-
» sense de mademoiselle, dis-je au marquis;
» sans elle vous ne m'auriez pas insulté
» impunément.—Je crois vraiment qu'il
» me brave...ah! c'en est trop et je veux... »

En ce moment ma bienfaitrice paraît au milieu de nous; elle a entendu notre querelle, et, oubliant ses souffrances, s'est empressée d'accourir. Adolphine court dans les bras de sa mère en s'écriant : «Ah!
» maman, je t'en prie, empêche-les de se
» quereller....si tu savais...

» —J'ai tout entendu,» dit madame la comtesse ; « Thérigny, je croyais que vous

» auriez plus de respect pour moi, et que,
» dans mon appartement, devant ma fille,
» vous ne vous seriez pas livré à de tels
» emportemens. — Comment, ma chère
» tante, quand ce...—Taisez-vous, et vous,
» André, rentrez chez vous, demain ma-
» tin vous viendrez me voir... allez, An-
» dré... je vous en prie... »

Comment résister aux ordres de ma bienfaitrice!..elle me tend la main en me faisant signe de m'éloigner. Je baise avec respect cette main cherie et je sors, sans regarder le marquis, afin que ma colère ne l'emporte pas sur mon devoir.

Lucile m'attendait dans ma chambre. N'étant plus en présence de madame la comtesse, je puis enfin laisser éclater mes sentimens; je me promène à grands pas dans l'appartement sans faire attention à Lucile, qui me suit en me tirant de temps à autre par mon habit.

« —Ai-je assez souffert... suis-je assez
» humilié?..—Vous avez souffert, André,
» et quand donc cela?.. — Devant Adol-

» phine, me traiter ainsi...—Qui donc?—
» O ma bienfaitrice! sans vous je ne sais où
» m'aurait emporté ma colère!..—Allons il
» est en colère maintenant... et contre qui
» donc, monsieur?—C'en est fait, dès de-
» main je quitte cette maison... — Vous
» quittez l'hôtel... ha çà! c'est pour rire
» que vous dites cela...—Je l'aurais quittée
» sur-le-champ sans les ordres de madame,
» qui m'y retiennent jusqu'à demain...—
» Monsieur André, je n'aime pas ces plai-
» santeries-là! je vais me trouver mal si vous
» parlez encore de départ... ah! je sens
» déjà que mes nerfs se crispent... se reti-
» rent. .»

Lucile s'assied en poussant de grands gémissemens, mais comme elle s'aperçoit que je continue de me promener dans la chambre sans faire attention à ses nerfs, elle se décide à ne point se trouver mal, et court de nouveau après moi :

« Mon petit André... qui est-ce qui vous
» fâche donc si fort?.. est-ce parce que j'ap-
» prenais quelques mots d'anglais avec

» John?.. eh! bien, je vous promets de
» ne plus prendre de leçon, quoique ce soit
» bien innocent!.. — Ah! vous pourrez
» prendre autant de leçons qu'il vous plaira,
» Lucile, je ne serai plus là pour vous
» gêner... je pars demain. — Là! c'était
» bien la peine de revenir pour partir si
» vite!.. Et que vous a-t-on fait, monsieur,
» pour que vous soyez si pressé de nous
» quitter?—On m'a insulté... traité comme
» un misérable...—Qui donc? — Le neveu
» de M. le comte.—Eh! c'est pour cela que
» vous êtes si en colère!.. est-ce qu'il faut
» faire attention aux discours d'un étourdi,
» d'un fou, qui, les trois quarts du temps,
» ne pense pas à ce qu'il dit...—Ah! Lucile,
» il est des choses que je ne pourrai jamais
» supporter. Si je restais dans cet hôtel,
» d'un moment à l'autre il arriverait quel-
» que scène fâcheuse; il est de mon devoir
» de partir, et je suis sûr que madame la
» comtesse elle-même m'approuvera. — Je
» suis bien sûre, moi, qu'elle ne vous lais-
» sera pas partir.—Lucile, aidez-moi à faire

» mes apprêts...—Joli passe-temps!.. après
» neuf mois d'absence... quand on doit
» avoir tant de choses à se dire,... il faut que
» j'aide monsieur à faire des paquets.—Oh!
» ce ne sera pas long! — Mon Dieu! mon
» Dieu! que je vais m'ennuyer dans cette
» maison, maintenant; pendant votre
» voyage, au moins je savais que vous re-
» viendriez, et cela me consolait.—Vous ap-
» prendrez l'anglais, Lucile, et cela vous dis-
» traira. — Est-il méchant!.. aimez donc
» quelqu'un... pour qu'il vous fasse de la
» peine ensuite.—Ah! Lucile, je ne perdrai
» jamais le souvenir de vos bontés et des
» heureux instans que j'ai passés avec vous...
» —Je l'espère bien... d'ailleurs nous nous
» reverrons... Embrassez-moi donc si vous
» m'aimez toujours... — Mais ce monsieur
» Thérigny... ah! je sens que sa vue seule...
» —Au diable les gens en colère!.. cela n'est
» bon à rien!.. vous étiez bien plus aimable
» quand vous étiez petit, monsieur André.
» —Comme elle tendait ses bras vers moi...
» comme elle me regardait... — Qui donc

» vous tendait les bras ?..—Ah! elle ne me
» méprise pas, elle!.. son cœur est si bon,
» si sensible!..—Monsieur vous empaque-
» terez vous-mêmes vos culottes... tout ceci
» commence à m'ennuyer beaucoup.—Oh!
» Adolphine!.. Adolphine!..—Allons, voilà
» mademoiselle qui en est à présent! En
» vérité je crois qu'il perd la tête... encore
» si c'était d'amour pour moi, on le lui
» pardonnerait... mais bah! il ne pense pas
» plus à moi!.. Et où monsieur va-t-il loger?
» j'espère que ce n'est pas avec mademoi-
» selle Manette, car enfin ce n'est plus une
» enfant, votre Manette, et les mœurs...
» André, vous me donnerez votre adresse,
» j'irai vous voir souvent.—Je vais demeu-
» rer chez M. Dermilly.—Chez M. Dermil-
» ly!.. mais ce sera fort gênant... c'est égal,
» j'aime mieux cela que si vous étiez chez
» le père Bernard. »

Bernard!.. Manette!.. je suis à Paris, et je n'ai pas encore été les embrasser... Ah! combien je m'en veux!.. mais en quittant cette maison, je serai tout à l'amitié.

Je retombe dans mes réflexions, Lucile continue de se lamenter, la nuit se passe ainsi. Au point du jour la femme de chambre me quitte en me faisant une mine moitié tendre, moitié fâchée.

J'attends avec impatience que madame me fasse dire de descendre chez elle; enfin, sur les onze heures, Lucile vient m'avertir que sa maîtresse désire me parler et je me rends près de ma bienfaitrice. Adolphine est là... elle dessine auprès de sa mère.

La bonne Caroline me témoigne la plus tendre amitié; sa fille m'adresse un charmant sourire. On semble vouloir me dédommager du chagrin que m'a causé le marquis, en me montrant encore plus d'intérêt. J'apprends à madame mon désir d'aller vivre près de M. Dermilly, si elle veut bien y consentir. Adolphine semble attendre avec anxiété la réponse de sa mère, celle-ci, après avoir réfléchi quelque temps, me dit enfin : « Je ne puis vous blâmer, André, et » je ne m'oppose point à votre départ... » non que je pense que le marquis vous

» dise désormais rien de désagréabel, mais
» je sens que sa présence doit vous être
» pénible... votre éducation est terminée,
» il vous faut maintenant connaître le
» monde et les hommes autrement que par
» des livres. Vous ne pouviez prendre un
» meilleur mentor que Dermilly. Il vous
» aime autant que moi, c'est beaucoup
» dire, André, mais en vous sachant auprès
» de lui, je vous croirai toujours avec moi.
» — Quoi! maman!.. tu le laisses partir?
» s'écrie Adolphine. — Ma bonne amie, il
» faut aimer les gens pour eux. André a
» dix-neuf ans; le séjour de cet hôtel, où
» il reste presque toujours renfermé dans
» sa chambre, n'est plus ce qui lui convient;
» mais nous le verrons souvent, n'est-il
» pas vrai, André? »

Je réponds en balbutiant, car je suis tout troublé de la douleur d'Adolphine... J'ai vu des larmes dans ses yeux, et je songe que c'est mon départ qui les fait couler.

« Avant de vous laisser partir, André,
» reprend ma bienfaitrice, je veux vous

» faire connaître mes intentions : j'avais le
» projet de vous établir, mon ami, de vous
» marier avec celle que vous aimez...

» — Avec celle que j'aime, madame... »
dis-je vivement, tandis qu'Adolphine prête une oreille attentive en me regardant à la dérobée.

« Oui, André, je connais vos sentimens...
» Croyez-vous que depuis long-temps je ne
les aie pas devinés ?.. »

Je rougis, je baisse les yeux. Madame la comtesse continue : « Mais je sens que
» vous êtes trop jeune pour vous marier
» maintenant... Au reste, dès que vous vou-
» drez épouser Manette, songez, André,
» que la dot est prête, et que j'exige que vous
» acceptiez cette faible marque de mon
» amitié : c'est bien peu auprès de ce que
» votre père a fait jadis pour moi. »

Manette !.. elle croit que j'aime Manette !.. Adolphine pourrait le penser aussi ! je veux la détromper : ses regards sont attachés sur son dessin... mais sa main est immobile... elle cache son visage pour dérober son émotion à sa mère.

« Madame, je suis reconnaissant de vos
» bienfaits, dis-je avec feu, mais je ne puis
» les accepter... Vous vous êtes trompée sur
» mes sentimens... Je ne serai jamais l'époux
» de Manette... Je l'aime comme une sœur,
» mais je ne ressens point d'amour pour
» elle..,

» — Vous n'aimez pas Manette! » s'écrie avec surprise ma bienfaitrice. Je ne lui réponds plus, je ne vois qu'Adolphine, qui paraît respirer plus librement, et vient de me jeter un si doux regard, qu'il me semble que je n'ai plus rien à envier aux rois de la terre.

Je la regarde toujours, et quoiqu'elle ait baissé la tête, je vois encore sur ses lèvres les traces du sourire que ma réponse a fait naître.

Nous restons quelques minutes dans cette situation; je ne m'aperçois pas que la mère d'Adolphine promène alternativement ses regards sur moi et sur sa fille, mais en revenant de mon ivresse, je vois sur le front de ma bienfaitrice une expression de sévé-

rité qu'elle n'a jamais eue avec moi, et je baisse les yeux en rougissant, tremblant qu'elle n'ait lu dans mon cœur.

« Il suffit, André, dit enfin la comtesse ; » je suis fâché de m'être trompée... Je » croyais Manette destinée à être un jour » votre femme... et je suis persuadée qu'elle » aurait fait votre bonheur... Mais peut- » être changerez-vous de sentimens, et...

» —Oh! non, madame, jamais je ne chan- » gerai!.. jamais je n'aurai d'amour pour » une... pour qui... pour...—C'est assez, » vous pouvez partir. Je me charge de pré- » senter vos respects à M. le comte. »

Je vais m'éloigner, intimidé du ton de ma bienfaitrice, mais elle reprend bientôt avec un accent plus doux : « André, n'ou- » bliez jamais que vous avez passé une par- » tie de votre jeunesse dans cette maison... » que je vous aime comme mon fils... que » votre bonheur fut toujours mon plus cher » désir.

» —Moi l'oublier, madame... Ah! jamais! » vos bienfaits sont gravés dans mon âme,

» puissé-je un jour être à même de vous
» prouver ma reconnaissance! »

La bonne Caroline me presse dans ses bras. Adolphine s'avance... Un regard de sa mère semble arrêter ses pas, mais elle me tend la main, en signe d'adieu, et je presse cette main chérie qui tremble dans la mienne... C'en est fait, je m'éloigne, je quitte cet hôtel où j'ai passé huit années de ma vie... Peut-être eussé-je été plus heureux en n'y entrant jamais!

CHAPITRE II.

Rencontre inespérée.

« Me voici, monsieur, » dis-je à M. Dermilly, en arrivant chez lui, « j'ai pour ja-
» mais quitté l'hôtel, et, si vous le permet-
» tez, je resterai avec vous!

» — Si je le permets, mon ami, » dit M. Dermilly, en me pressant dans ses bras.
» Ah! ta présence adoucit mes souffrances
» et charme mes ennuis : sois mon fidèle
» compagnon. Ce ne sera pas pour long-
» temps, André, mais du moins c'est ta main
» qui me fermera les yeux. »

Je tâche de le distraire de ses tristes pensées, en lui racontant ce qui s'est passé à l'hôtel et ce qui a causé mon départ. Il m'écoute attentivement. « Tu as bien fait

» de prendre ce parti, me dit-il ; en demeu-
» rant plus long-temps sous le même toit
» que cet étourdi, qui affecte de te mépriser,
» tu aurais pu oublier que tu étais dans la
» maison de Caroline... et je frémis en son-
» geant à ce qui pouvait en résulter. Tu
» iras voir la comtesse... tu le dois, mais tu
» feras en sorte de ne point rencontrer des
» gens qui ne t'aiment pas. Va souvent chez
» Bernard et Manette ; que ces bons amis
» viennent ici tant qu'ils le désireront, ils
» me feront toujours plaisir ; car, mon cher
» André, je ne suis qu'un artiste et je ne
» rougis point de la visite d'un honnête
» homme, de quelque classe qu'il soit. Si
» j'étais comte, il me semble que je pense-
» rais de même. »

Me voilà de nouveau installé dans cette chambre où l'on me transporta blessé, à l'âge de onze ans. La bonne Thérèse n'est plus, un domestique fidèle la remplace. Je retourne visiter l'atelier où Rossignol a joué sa scène de revenant. Je ne rencontre plus ce mauvais sujet; peut-être pour quelque

fredaine a-t-il été forcé de quitter Paris; maintenant je ne serais plus sa dupe. M. Dermilly n'a pas, depuis long-temps, employé de modèles, sa faiblesse ne lui permet plus de travailler que fort rarement. « C'est toi, » me dit-il, « qui finiras ces tableaux que j'ai » commencés. »

Je n'ai point oublié mes bons amis, mais mon départ de l'hôtel m'a tellement occupé que je suis excusable d'avoir tardé à me rendre près d'eux. Allons les embrasser; ils logent toujours au même endroit. Le père Bernard tient à sa mansarde, que cependant il aurait pu quitter, car son travail et celui de sa fille le mettent au-dessus du besoin; mais le porteur d'eau n'a point de vanité, et lorsque Manette lui propose de descendre d'un étage, afin de moins se fatiguer, il lui répond : « Mes jambes sont ac- » coutumées à me porter jusqu'ici, et mes » amis à venir me chercher. Ceux qui, » pour me voir, craignent de se fatiguer » en grimpant un cinquième, me font » plaisir en restant chez eux. »

A cela Manette n'ose rien répondre, son cœur lui dit que le cinquième ne me fera jamais peur. En effet, je monte rapidement l'escalier et je me retrouve dans les bras de mes bons amis. Avec quel plaisir je les embrasse! Bernard prétend que je suis un bel homme, Manette dit qu'elle me voit toujours de même, et moi je m'aperçois qu'elle est fort jolie, fort bien faite, et que ses dix-neuf ans lui donnent un certain air réservé, décent, qui lui sied fort bien.

« Je viens dîner avec vous, leur dis-je.—
» Quoi, tu ne retournes pas à l'hôtel, s'é-
» crie Manette.—Non, je n'y retourne plus,
» je l'ai quitté pour toujours et maintenant
» je demeure avec M. Dermilly. »

Le père Bernard me demande l'explication de ce changement, et je lui conte tout. Pendant que je parle, je suis frappé de la joie, de l'ivresse que témoigne Manette; en me revoyant, elle était contente; mais depuis qu'elle sait que je n'habite plus l'hôtel, il semble qu'un délire se soit emparé d'elle :

elle court, saute dans la chambre, elle rit et chante en même temps ; le bonheur brille dans ses yeux, elle ne peut rester en place... C'est Manette à l'âge de huit ans, lorsque nous dansions ensemble les bourrées de notre pays.

« Mon père ! mon père, s'écrie-t-elle ;
» il ne loge plus à l'hôtel !... ah ! quel bon-
» heur !... que je suis contente !.. — Eh !
» pourquoi donc cela ? dit le père Bernard.
» — Ah ! mon père, c'est que nous le verrons
» bien davantage maintenant ! vous voyez
» bien que M. Dermilly nous permet d'al-
» ler chez lui... et puis André aura plus de
» temps... et puis il pensera plus à nous...
» il nous aimera bien mieux... — Bien
» mieux, Manette ! est-ce qu'à l'hôtel je
» vous avais oubliés ? — Non, non, mais
» c'est égal, ces beaux appartemens, ce
» grand monde, ces beaux meubles, cela
» étourdit toujours un peu... Et puis, on
» voit des personnes... qui... ah ! André !
» que je suis heureuse !.. ah ! n'y retourne
» jamais.

» — Jamais ! s'écrie Bernard, et c'est ainsi
» qu'il reconnaîtrait les bienfaits de ma-
» dame la comtesse ? — Oh ! mon père, par-
» don, je sais bien qu'il doit aller la voir
» quelquefois, mais il ne couchera plus
» dans cette grande maison, où je n'aurais
» jamais osé entrer... Et ça pouvait lui
» donner des idées... car mon père, André
» est un Savoyard, et il ne pouvait pas et
» il ne doit pas l'oublier. N'est-ce pas, An-
» dré, que tu veux toujours te souvenir
» de ta naissance ? que tu ne feras pas le
» fier ?

» — Moi, Manette !.. est-ce que je l'ai
» jamais été ? — Eh ! non, pardieu, mon
» garçon, tu ne l'as pas été ; mais je crois
» en vérité qu'il a passé quelque vertigo
» dans la tête de ma fille !.. Elle n'a jamais
» tant parlé, ni tant sauté depuis dix ans ! »

Je passe auprès de mes bons amis la journée entière ; elle me paraît courte, car ils me témoignent tant d'amitié, que mon cœur en est vivement touché. Lorsque le souvenir d'Adolphine vient rembrunir mon front

et qu'il m'échappe un soupir, Manette, qui semble deviner ma pensée, s'empresse de me prendre la main, de me parler de ma mère, de mon pays, et elle trouve toujours le moyen de ramener le sourire sur mes lèvres. Le père Bernard qui, en prenant des années, se donne un peu plus de repos, aime à tenir table et à trinquer avec moi, en portant la santé de tous ceux qui me sont chers, tandis que Manette me dit tout bas en me souriant : « André, quelle char-
» mante journée j'ai passée ! Oh ! il y a bien
» long-temps que je n'avais été aussi heu-
» reuse. »

Entouré de ces bons amis, je me sens aussi plus content; non, à l'hôtel je ne goûtais pas des plaisirs aussi purs, aussi doux. Pourquoi suis-je entré dans cette belle maison, où j'ai laissé ma gaieté d'autrefois ?

J'ai quitté mes amis vers le soir; avant de rentrer chez M. Dermilly, je ne puis résister au désir de passer devant l'hôtel; je n'entrerai pas, mais je regarderai les fenêtres. La voilà cette maison, où j'ai passé

mon adolescence, où j'ai reçu de l'éducation; là, on a éclairé ma raison, mon jugement, nourri mon esprit... Mais j'ai payé tous ces avantages par la perte de ma tranquillité... Ah! je suis loin d'être ingrat; je ne devais pas élever mes regards vers la fille de ma bienfaitrice. Mais, toujours près d'elle, ai-je pu me défendre, me garantir de ce charme, de cet amour qu'elle sait si bien inspirer...... Pourquoi m'ont-ils laissé pendant huit ans à même d'apprécier à chaque instant ses vertus, d'admirer ses attraits?... Parce que je suis un Savoyard, ils ont donc pensé que je n'avais pas un cœur!

Cependant madame la comtesse ne fut pas insensible; d'après tout ce que j'ai entendu, elle a connu l'amour, elle doit compatir à ses peines. On l'a mariée contre son gré! elle ne voudra pas contraindre l'inclination de sa fille. Insensé! et M. le comte, et le rang, et la fortune!.. Ma bienfaitrice elle-même oubliera ses premiers amours; à trente-six ans elle ne pensera plus comme à

dix-huit !.. Avec l'âge s'effacent les peines du cœur, et on est moins sensible à celles des autres.

Après avoir passé près d'une heure devant l'hôtel, les yeux fixés sur les croisées d'Adolphine, je rentre enfin dans ma nouvelle demeure. Mais mon cœur se dit que, sans l'arrrivée du marquis, je serais encore sous le même toit qu'Adolphine, et je ne puis m'empêcher de haïr celui qui m'a séparé d'elle.

Plusieurs semaines se sont écoulées depuis que j'ai quitté la maison de M. de Francornard, et je n'ai pas encore osé me rendre chez ma bienfaitrice; je me contente de passer tous les soirs plusieurs heures devant l'hôtel. Lucile vient me voir quelquefois, et de préférence aux heures où je suis dans l'atelier, parce que j'y suis toujours seul, et que Lucile aime les tête-à-tête. Elle m'apprend que depuis mon départ mademoiselle est fort triste, et ne veut point aller au bal. Ah! Lucile, si vous saviez quel plaisir vous me faites en me disant cela! M. de Thérigny

fait de grandes dépenses en chevaux, en voitures; on assure qu'il entretient une danseuse de l'Opéra. Qu'il en entretienne dix! et qu'il ne pense pas à sa cousine. Mais son oncle le trouve charmant, parce qu'il lui envoie chaque matin quelque nouveauté de chez *Chevet*.

Lucile termine par son refrain ordinaire:
« Je vous assure que je n'apprends plus
» l'anglais, et que je n'écoute plus Cham-
» pagne. Mais venez donc à l'hôtel, ce
» n'est pas bien de ne point aller voir ma-
« dame. »

J'en brûle d'envie, et je ne sais ce qui m'arrête!.. Mais M. Dermilly lui-même m'engage à aller voir madame la comtesse. Ses désirs sont des ordres pour moi. Je me rends à l'hôtel, j'ai soigné ma toilette; sans être coquet, je suis bien aise d'être habillé avec goût; en secret je désire plaire. Je suis presque aussi bien mis que M. le marquis, et Lucile assure que j'ai une tournure fort distinguée.

Je tremble en entrant dans l'hôtel, en

montant l'escalier qui conduit chez madame; je pense que je vais voir Adolphine ! Elle est toujours avec sa mère. Lucile m'aperçoit, elle court m'annoncer à sa maîtresse, au bout d'un moment elle revient me dire d'entrer ; me voilà devant madame... Mais hélas ! je ne vois point celle que j'espérais trouver là.

Madame me témoigne beaucoup d'amitié; mais mon cœur cherche Adolphine ; j'espère toujours la voir entrer... elle ne vient pas ; il faudra donc m'en retourner sans l'avoir vue... Je ne sais si j'ai bien répondu à ma bienfaitrice, mais je crois qu'elle s'aperçoit de mon trouble, de mon impatience ; malgré moi, je tourne sans cesse mes regards vers la porte. Madame me demande des nouvelles de M. Dermilly, je n'en ai point de bonnes à lui donner, car sa santé s'affaiblit chaque jour. Jadis, en apprenant son état, la sensible Caroline eût tout bravé pour voler près de lui, maintenant elle se contente de soupirer... Les années ont fait leur effet.

Il faut que je m'éloigne, ma visite a été assez prolongée; je me lève, mais je n'y tiens plus et je balbutie le nom d'Adolphine.

« Ma fille se porte bien, » me dit froidement la comtesse, « je ne manquerai » pas de lui faire part de votre bon souve- » nir. »

Allons, il est décidé que je ne la verrai pas; je m'éloigne tristement. Lucile me suit, sans en faire semblant, et me glisse à l'oreille : « J'irai demain à l'atelier. — Pour- » quoi n'ai-je pas vu mademoiselle? — Ma- » dame lui a dit d'aller dessiner chez elle et » de l'y attendre, quand elle a su que vous » étiez là. » On ne veut plus que je la voie! Ah! pourquoi n'avoir pas pris plus tôt toutes ces précautions!

Je sors de l'hôtel à pas précipités, je retiens avec peine les larmes qui me suffoquent. J'entre dans l'allée d'une maison, et là je pleure à mon aise, en regardant ses croisées et en me disant : « Je ne la verrai » plus! je ne pourrai plus lui parler!... je

» n'entendrai plus sa douce voix!... ses
» yeux charmans ne se fixeront plus sur les
» les miens! »

Ces pensées redoublent ma peine, mais du moins je puis me livrer en liberté à ma douleur; être obligé de cacher ses souffrances rend encore plus malheureux.

Un jeune homme, de mon âge à peu près, et vêtu comme je l'étais quand je vivais avec Bernard, entre en chantant dans l'allée où je suis; il va passer devant moi, pour monter l'escalier qui est au fond, et je me suis rangé pour lui faire place. Mais, étonné, sans doute, de voir un homme élégant pleurer comme un enfant, dans une allée, il s'arrête à quelques pas de moi : il ne peut se décider à monter l'escalier; mon chagrin lui fait mal, il ne chante plus, mais il ne sait comment m'aborder. Il fait quelques pas vers moi, puis s'éloigne; il tousse, il s'arrête, enfin, n'y tenant plus, il s'approche en me disant :

« Pardon, excuse, monsieur, mais vous
» avez l'air de souffrir... Vous êtes peut-être

» tombé dans l'escalier qui est un peu noir...
» ou ben dans la rue queuque voiture... çà
» arrive si souvent dans ce Paris... On crie
» gare! mais bah! le bruit empêche d'en-
» tendre... Si vous voulez que j'aille vous
» chercher queuque chose,... je sommes
» tout prêt. »

Dans ma situation, toute conversation m'était importune. Mais je viens de reconnaître l'accent de mon pays, celui qui me parle est Savoyard, je n'en saurais douter, et le cœur n'est jamais muet pour ce qui lui rappelle sa patrie. Je me retourne avec intérêt vers le commissionnaire, en lui répondant : « Merci, mon ami, je n'ai besoin
» de rien. »

Sans doute le ton dont j'ai dit cela ne l'a pas convaincu, car il s'approche davantage et reprend au bout d'un moment : « En êtes-
» vous bien sûr? »

Je souris en essuyant mes yeux : « Vous
» êtes de la Savoie? lui dis-je. — Oui, mon-
» sieur... comment donc que vous avez vu
» ça? — Oh! j'ai reconnu l'accent du pays!..

» — Bath ! est-ce que monsieur serait Savoyard aussi ? — Oui, je suis votre compatriote. — Ah! ben, par exemple, je ne m'en serais jamais douté, moi !.. vous n'avez pas du tout l'accent, vous ! ni la tournure !.. Vous êtes le premier du pays que je vois si bien mis !.. Ah ! dam', c'est pas pour faire des *youp piou piou !* que vous serez venu !.. Pardon, excuse, si je vous dis ça, monsieur. »

La naïveté, la franchise du jeune Savoyard me font du bien. « Y a-t-il longtemps que vous avez quitté la Savoie ? » lui dis-je.

« — Oh! oui, monsieur, il y a ben longtemps !.. J'avais sept ans, quand je suis parti du pays avec mon frère! J'ai diablement ramoné de cheminées depuis ce temps-là. »

Sept ans !.. avec son frère !.. quelle pensée vient me frapper ! Je considère attentivement ce jeune homme qui est devant moi ; je cherche à reconnaître ses traits ; en effet... il me semble trouver quelques

rapports... et d'ailleurs, depuis près de onze ans!.. Oh! mon Dieu! si c'était lui... Cet espoir fait battre mon cœur avec tant de force, que je puis à peine trouver celle de parler.

« — De quel endroit de la Savoie êtes-
» vous? — De Vérin... petit village, près
» du Mont-Blanc. — De Vérin!.. et votre
» père? — Oh! il était mort quand j'ai quitté
» le pays!.. — Son nom? — Le nom de mon
» père? Pardi Georget, comme moi! —
» C'est lui!.. c'est toi!... Pierre, tu ne me
» reconnais pas! »

En disant cela, je tends mes bras vers lui; il me regarde avec surprise. « C'est ton
» frère, » lui dis-je; « c'est André qui est
» devant toi.

» — André!.. vous... toi!.. Ah! mon
» Dieu! c'est-i possible! »

Je lui ôte toute incertitude, en courant dans ses bras, en l'embrassant à plusieurs reprises. Pierre ne doute plus que je sois son frère, et pendant plusieurs minutes nous restons enlacés dans les bras l'un de l'autre.

« — Comment c'est toi, André, toi, avec » de si beaux habits... et tu pleurais !.. — » C'est toi, Pierre, toujours en veste... mais » tu chantais. — Oh ! Pardi ! moi je chante » toujours... Mais tu as donc fait fortune, » André ; tu es mis comme un seigneur. » Pourquoi diable avais-tu du chagrin ? — » Je te conterai tout cela, mon pauvre » Pierre... Je suis si content de te retrouver, » je te croyais mort. — Pardi, je crois » ben ; depuis que ce coquin a voulu me » manger et que je me suis sauvé, nous ne » nous sommes pas revus... — Mon frère, » embrassons-nous encore. »

« — Viens avec moi, » dis-je à Pierre, après l'avoir embrassé de nouveau, « viens, » je veux te présenter à mon meilleur ami... » Il t'aimera aussi, j'en suis sûr... — Ah ! » un moment, j'allais dans cette maison, » pour une commission, il faut que j'aille » rendre réponse. Écoute donc, c'est qu'il » y a dix sous à gagner, et dam' pour moi » c'est queuque chose !... — Viens, mon » frère, viens, je te donnerai tout l'argent

» que j'ai... — Oh! c'est égal, je ne veux
» pas perdre une pratique; d'ailleurs une
» commission, c'est sacré ça ; est-ce que tu
» ne t'en souviens plus, André? — Si fait...
» tu as raison, eh bien! va!, je t'attends
» ici... — Donne-moi plutôt ton adresse,
» j'irai chez toi quand j'aurai fini, tu pour-
» rais attendre trop long-temps... C'est une
» petite raccommodeuse de dentelles, qui
» me fait courir après son amant qui lui fait
» des traits, et vois-tu, elle est capable de
» m'envoyer encore le guetter... Oh! c'est
» une petite fille qui est jalouse comme un
» démon!.. Mais elle paie bien... Oh! les
» femmes, quand il s'agit de sentiment,
» elles ne regardent pas à six sous de plus
» ou de moins!... Elles paient mieux que
» les hommes! » Je lui donne l'adresse de
M. Dermilly, en l'engageant à se dépê-
cher. « — M. Dermilly?... Est-ce que tu
» ne t'appelles plus André Georget comme
» autrefois? — Si, mon cher Pierre, je suis
» toujours fier de porter le nom de mon
» père. — Oh! je vois ben que tu es tou-

» jours bon garçon, et que ces habits-là
» n'ont point changé ton cœur !.. — M. Der-
» milly est mon bienfaiteur, celui chez qui je
» demeure... — Bon, bon, je comprends...
» — Ne manque pas de venir ce soir, mon
» cher Pierre; après avoir été si long-temps
» séparés, ah! je ne veux plus que tu me
» quittes.... — Ce bon André... il est riche,
» et il m'aime toujours!.. Mais la petite
» fille qui s'impatiente... Je grimpe la
» trouver, et je suis chez toi dans un in-
» stant. »

Pierre m'embrasse, puis monte l'escalier; moi je sors de cette allée dans une situation d'esprit bien différente de celle où j'y suis entré. Je suis si heureux d'avoir retrouvé mon frère, que je passe devant l'hôtel sans m'arrêter et sans regarder les fenêtres. Je ne songe qu'à Pierre, je cours, je vole près de M. Dermilly, pour lui faire part de cet événement.

Mon ami partage ma joie. Nous attendons avec impatience l'arrivée de Pierre, pour connaître ses aventures depuis qu'il

m'a perdu, et les motifs qui l'ont empêché de donner de ses nouvelles à notre mère.

S'il allait oublier l'adresse que je lui ai donnée! et moi qui n'ai pas songé à lui demander la sienne... J'étais tellement ému !.. Mais on sonne de manière à casser la sonnette... Oh ! c'est lui sans doute... Je cours ouvrir, et je presse mon frère dans mes bras.

Je fais entrer Pierre ; en traversant les pièces qui conduisent à la chambre de M. Dermilly, il regarde autour de lui, comme je regardais à onze ans, lorsque je m'éveillai dans ce beau lit où l'on m'avait couché.

« Dieu ! que c'est beau ici !.. et comme » c'est frotté, » répète Pierre à chaque instant. Enfin nous voici devant M. Dermilly, et il me dit à l'oreille : « Est-ce que » c'est ton maître? — Ah ! c'est plus que » cela, » dis-je en courant prendre la main de celui qu'il regarde avec respect : « C'est » mon second père !.. mon bienfaiteur.

» — Je veux être aussi votre ami, mon

» cher Pierre ! » dit M. Dermilly en tendant la main à mon frère ; celui-ci ne sait s'il doit la toucher, il recule avec timidité en saluant toujours, et va se jeter dans une console, qu'il renverse d'un coup de pied. Le bruit que fait le meuble en tombant effraie mon frère, il se recule vivement, et ne voit pas une table à thé, sur laquelle est un joli cabaret, dont d'un coup de chapeau Pierre fait rouler les tasses sur le parquet. Cette nouvelle gaucherie achève de le déconcerter ; il reste immobile, il n'ose plus bouger, tandis que M. Dermilly se contente de rire, et que je tâche de faire cesser son embarras.

Enfin Pierre est un peu remis de son trouble ; je le conduis jusqu'à un fauteuil, dans lequel je le fais asseoir, et l'ayant prié de me conter tout ce qui lui est arrivé depuis que nous sommes séparés, Pierre prend la parole :

« Tu sais bien que je me mis à courir
» avec mes habits sous le bras, quand ce
» vilain diable d'homme vint sur moi pour

» me manger. Ma foi, la peur m'avait donné
» des ailes, et sans regarder si tu me suivais,
» je courus tant que j'eus de force ; j'avais,
» sans m'en apercevoir. passé les barrières,
» j'étais dans les champs quand je m'arrêtai.
» Alors je songai à toi, je t'appelai, mon
» pauvre André, et sans doute que dans ce
» moment tu m'appelais aussi de ton côté,
» mais nous ne pouvions nous entendre ;
» après m'être rhabillé, je m'assis sur le
» bord d'un fossé, je t'appelais toujours,
» puis je pleurais, et la nuit venait, enfin
» je m'endormis en t'appelant... »

En cet endroit du récit de Pierre, je ne puis m'empêcher de courir l'embrasser, en lui disant : « C'est comme moi, oui, mon
» frère, c'est comme cela que je me suis
» endormi loin de toi.

» — Le lendemain matin en m'éveillant,
» reprend Pierre, je me remis en marche,
» sans savoir où j'allais, j'avais faim, je
» fouillai dans ma veste, j'y trouvai sept
» sous, car c'était moi qui portais les fonds.
» J'entrai dans un village, où je demandai

» pour un sou de pain; mais quoique j'eusse » faim, je le mangeai en pleurant, car je » pensais que tu n'avais pas d'argent, An- » dré, et je me disais, comment fera-t-il ce » matin, s'il a faim, et s'il ne trouve pas de » cheminée à nettoyer... Mais je pensais que » tu avais plus d'esprit que moi, et cela me » consolait un peu, parce qu'on nous avait » dit souvent qu'avec de l'esprit à Paris » on se tirait d'affaire.

» J'arrivai dans une ville, je crus que je » rentrai dans Paris par un autre côté, et » je me disais : je vais retrouver André; » pas du tout, j'étais à Saint-Germain. Je » ne savais plus que devenir, et je pleurais » dans une rue, quand un vieux monsieur » vint à passer; il me demanda ce que j'avais, » et je lui contai mon histoire. Écoute, me » dit-il, je viens de renvoyer mon domes- » tique, parce que c'était un ivrogne, et » qu'il me volait au moins trois verres de » vin par mois. Tu es bien petit... mais tu » mangeras moins, ce sera une économie; » d'ailleurs les Savoyards sont fidèles et

» accoutumés à boire de l'eau. Si tu veux
» venir avec moi, je te prends à mon service,
» au moins tu ne seras pas exposé à coucher
» dans la rue. — Et mon frère, lui dis-je.—
» Ton frère... je ferai faire à Paris les recher-
» ches nécessaires et il viendra te trouver.

» Bien content de ce que ce monsieur
» me promettait qu'il te ferait chercher, je
» le suivis. Il était propriétaire d'une grande
» maison, mais il n'en gardait pour se loger
» que trois petites chambres. Il me fit cou-
» cher dans une soupente, sur une mé-
» chante paillasse, mais je m'y trouvai bien.
» Il ne me donnait à manger que du pain
» et de mauvais légumes secs, mais tu sais
» que nous n'étions pas difficiles, enfin il
» me dit que j'aurais douze francs par an
» de gages. En revanche de tant de bontés,
» je lui servais de laquais, de cuisinière, de
» commissionnaire, et comme il avait très-
» peur du feu, il me faisait tous les matins
» ramoner ses cheminées.

» Cependant je lui demandais tous les
» jours de tes nouvelles, et un matin, il

» me dit que tu avais quitté Paric, et qu'on
» ne savait pas où tu étais allé. Comme je
» pleurais de ne point te revoir, il me dit :
» Pierre, tu es bien mieux chez moi que
» dans ce Paris, où l'on ne trouve pas tous
» les jours de quoi vivre. Le vieux ladre
» était bien aise de me garder; et il m'assura
» qu'il écrirait à ma mère pour qu'elle fût
» tranquille sur son sort.

» Je passai cinq ans chez ce vieil avare,
» mais plus je grandissais, plus je m'en-
» nuyais chez lui, où d'ailleurs il commen-
» çait à crier après moi, parce que j'avais,
» disait-il, trop d'appétit. Mais je n'osais le
» quitter, car tu sais que j'ai toujours été
» timide; enfin, un matin que je venais de
» manger deux pommes pour mon second
» déjeûner, mon maître vint me donner
» mon congé, en me disant : tu as douze
» ans, tu manges déjà comme si tu en avais
» vingt-cinq, je vais prendre un valet plus
» jeune et moins affamé ; retourne à Paris,
» tu y retrouveras peut-être ton frère.
» Tiens, voilà soixante francs pour cinq an-

» nées de gages, avec cela tu peux presque
» t'établir.

» Je n'avais jamais eu une somme si forte
» à ma disposition, et je revins gaiement à
» Paris. J'étais déjà grand, je me dis : je
» ferai des commissions quand je ne ramo-
» nerai pas, et puis je chercherai André.
» Mais dam', j'avais beau te chercher et te
» demander à tous les Savoyards que je
» rencontrais, ils ne pouvaient pas te con-
» naître, puisque tu étais devenu un beau
» monsieur... Au bout de quelque temps,
» ayant amassé une petite somme, je son-
» geai à l'envoyer à notre mère, mais je ne
» savais comment m'y prendre, lorsqu'un
» monsieur, une pratique que je décrottais
» queuque fois et qui ne me payait jamais,
» afin d'en avoir plus à me donner, me tira
» d'embarras, en me disant : Pierre, j'ai
» des connaissances dans ton pays, remets-
» moi l'argent que tu veux y envoyer, et
» je me charge de le faire parvenir. Tu
» penses ben que je ne demandai pas
» mieux!.. Je lui remis cent francs, et au

» bout de queuque temps, il me dit que
» ma mère et mon frère me remerciaient
» et me faisaient bien des complimens.
» —Ah! mon pauvre Pierre, » lui dis-je en l'interrompant, « tu auras été dupe de
» quelque fripon, car notre mère n'a reçu
» de toi aucune nouvelle, et elle te croit
» mort comme je le croyais aussi.—Serait-il
» possible! ce monsieur avait cependant
» l'air ben honnête!.. Et au bout de quel-
» que temps, il m'a encore offert ses ser-
» vices... — Comment se nomme-t-il, ce
» monsieur là?—Attends donc... ah! il m'a
» dit qu'il s'appelait Loiseau, et qu'il était
» banquier. — Et son adresse? — Ah! ma
» foi, je ne la lui ai pas demandée, c'était
» lui qui venait me trouver à ma place,
» et quelquefois il m'emmenait boire un
» verre de cassis chez l'épicier du coin.—
» Un banquier qui va boire du cassis chez
» l'épicier, dit M. Dermilly; ah! mon
» ami Pierre, votre Monsieur Loiseau m'a
» tout l'air d'un drôle qui mérite une volée
» de coups de bâton.

» — Enfin, mon cher André, reprend
» Pierre, comme j'ai fait ensuite une ma-
» ladie, et que le travail n'a pas été fort
» bien, je n'ai pu depuis ce temps rien
» envoyer à notre mère, et je commençais
» seulement à reformer un petit magot,
» lorsque le hasard ou ma bonne étoile m'a
» conduit dans cette maison où je t'ai trouvé
» pleurant comme un enfant, quoique tu
» fusses mis comme un seigneur. »

La dernière partie du récit de Pierre m'a fait rougir ; je me hâte, pour éviter d'autres réflexions à ce sujet, de raconter à mon frère tout ce qui m'est arrivé depuis que je l'ai perdu. « Ah ! morgué, dit Pierre,
» que tu avais ben raison de dire que ce
» petit portrait te rendrait heureux, c'est
» pourtant à lui que tu dois ta fortune.

» Il s'est fait ben du changement entre
» nous : tu es devenu un beau monsieur,
» tu as une tournure... des talens... des
» manières du grand monde ; moi, je suis
» resté ce que j'étais ; je n'ai pas plus d'es-
» prit qu'autrefois ! mais tu m'aimes tou-

» jours autant, voilà le principal ! Grâce à
» toi, notre mère est heureuse, elle ne
» manque de rien... dans ta prospérité tu
» n'as pas oublié tes parens, ah ! mon cher
» André, c'est bien ça, moi, si j'étais de-
» venu riche, ça m'aurait peut-être tourné
» la tête, et pourtant, j'ai un bon cœur
» aussi. Ha çà! il se fait tard, et je de-
» meure dans le faubourg Saint-Jacques.
» — Non, mon ami, dit M. Dermilly,
» vous demeurez maintenant ici, avec votre
» frère, avec moi, et nous tâcherons de
» faire quelque chose de vous.

« —Serait-il possible ! » s'écrie Pierre en sautant de joie et en jetant son fauteuil par terre : « Quoi ! je vais habiter dans cette belle
» maison !... Ah! monsieur!... ah! mon pau-
» vre André!... ah ! jarni ! et mes crochets qui
» sont chez moi avec ma malle... c'est
» égal, j'irai les chercher demain... ah !
» dieu ! comme on doit s'amuser ici !... »

Pierre ne sait plus où il en est, je presse les mains de notre bienfaiteur, et comme il est tard, et que M. Dermilly a besoin de

repos, j'emmène Pierre coucher avec moi.

Mon frère ne peut se lasser d'admirer les meubles de mon appartement, il répète à chaque minute : « Comment je vais de-
» meurer là-dedans, moi ! »

Cependant quelque chose tourmente Pierre, c'est de m'avoir trouvé pleurant dans l'allée. « Mais qu'est-ce que tu avais
» qui te chagrinait, me dit-il, tu ne m'as
» pas expliqué ça, je veux le savoir... —
» Je te le dirai plus tard...— Non pas, je
» veux le savoir tout de suite ; car, vois-tu,
» si en devenant un beau monsieur, il faut
» avoir du chagrin, j'aime mieux rester
» commissionnaire... au moins je chante
» toute la journée. — Mon chagrin n'était
» rien... c'est que... Pierre, tu n'as pas en-
» core été amoureux ?... — Amoureux !...
» ma foi non. — Tu ne peux pas me com-
» prendre. — Ah ! j'entends... tu es amou-
» reux, toi... » et ta belle t'a fait quelque
» niche, comme l'amant de ma petite rac-
» commodeuse de dentelles...—Pierre, ne
» va pas dire un mot de ceci !... — Sois

» tranquille... les commissionnaires sont
» discrets. »

Pierre a de la peine à se décider à entrer dans mon lit qu'il trouve trop beau et trop tendre ; enfin il s'y étend, et s'endort en répétant : Ah ! le bon lit... comme on
» enfonce... ha ! dieu ! que je vais m'amu-
» ser... mais je ne serai pas amoureux,
» puisque ça fait pleurer ce pauvre An-
» dré. »

CHAPITRE III.

Mort de M. Dermilly; je suis riche. — Pierre fait des sottises.

En nous réveillant le lendemain, nous nous embrassons encore, mon frère et moi; après une longue séparation, il est si doux de se revoir. Ce matin même je vais écrire à notre mère, pour lui annoncer cette heureuse nouvelle.

M. Dermilly repose encore, j'envoie Pierre au faubourg Saint-Jacques terminer ses affaires, il me promet d'être de retour à dix heures. J'ai mon projet, et quoique je ne rougisse point de mon frère, puisque, grâce à l'amitié de M. Dermilly, il va demeurer avec nous, il ne doit point conserver son costume de commissionnaire. Je

suis à peu près de la même taille que Pierre, je lui donnerai quelques-uns de mes habits, je cours acheter ce qui lui manquerait encore, et je dispose tout ce qu'il faut pour sa toilette. Je suis si content d'avoir retrouvé mon frère, que depuis hier ma gaieté d'autrefois semble revenue. Ah ! je serais bien plus heureux si la santé de M. Dermilly ne me donnait les plus vives inquiétudes ; mais chaque jour je le trouve plus faible, plus abattu, et il ne veut pas que je fasse connaître son état à madame la comtesse, parce qu'il craint de l'affliger.

Pierre revient avec ses crochets sur le dos. « Qu'avais-tu besoin d'apporter cela ? » lui dis-je ; tu sais bien que maintenant » ils te sont inutiles. — Ah ! écoute donc, » mon frère, tu veux faire queuque chose » de moi, mais il n'est pas sûr que tu y » réussisses... on ne sait pas ce qui peut » arriver... je garde mes crochets ; peut-» être un jour serai-je bien aise de les re-» trouver.—Tu as raison, Pierre, et d'ail-» leurs dans quelque position que tu te

» trouves, ils te rappelleront ce que tu as
» été. Mais maintenant habille-toi.—Com-
» ment, je vais mettre ces beaux habits! »
s'écrie Pierre en examinant les effets que je
lui présente. « — Sans doute, tu es mon
» frère, pourquoi ne serais-tu pas mis
» comme moi?—Au fait, c'est juste... mais
» c'est que toi, tu as l'habitude de porter ça,
» au lieu que moi, je vais être d'un gau-
» che.—Tu t'y feras, j'ai été gauche aussi,
» —Allons, va pour le beau costume...
» Dieu ! que je vais être joli avec tout ça ! »

Quand Pierre est habillé, nous allons trouver M. Dermilly qui nous attend pour déjeûner ; il sourit en voyant mon frère ; en effet, la mine de Pierre est tout-à-fait comique. Depuis qu'il a changé de toilette, il a si peur de se salir, de se chiffonner, que le pauvre garçon se tient raide comme un piquet, et n'ose pas se retourner. J'ai beau lui dire : « Allons, Pierre, de l'aisance, de
» l'assurance! marche et tiens-toi comme
» si tu avais encore ta grosse veste; »
Pierre est en admiration devant sa cravate

et son gilet, il ne veut pas baisser le cou de crainte de déranger sa rosette, et nous avons beaucoup de peine à le décider à s'asseoir, parce qu'il a peur de froisser les basques de son habit.

Après le déjeûner, pendant lequel Pierre n'a renversé que deux tasses et cassé qu'un surcier, j'emmène mon frère chez le père Bernard ; je veux qu'il connaisse mes bons amis. Que ne puis-je aussi le mener à l'hôtel... Ah ! si madame la comtesse et sa fille l'habitaient seules, mon frère y serait bien reçu.

Quand nous sommes dans la rue, je dis à Pierre : « Donne-moi le bras et n'aie pas » l'air de marcher sur des œufs. — Oui, » mon frère... c'est que je crains de me » crotter, vois-tu. — Eh ! qu'importe, tu » as des bottes. — Oui, mais elles sont si » bien cirées que ce serait dommage de les » gâter. — On ne s'occupe pas de cela quand » on a un bel habit... Est-ce que tu es gêné » dans ton pantalon ? — Non, mon frère. » — Pourquoi donc te fais-tu tirer comme

» cela pour avancer? — Mon frère, c'est
» que je croyais qu'il fallait faire de petits
» pas pour avoir bonne tournure. — Fais
» tes pas ordinaires et ne t'occupe pas de ta
» tournure. — Ça suffit, mon frère. — Ah!
» mon Dieu! comme tu es rouge. Est-ce
» que tu étouffes? — Non, mon frère...
» mais c'est que ma cravate m'étrangle un
» peu. — Eh, que diable! desserre-là donc.
» — Mon frère, c'est que je craignais de
» chiffonner la rosette. »

Je fais entrer Pierre sous une porte, et là, je lui arrange sa cravate; je déboutonne son habit, et je tâche de lui donner un peu d'assurance. Nous nous remettons en route. Pierre fait une mine si drôle, que je ne puis m'empêcher de lui demander si c'est qu'il étrangle encore. « — Non, mon frère,
» mais... c'est qu'il me semble que tout le
» monde me regarde. — Et pourquoi
» veux-tu que tout le monde s'occupe de
» toi?... Allons, mon frère, remets-toi,
» songe que tu es un honnête garçon, que
» tu peux marcher tête levée et que ceux

» qui se moqueraient de ton air gauche
» n'en pourraient peut-être pas dire au-
» tant. »

Mes paroles rendent à Pierre l'usage de ses jambes, et nous arrivons chez Bernard. En entrant chez le porteur d'eau, mon frère se trouve à son aise, il n'y a rien là qui lui impose.

Je le présente à mes bons amis, qui partagent ma joie et traitent Pierre comme moi-même. Je remets à Bernard une lettre pour ma mère, il me tarde qu'elle sache que Pierre est retrouvé. Nous passons plusieurs heures chez le porteur d'eau ; mon frère y est déjà comme chez lui, il n'éprouve là ni gêne, ni contrainte, et il promet à Bernard et à sa fille de venir les voir souvent.

« Vous nous ferez toujours plaisir, » lui dit Manette, « mais il sera encore plus
» grand, lorsqu'André vous accompa-
» gnera. » Bonne sœur ! dans tout ce qu'elle dit, je vois la preuve de l'amitié qu'elle me porte.

« Tu as là de fiers amis, » me dit Pierre, en revenant. « Ah ! morgué, ce père Ber-
» nard, quel brave homme ! et sa fille...
» quel beau brin de fille... quel air aima-
» ble.. J'irai les voir souvent. — Tu feras
» bien, mon ami ; chez eux tu ne puiseras
» que de bons exemples, tu ne recevras
» que de bons conseils. — Oui, oui, j'irai
» souvent, et puis, vois-tu, je suis à mon
» aise chez eux, je n'ai pas peur de glisser
» sur le parquet en marchant, ni de casser
» quelque meuble en me retournant. »

Pendant les premiers jours qui suivent l'installation de mon frère chez M. Dermilly, je conduis Pierre dans différens spectacles, je tâche de le déniaiser un peu. Mon frère ne sait ni lire ni écrire : c'est moi qui veux lui donner des leçons. M. Dermilly croit bien que Pierre ne fera jamais un artiste, mais il pense qu'en lui enseignant les choses indispensables, on pourra le faire entrer dans quelque maison de commerce.

J'aperçois que Pierre aura beaucoup

de peine à apprendre seulement à lire. Voilà un mois que je passe tous les matins quatre heures avec lui et qu'il en reste autant seul à essayer de former des lettres, et il ne peut encore épeler papa ou maman.

Quand Pierre a pris ses leçons, il va se promener pour tâcher de se donner ce qu'il appelle une jolie tournure, ou se rend chez Bernard et sa fille. Je ne puis l'accompagner que rarement; l'état de M. Dermilly devient alarmant, et je ne le quitte presque plus. Lorsque je sors un moment, c'est pour passer devant l'hôtel et regarder les croisées d'Adolphine. La présence de Pierre avait un instant fait taire mon amour; mais ce sentiment n'était que comprimé, et privé de la vue de celle que j'adore, loin de s'affaiblir, il semble s'accroître encore.

Lucile vient s'informer de la santé de M. Dermilly. Elle m'apprend que le marquis est toujours aussi avide de plaisirs, le comte aussi gourmand, Adolphine aussi triste, quoique madame la comtesse ne la quitte pas une minute et cherche sans cesse

à lui procurer des distractions. Lucile s'étonne de ce que je ne viens pas à l'hôtel ; mais qui veillerait sur M. Dermilly? ses forces diminuent visiblement, et quoiqu'il m'engage à accompagner Pierre et à prendre un peu de distraction, je ne veux pas le quitter un moment. Homme respectable, il paraît si touché des soins que je lui prodigue!.. Il me nomme son fils... je lui dois tout, et il semble étonné de ce que je fais. Est-ce que l'ingratitude serait plus commune que la reconnaissance?

Mon frère rentre toujours avant onze heures. Un soir il n'est pas encore revenu à minuit, et il est sorti depuis trois heures. Il dîne quelquefois chez Bernard ; sans doute il y aura été, mais Bernard se couche à dix heures. Les spectacles sont finis depuis long-temps, où peut être Pierre? M. Dermilly repose ; je viens de le quitter, mais je ne me couche pas, chaque moment ajoute à mon inquiétude ; nous veillons, le domestique et moi. Une heure vient de sonner et mon frère ne rentre pas. N'y tenant

plus, je vais sortir, aller chez Bernard, lorsqu'enfin on frappe à la porte cochère, et bientôt j'entends dans l'escalier la voix de mon frère.

J'ai le projet de le gronder, mais en m'apercevant de son état, je vois que mes discours seraient superflus maintenant. M. Pierre est gris; il peut à peine se soutenir, il paraît même, à son habit et à son pantalon couverts de boue, qu'il n'a pas toujours su conserver son équilibre. Il n'a point de chapeau; sa cravate est dénouée et les yeux lui sortent de la tête. Le malheureux! où a-t-il été? Ce n'est pas chez Bernard qu'il s'est mis dans cet état. Je saurai tout demain matin; en ce moment, loin de le questionner, je veux tâcher de le faire taire, car le vin le rend très-bavard, et il crie comme un sourd.

« C'est moi, mon frère... me voilà... Je » suis un peu en retard... mais, vois-tu, ce » sont les plaisirs... et puis ces autres guer- » dins qui voulaient nous battre; mais je » dis nous étions là.. nous les avons joliment » rossés.

» — Tais-toi, lui dis-je, et viens te re-
» poser; M. Dermilly dort, tu sais qu'il
» est malade, respecte au moins son som-
» meil.

» — C'est juste, mon frère, c'est juste!
» ce bon M. Dermilly, ah! Dieu sait si je
» l'aime et le respecte!... Je serais désolé de
» le réveiller. »

Et le malheureux crie encore plus fort!.. mais je l'entraîne dans ma chambre et je ferme toutes les portes : du moins on ne pourra l'entendre. « Couche-toi, lui dis-je;
» demain tu me conteras ce que tu as fait.
» — Je me suis bien amusé... et nous avons
» bien dîné... Ah! ce qui s'appelle dîné
» comme des négocians!... — Avec qui
» donc étiez-vous? — Avec qui !... com-
» ment, je ne te l'ai pas dit!... C'est Loiseau
» que j'ai rencontré.., ma pratique jadis,
» et qui, à présent, dit qu'il est mon ami à la
» vie et à la mort!.. — Ah! il y a du Loiseau
» là-dedans. Je ne m'étonne plus de l'état
» où je vous vois... Comment, vous allez
» encore avec cet homme qui vous a trompé,

» et qui, suivant toutes les apparences, est » un fripon! — Mon frère, je t'assure qu'il » m'a dit qu'il était le plus honnête homme » de la terre, et que si not' mère n'avait » pas reçu l'argent, c'était lui qui était » trompé et volé dans cette affaire-là. En » foi de quoi il m'a montré des papiers et » des lettres qui prouvent son innocence. » — Et tu ne sais pas lire. — C'est ce que » je lui ai d'abord dit, et c'est pour ça qu'il » m'a répondu : Je vais te montrer des » papiers qui me rendront blanc comme » la neige à tes yeux, et qui plus est, je » vais te les lire; et il me les a lus. C'était un » certificat de probité qui lui était délivré » par le juge-de-paix de son arrondissement, » avec lequel nous avons été dîner. — Avec » le juge-de-paix? — Non, avec le certificat » en poche, chez un superbe traiteur à la » carte!.. C'était Loiseau qui commandait, » et c'est moi qui ai payé, parce que son » gousset s'est trouvé être percé, et quand » il a cherché son argent, il n'a plus rien » trouvé : tout était glissé par le trou. »

Je ne sais pourquoi j'ai dans l'idée que M. Loiseau pourrait bien être mon ami Rossignol. Je vois beaucoup d'analogie dans la conduite de ces deux personnages. « Où » donc l'avez-vous rencontré ? dis-je à Pierre.

« — Dans la rue, comme j'allais chez le » père Bernard, je vois un homme qui » s'arrête en faisant des yeux effarés, puis » qui me saute au cou, en s'écriant : *Je ne* » *m'abuse pas... oui vraiment c'est lui-même!* » En musique, parce qu'il chante souvent » en parlant... oh ! Dieu ! comme il chante » bien!... il fait avec sa voix des roulemens » comme un tambour. »

Plus de doute, c'est ce coquin de Rossignol!... « Après m'avoir embrassé comme » du pain, reprend Pierre, il m'a demandé » si j'avais volé la diligence ou gagné à la » loterie... Je lui ai conté que j'avais re- » trouvé mon frère André et que j'étais chez » un brave homme que j'aime et que je » respecte de toute mon âme.

» — Mais pas si haut, maudit braillard,

» veux-tu réveiller notre bienfaiteur? —
» Ah! mon frère, c'est que quand je parle
» de cet homme-là, je sens tout de suite
» les larmes qui... oh! c'est que j'ai un cœur
» sensible... hi! hi! hi.

» —Allons, le voilà qui pleure à présent!..
» mais couche-toi donc, bavard éternel, tu
» me diras tout cela demain.—Un homme
» si respectable qui t'appelle son fils.. hi!
» hi! hi!... Tu le mérites bien!... Tu es si
» bon... Ce cher André, qui m'apprend à
» lire et à écrire... hi! hi! hi!.. va, je veux
» étudier, parce que ça me fend le cœur
» de voir la peine que tu te donnes pour me
» faire lire papa et maman... hi! hi! hi!

» — C'est très bien, Pierre, je suis con-
» tent de toi, mais couche-toi, je t'en prie.—
» Oui, mon frère... demain je lirai tout
» seul ba, bé, bi, bo, bu... et puis, vois-tu,
» nous avons bu du vin de... attends donc,
» du vin de Rotin, c'est ça; et au dessert
» nous avons cassé des assiettes, parce que
» Loiseau chantait un boléro, et avec les
» morceaux il faisait des castagnettes pour

» s'accompagner. C'était si joli qu'il y a des
» jeunes gens, qui dînaient auprès de nous,
» qui nous ont jeté des sous, en nous priant
» de nous taire. Là-dessus Loiseau leur a
» jeté les morceaux d'assiette à la figure ;
» ils ont riposté par des plats... Oh ! ça vo-
» lait joliment. Il y a un vieux monsieur,
» qui dînait tranquillement dans un coin
» de la salle... avec un civet... il a reçu sur la
» tête un saladier... Alors il a été chercher
» la garde, et moi je n'ai plus retrouvé mon
» chapeau... c'est dommage, il était tout
» neuf. — Quelle jolie conduite !.. — Oui,
» mon frère, nous nous sommes bravement
» conduits, et tu dois être content de moi...
» — Très-content, mais couche-toi... —
» Dis-moi d'abord que tu m'aimes toujours.
» — Eh ! oui, je t'aime... mais il est temps
» de dormir. »

Il est enfin couché, et bientôt je l'entends ronfler... Ah ! Pierre, où te conduiraient les mauvaises connaissances si tu étais seul à Paris, sans guide, sans amis. Alors il vaudrait bien mieux pour toi continuer de

porter des crochets, que d'avoir quelque fortune; commissionnaire, tu resterais honnête homme, mais dans l'opulence, qui sait ce que les fripons feraient de toi! C'est sa première faute, il faut la lui pardonner.

Le lendemain, en s'éveillant, Pierre cherche à se rappeler ce qu'il a fait la veille; il a peine à rappeler ses idées, car les débauches de table altèrent la mémoire et donnent à ceux qui s'y livrent fréquemment le caractère de l'imbécilité. Mon frère, en revenant à lui, rougit de sa conduite, et me supplie de la cacher à M. Dermilly. Il me promet de ne plus aller avec M. Loiseau. « Si tu le revois, lui dis-je, il faut
» lui assigner un rendez-vous, sous le pré-
» texte de dîner encore ensemble, tu auras
» soin de me prévenir, et j'irai avec toi...
» je veux connaître M. Loiseau, et si c'est
» celui que je soupçonne, il recevra le prix
» de ses friponneries. »

Mais bientôt des inquiétudes plus vives me font oublier cet événement; M. Dermilly

ne peut plus quitter son fauteuil ; il sent qu'il n'a que peu de temps à vivre, et toutes les fois que l'on vient, de la part de madame la comtesse, s'informer de sa santé, il fait répondre qu'il se trouve mieux. « Mon cher » André, me dit-il, je connais mon état, » mais à quoi bon affliger d'avance Caro- » line !... elle pleurera ma mort, non plus » avec ce désespoir qu'elle eût éprouvé » autrefois, mais avec la douleur que l'on » ressent de se séparer d'un ami !.. toi, mon » pauvre André, j'ai lu dans ton cœur... » l'amour te prépare aussi bien des cha- » grins ! »

Je cherche à dissiper ses soupçons, mais il a découvert mon secret. « Tu aimes » Adolphine, me dit-il; s'il dépendait de » moi de te rendre heureux, Adolphine » serait ta femme... Tu es mon fils adoptif, » je n'ai point d'héritier, et je te laisserai » tout se que je possède. Grâce à mon talent » et à la simplicité de mes goûts, je me » suis fait près de six mille livres de rente, » ils seront à toi, André; c'est beaucoup

» pour un artiste, mais c'est bien peu pour » un M. de Francornard.

» — Ah! monsieur, » lui dis-je en couvrant ses mains de larmes, « gardez vos » bienfaits, et conservez-moi mon bienfai- » teur, mon ami. »

Mais hélas! mes soins ne peuvent lui rendre la santé. M. Dermilly traîne encore pendant un mois, et un matin, il meurt dans mes bras, en me nommant son fils, et en prononçant le nom de Caroline.

La perte de cet homme si bon, si indulgent, me porte le coup le plus sensible, Pierre fait ce qu'il peut pour me consoler, Bernard et sa fille accourent près de moi, ils mêlent leurs larmes aux miennes, ils partagent mes regrets. C'est lorsque l'on est dans la peine que l'on sent tout le prix de l'amitié.

M. Dermilly avait écrit ses dernières volontés. Il me laisse tout ce qu'il possédait, je me trouve à la tête d'un beau mobilier, et de près de six mille livres de rente.

« Six mille livres de rente, s'écrie Pierre,
» te v'là grand seigneur, André; te v'là assez
» riche pour acheter notre village. — Serait-
» il vrai? » dit Manette en me regardant avec inquiétude; « André, est-ce que tu es
» maintenant riche comme... comme les
» gens qui ont des hôtels? — Non, Manette,
» je suis bien loin encore de ces gens-là!
» mais j'en ai suffisamment pour faire des
» heureux; ma mère, mes frères, et vous,
» mes amis, consentez à partager ma for-
» tune.

» — Mon garçon, dit le père Bernard en
» me serrant la main, je n'ai besoin de rien,
» et je ne veux rien. Je sais bien, moi, que
» six mille livres de rente ne sont pas une
» fortune immense... mais elle assure ton
» aisance, et celle de ta famille... tu mérites
» ça, André, et je suis bien sûr que ces
» nouvelles richesses ne te changeront pas.
» — Ah! non, père Bernard, jamais. »

Cette assurance semble rendre à Manette sa tranquillité, que la nouvelle de ma fortune lui avait fait perdre. Je ne songeais plus

qu'à remplir les dernières volontés de M. Dermilly ; il m'a remis avant de mourir un paquet cacheté, avec prière de le porter moi-même à madame la comtesse, je me dispose à me rendre à l'hôtel.

« On va savoir que tu es riche, dit Manette, peut-être va-t-on vouloir t'y garder...—Non, ma sœur, non... on ne le voudra pas... Ah ! je suis encore un pauvre diable auprès de M. le comte... — Tant mieux!... car en te rapprochant de lui, tu t'éloignerais de nous ! »

Au moment où je vais me rendre à l'hôtel, on m'apporte une lettre ; je vois au timbre qu'elle vient de la Savoie. Oh ciel ! ma bonne mère ne sait point écrire !... Jacques non plus !... Je redoute quelque malheur... Je brise en tremblant le cachet : Pierre et mes amis m'entourent, aussi impatiens que moi de savoir ce que l'on m'écrit.

La lettre est de Michel, un de nos voisins. C'est à la prière de ma mère qu'il m'écrit. Elle a appris avec bien de la joie que j'avais retrouvé Pierre, cette nouvelle

l'a aidée à supporter le malheur qu'elle venait d'éprouver.... Jacques, notre frère, est mort en glissant dans le fond d'un précipice... . . . .

Pauvre Jacques !... nous l'avons perdu !.. Il ne jouira donc point de cette fortune qui vient de m'arriver... Je vois déjà s'évanouir une partie de mes espérances ! Pendant quelques minutes, je ne puis continuer... Je mêle mes larmes à celles de Pierre, et tous deux nous pleurons notre frère que nous avons quitté si jeune et que nous nous flattions de revoir devenu homme comme nous. . . . .

Je reprends enfin la lettre de Michel ; notre mère a le plus grand désir de nous voir, de nous embrasser, Pierre et moi, elle a besoin de presser contre son sein les fils qui lui restent et de pleurer avec eux celui qui n'est plus. Elle nous supplie de ne point trop tarder, ne dussions-nous rester qu'un jour auprès d'elle. Notre vue seule peut lui rendre la santé.

Hâtons-nous de remplir les vœux de

notre mère. « Pierre, dis-je à mon frère, dès
» demain, dès aujourd'hui, s'il est possible,
» il faut partir... Notre mère nous attend,
» elle est souffrante, notre présence la gué-
» rira. Il faut nous rendre en Savoie. —
» Oui, mon frère, faut partir... Est-ce que
» nous irons à pied? — A pied!... ah! pre-
» nons la poste... le courrier... Qu'importe
» ce que cela coûtera! J'ai de l'argent... je
» ne puis mieux l'employer qu'à exaucer
» les désirs de cette bonne Marie qui n'a
» personne auprès d'elle pour la consoler
» de la perte de Jacques... Le moyen le plus
» prompt... Six chevaux, si cela est néces-
» saire, afin d'arriver plus vite... Père Ber-
» nard, je vous en prie, chargez-vous de
» me trouver cela, de faire préparer tout
» pour notre départ, pendant que je vais
» me rendre à l'hôtel, pour exécuter les
» dernières volontés de M. Dermilly.

» — Oui, mon garçon, sois tranquille, je
» vais te louer une bonne chaise de poste,
» tu auras des chevaux, un postillon, tout
» ce qu'il te faudra pour aller comme le

» vent ; ce soir même la voiture viendra te
» prendre ici... Ce cher André... Ah ! si je
» n'avais pas mes pratiques que je ne veux
» pas quitter, j'irais avec toi en Savoie, et
» je dirais à cette bonne Marie qu'elle a un
» fils qui ne s'est point gâté à Paris. —
» Oui certainement, dit Manette en pleu-
» rant, c'est très-bien ce que tu fais, André;
» tu vas voir ta mère... tu vas partir... mais
» tu reviendras, n'est-ce pas ?—Oui, Ma-
» nette, oui, nous nous reverrons.

« Ah! Dieu ! quel plaisir ! » s'écrie Pierre, en sautant dans la chambre. « Nous allons
» aller au pays, à cheval dans une chaise
» de poste... comme le vent... à six che-
» vaux... O Dieu ! quel effet ça va faire...
» On nous prendra pour des princes ou
» des marchands de bœufs retirés ! »

Je prie Manette de faire nos valises, car mon frère est tellement hors de lui, qu'il n'est pas en état de se charger des moindres apprêts, et mettant dans ma poche le petit paquet que je dois remettre à madame la comtesse, je me rends à l'hôtel.

Chemin faisant, je ne puis m'empêcher de songer à ma nouvelle situation et de sentir au fond de mon cœur naître de nouvelles espérances. Six mille livres de rentes! C'est plus qu'il n'en faut pour vivre aisément. Avec cela, j'ai quelque talent, et quoique bien loin de celui de mon maître, je puis utiliser mes pinceaux... Si je me mariais, je serais certain maintenant que ma femme jouirait d'une honnête aisance... Quand on s'aime, une fortune médiocre suffit: ne peut-on être heureux sans avoir un hôtel, une voiture, de nombreux domestiques... Ah! si Adolphine m'aimait?...

Mais la réflexion fait évanouir ces chimères... Qu'est-ce que ma modeste aisance auprès de la brillante fortune du comte?... Et d'ailleurs, quand je serais riche, en serais-je moins André le Savoyard?...

J'arrive à l'hôtel, je demande madame la comtesse et je traverse la cour d'un pas moins timide qu'autrefois; il est donc vrai que la fortune donne de l'assurance et un certain aplomb que l'on ne peut jamais

acquérir qu'avec le sentiment de son indépendance !

Je tiens dans ma main le petit paquet cacheté. Suivant toute apparence, ce sont des lettres d'amour !... Souvent de tels billets ne vivent qu'un moment, ceux-ci ont survécu à celui auquel ils furent adressés. Dans ces lettres respirent toute l'ardeur, toute la tendresse d'une âme brûlante... Leur lecture fait encore battre le cœur.... Celui qui les inspira n'est plus qu'une froide poussière!.. L'existence d'une feuille de papier est souvent bien plus longue que la nôtre!

Ma bienfaitrice doit avoir appris la mort de M. Dermilly, et du moins je n'aurai pas cette nouvelle à lui annoncer. En approchant de son appartement, je sens mon courage m'abandonner. Il y a plus de cinq mois que j'ai quitté l'hôtel; depuis ce temps, je n'ai pas vu Adolphine, aujourd'hui mon espoir sera-t-il encore trompé?

Je me suis fait annoncer; je pénètre enfin dans cet appartement dont jadis l'entrée

m'était toujours permise. Elle est là... Je l'ai vu... Je n'ai encore vu qu'elle! Nos regards se sont rencontrés... Ils se disent en une seconde tout ce que nos cœurs ont éprouvé depuis cinq mois!

La voix de ma bienfaitrice me rappelle à moi-même. Je m'avance vers elle; je vois sur ses traits les traces de sa profonde douleur; c'est un témoignage du sentiment qui l'attachait à M. Dermilly; sa voix s'altère en me parlant.

» André, nous avons perdu un ami véri-
» table... Il me cachait son état... il a voulu
» jusqu'au dernier moment me laisser l'es-
» pérance, et je me berçais de cette illu-
» sion... Je sais ce qu'il a fait pour vous...
» il vous regardait comme son fils... ne vous
» a-t-il chargé de rien pour moi? — Par-
» donnez-moi madame... ce paquet que
» je ne devais remettre qu'à vous... »

Elle prend le paquet avec empressement... Je vois des larmes dans ses yeux, et pendant qu'elle l'ouvre, je m'éloigne par discrétion et me rapproche d'Adolphine...

Nous pouvons causer en liberté ; sa mère ne nous voit plus... elle n'est plus avec nous... La vue de ces lettres, écrites il y a quinze ans peut-être, vient de la reporter à cette époque de ses premiers amours ; le présent a fui, elle est tout entière à ses souvenirs.

« Pourquoi donc ne vous voit-on plus à
» l'hôtel ? » me dit Adolphine, à demi-voix.
« Ce n'est pas bien, monsieur André, de
» négliger ainsi vos amis. — Ah ! mademoi-
» selle... Ne doutez pas du plaisir que j'au-
» rais à vous voir... Mais je crains... je
» n'ose... monsieur votre père... votre cou-
» sin... — Eh bien... est-ce qu'ils vous ont
» défendu de venir ?.. Mon cousin est un
» étourdi... Il est aux eaux dans ce moment ;
» mon père ne songe qu'à pleurer son
» chien, mort il y a quelques jours ; ma-
» man est bien triste d'avoir perdu ce bon
» M. Dermilly... Moi je le pleure aussi...
» J'espérais, du moins, que vous viendriez
» nous consoler, et l'on ne vous voit pas !...
» Ah ! monsieur André, combien je regrette
» le temps où vous demeuriez avec nous,

» où nous passions la belle saison à la cam-
» pagne; que j'étais heureuse alors... Nous
» courions, nous dessinions ensemble...
» Vous en souvenez-vous? — Ah! made-
» moiselle... ces souvenirs font le bonheur
» et le tourment de ma vie... — Le tour-
» ment... et pourquoi?.. — Je songe que
» ces jour charmans ne renaîtront plus...
» Je sens maintenant la distance qui nous
» sépare... à treize ans je ne la voyais pas.. »

Je me tais, je soupire; Adolphine me regarde, son cœur semble comprendre le mien; nous gardons le silence, mais nos yeux se parlent, et en disent plus que notre bouche n'oserait le faire. Heureux instant!.. La comtesse, les regards attachés sur ces lettres, songe à ses amours passés; sa fille et moi nous goûtons en réalité ce qui, pour elle, n'est plus qu'en souvenirs.

Mais une marche pesante, qui retentit dans la pièce voisine, a mis fin à notre bonheur. Je m'éloigne d'Adolphine, ma bienfaitrice serre vivement les papiers qu'elle tenait, et M. de Francornard entre dans l'appartement.

« — Ho! ho! dit-il en m'apercevant, c'est
» André qui est avec vous... Et qu'est-ce
» qu'il vient donc encore faire dans mon
» hôtel?..

» — Monsieur, répond ma bienfaitrice,
» il vient me transmettre les derniers adieux
» d'un homme... qui m'était bien cher...
» de M. Dermilly, qui en mourant lui a
» laissé tout ce qu'il possédait.

» — Ah! diable... c'est différent!.. dit le
» comte en se jetant dans une bergère. Oui,
» oui, je me souviens que vous m'avez dit
» que Dermilly était mort... César aussi est
» mort!.. et je le pleure tous les jours...
» Dermilly n'était pas sans talent... Mais
» César!... Ah! c'est celui-là qui était incom-
» parable... Te souviens-tu, André, de lui
» avoir vu sauter le cerceau?... Ah, il t'a
» fait son héritier... Oh! un peintre... Ce
» n'est pas grand chose qu'un tel héritage...
» Gueux comme un peintre, dit le pro-
» verbe... C'est le colier de César qui était
» beau...

» — M. Dermilly jouissait d'une honnête

» aisance, » dit la mère d'Adolphine, qui paraît souffrir des discours de son époux. « Et il laisse à André six mille livres de » revenu.

» — Six mille livres de rentes!.. » s'écrie M. de Francornard, en roulant son œil avec surprise. « Peste !.. Mais c'est joli cela... » comment diable peuvent-ils amasser cela, » en barbouillant sur de la toile?.. S'il » m'avait fait le portrait de César, tu aurais » trouvé dix écus de plus dans l'héritage... » Oh! oh!.. André, six mille livres de ren» tes,.. Sais-tu que tu deviens en grandis» sant un assez beau garçon!.. Je te trouve » beaucoup mieux aujourd'hui que la der» nière fois que je t'ai vu... Oui... je ne » sais où tu prends cette tournure...

» — Vous avez trop d'indulgence, mon» sieur, dis-je au comte en le saluant.

» — Trop d'indulgence... eh! mais, c'est » très-joliment répondre; tu n'aurais jamais » trouvé cette phrase-là autrefois, mon » garçon; il n'y a rien qui donne de l'esprit » comme la fortune, et pour un Savoyard,

» six mille livres de rentes, c'est superbe !..
» Tu vas, je gage, faire le commerce, vendre
» quelque chose. Avant la mort de César,
» j'aurais pu te procurer quelques bonnes
» fournitures... pour mes cuisines par
» exemple, il y a des articles qu'il faut tou-
» jours... Mais cet événement m'a telle-
» ment abattu que je ne me mêle plus de
» rien !..

» — Je vous remercie, monsieur, mais
» mon intention n'est point de me livrer
» au commerce. Je cultiverai l'art que mon
» bienfaiteur m'a enseigné, je n'ai pas
» d'ambition... Je ne chercherai point à
» augmenter ma fortune.

» — Tant pis pour toi, le commerce aurait
» pu te mener loin !... On gagne souvent
» plus à vendre des haricots qu'à manier
» des pinceaux; d'ailleurs c'est plus solide.
» Il faut toujours manger !.. Ceci est une
» vérité reconnue et incontestable, il faut
» manger. Mais je ne vois pas du tout qu'il
» soit nécessaire de peindre... Je puis, moi,
» me passer d'un peintre, et je ne puis pas

» me passer d'un cuisinier... Hein!.. N'est-ce
» pas vrai?.. »

Je me contente de m'incliner, et je fais mes adieux à madame, en lui annonçant mon départ pour la Savoie.

« Vous allez en Savoie, dit Adolphine,
» est-ce que vous ne reviendrez pas à
» Paris? — Pardonnez-moi, mademoiselle,
» mais je vais embrasser ma mère, que je
» n'ai pas vue depuis près de onze ans que
» j'ai quitté le pays... Mon frère Pierre part
» avec moi, nous allons tâcher de consoler
» notre mère de la perte de Jacques, notre
» plus jeune frère...

» — C'est bon, c'est bon, » dit M. le comte, en m'interrompant, « Pierre, Jacques,
» Nicolas... tes affaires de famille ne nous
» intéressent pas, mon garçon; va en Sa-
» voie... Si les marmottes se mangeaient, je
» te dirais de m'en envoyer, mais je sais
» qu'il n'y a rien de bon dans ce pays là...
» je me souviens d'y avoir passé.

» — Nous nous souviendrons aussi tou-
» jours, M. le comte, d'avoir eu l'honneur

» de vous y recevoir. » En disant ces mots je vais baiser la main de ma bienfaitrice, et, jetant un dernier regard sur Adolphine, je sors de l'appartement. . . . .

Je rencontre Lucile au bas de l'escalier, elle vient me faire compliment de ma nouvelle fortune. « Ce cher André, me dit-elle, » le voilà fort à son aise... six mille livres » de rente, une jolie figure, bien fait, bien » tourné... vous devriez vous établir, An» dré... parce qu'un jeune homme trop » libre... fait quelquefois des folies... Ce » n'est pas que vous ne soyez sage... mais « une femme qui a de l'ordre, de l'écono» mie... comme moi, par exemple... Savez» vous, André, que grâce aux bontés de » madame, j'ai déjà quelque chose de » coté... puis j'ai des espérances... Mon pe» tit André, si vous étiez bien gentil, vous » m'épouseriez... Oh! nous serions bien » heureux... — Non, Lucile, non, cela ne » se peut pas... — Voyez-vous ce monsieur, » comme il me dit cela... Monstre! vous me » disiez pourtant que vous m'aimiez. — Mais

» je ne vous ai jamais promis de vous épou-
» ser. — Qu'est-ce que cela fait ? il y a tant
» de gens qui promettent et qui n'épousent
» pas, qu'on peut bien épouser sans avoir
» promis. Au reste, à votre aise, monsieur,
» je ne manquerai pas de maris quand j'en
» voudrai. — J'en suis persuadé, Lucile et
» comme je vais en Savoie, j'espère que
» vous serez encore assez bonne pour me
» donner quelquefois de vos nouvelles et
» de celles de madame la comtesse. — Quoi,
» vous allez en Savoie... pour voir votre
» mère sans doute? Ce cher André... qu'elle
» aura de plaisir à vous embrasser... Ah !
» vous êtes un vilain de ne pas vouloir m'é-
» pouser... c'est égal, André, je sens
» bien que je ne puis pas être fâchée contre
» vous... Oui monsieur, je vous écrirai...
» Allons, embrassez-moi, faites-moi vos
» adieux.. se quitter comme cela... dans un
» escalier... vous auriez bien dû, au moins,
» venir me dire adieu dans ma chambre. —
» Je ne le puis, Lucile, la voiture doit
» être arrivée, mon frère m'attend. — Al-

» lons, adieu donc, à votre retour, je ver-
» rai si vous m'aimez encore. »

J'embrasse Lucile et je quitte l'hôtel. En approchant de ma demeure j'aperçois à la porte une chaise de voyage, le postillon est en selle, Pierre est déjà dans la voiture, mettant alternativement sa tête à chaque portière. Ce bon Bernard a retrouvé ses jambes de vingt ans pour satisfaire mon impatience. Je monte embrasser mes amis, je prends sur moi une somme assez forte, fruit des économies de mon bienfaiteur, et dont j'ai déjà trouvé l'emploi, puis, je descends prendre place près de Pierre qui ne se sent pas de joie de voyager en poste.

Manette et son père descendent dans la rue, afin de nous voir plus long-temps ; le postillon fait claquer son fouet, nous partons pour la Savoie dans une bonne voiture à quatre chevaux, après en être sortis à pied, et en dansant : *Gai coco!* pour avoir du pain.

CHAPITRE IV.

Voyage en Savoie, acquisition. — Retour précipité.

Pierre, qui n'a pas comme moi habité un hôtel, et qui n'a jamais voyagé en voiture, ne sait où il en est pendant les premières postes que nous courons. Il ne clôt pas la bouche un moment, ce sont à chaque instant des exclamations de joie, de surprise et quelquefois de frayeur, lorsque la voiture, qui va comme le vent, penche dans les ornières ou roule sur des chemins raboteux. Je voudrais en vain me livrer aux réflexions que fait naître ma dernière entrevue avec Adolphine, Pierre ne m'en laisse pas le temps.

« Mon frère, » me dit-il, » vois donc

» comme les chevaux galoppent... Qu'on
» est bien en voiture à soi... Serons-nous
» long-temps dedans ?... Tiens, regarde à
» gauche... à droite... Les villages, les
» bois... tout ça fuit derrière nous... Ah !
» que c'est beau d'être riche ! et qu'on a
» bien fait d'inventer les chevaux de poste !
» Tiens, André, tous ceux devant qui nous
» passons allongent le cou pour nous voir...
» Je suis sûr qu'ils voudraient être à notre
» place ! Nous devons avoir l'air bien res-
» pectables. Je voudrais passer ma vie en
» voiture ! — Mon pauvre Pierre, tu en
» serais bientôt las ! — Oh ! que non, on
» ne peut pas se lasser d'être roulé comme
» ça ! »

Le second jour, cependant, Pierre commence à se sentir fatigué du mouvement de la voiture. Quoique notre chaise soit assez bonne, comme nous avons couru toute la nuit, ne nous arrêtant que pour changer de chevaux, Pierre dit qu'il aurait besoin de dérouiller un peu ses jambes, et ne plaint plus autant les pauvres piétons.

Enfin nous avons dépassé Lyon ; bientôt nous touchons le territoire de la Savoie ; ici tout prend à nos yeux une forme nouvelle ; notre âme se dilate, notre cœur bat délicieusement à l'aspect de chaque site que nous reconnaissons. « Tiens, mon frère, » nous écrions-nous, « vois-tu cette maison...
» ce sentier... Nous nous sommes assis là...
» nous avons déjeûné sous cet arbre... Tiens,
» aperçois-tu nos montagnes... nos glaciers..
» Notre village est là-bas, derrière ce gros
» bourg ! Ah ! quel bonheur de revoir son
» pays ! »

Et nous sautons, Pierre et moi, dans la voiture, nous nous embrassons, nous pleurons de plaisir.

Eh mais ! que vois-je là-bas, sur le chemin, à gauche... près de ce précipice ?... C'est une barrière... la même sur laquelle nous nous sommes balancés en sortant de chez notre mère... Elle remue comme la nuit où cela fit tant de frayeur à Pierre. « Ah ! descen-
» dons, descendons, » dis-je à mon frère,
» allons nous appuyer sur cette barrière...

» Viens... il me semble que je suis encore à
» cette époque d'autrefois ! »

Pierre ne demande pas mieux. Je dis au postillon d'arrêter. Nous descendons, et nous courons à notre chère barrière... Nous sommes tentés de l'embrasser... Nous grimpons dessus et nous nous balançons comme lorsque nous étions petits.

Le postillon, qui nous regarde, ouvre de grand yeux ; il nous croit fous sans doute. Ah ! il ne peut deviner ce qui se passe dans notre cœur !

Mais déjà j'ai quitté la barrière ; les réflexions sont venues me rappeler à moi-même ; je pense à Paris, à Adolphine, aux changemens qui se sont opérés depuis onze ans... Je soupire... Pierre se balance toujours... mais il revient à son village tel qu'il en est sorti.

Nous remontons en voiture ; mais nous la laissons dans le Bourg qui précède notre chaumière d'un quart de lieue, je veux faire ce trajet à pied. Pierre ne conçoit rien à cette idée, il espérait entrer au grand

galop dans son village. « Mon frère, » lui dis-je, « nos voisins, nos amis, pourraient
» croire que nous sommes devenus fiers,
» que nous voulons faire de l'embarras!...
» Crois-moi, il vaut mieux revenir à pied
» dans le lieu de notre naissance, et ne
» faire voir que nous sommes riches que par
» le bien que nous ferons aux malheureux. »

Pierre m'embrasse en s'écriant : « T'as
» raison, André, t'as toujours raison, mais
» moi je n'suis qu'une bête, et je ne vois
» pas plus loin que mon nez. »

Je renvoie les chevaux, je paie le postillon. Nous prenons nos valises, nous les attachons chacune à un bâton, Pierre veut tout porter, en disant qu'il en a l'habitude, qu'il est plus fort que moi, et que c'est son métier; mais je m'y oppose. Je veux aussi porter mon paquet... Je serais si fâché de paraître au-dessus de mon frère.

Nous hâtons notre marche, en regardant avec amour ces lieux qui nous rappellent notre enfance. Mais nous approchons de notre chaumière, c'est là où tendent tous

nos vœux. Au détour d'un sentier qui conduit à la montagne, nous apercevons la place où notre mère nous dit adieu, et nous suivit des yeux si long-temps. Nous nous regardons tristement Pierre et moi... La même pensée nous est venue,... Jacques était là aussi, avec notre mère, c'est là que nous l'aperçûmes pour la dernière fois... Le pauvre petit envoyait des baisers à ses frères qu'il ne devait jamais revoir.

Nous nous arrêtons pour essuyer les pleurs qui coulent de nos yeux... Hélas! il n'est point de parfait bonheur; le nôtre eût été trop grand, si nous avions retrouvé dans notre village tout ce que nous y avions laissé.

Mais notre mère nous attend... courons dans ses bras. Nous franchissons rapidement la montagne; arrivés au sommet, nous apercevons parfaitement notre chaumière.... Oh! nous la reconnaissons bien, quoique nous l'ayons quittée fort jeunes. « La voilà!.. » la voilà!..» C'est tout ce que nous pouvons nous dire... les souvenirs, la joie, nous

ôtent la force de parler. Nous ne marchons plus, nous volons jusqu'à cette demeure chérie... Nous la touchons enfin..., et nous tombons à genoux devant le toit qui nous a vus naître.

La porte est fermée; sans doute notre mère est là... mais irons nous brusquement nous jeter dans ses bras?.. « On dit que la » joie fait du mal, » me dit Pierre. Moi, j'ai de la peine à croire que ce mal soit dangereux. Je ne puis plus résister, je frappe en tremblant..., on ouvre : c'est elle... c'est notre bonne mère!.. qui nous fait un beau salut, en nous disant : « Qu'y » a-t-il pour votre service, messieurs? »

Messieurs!.. elle ne reconnaît pas les deux enfans qu'elle a vus partir si petits! Onze années ont fait de nous des hommes, et notre mise élégante doit tromper ses yeux. Mais le cœur devine, il pressent le bonheur. Nous restons immobiles devant elle... nous sourions, nous n'osons encore parler, mais nous lui tendons les bras et déjà son cœur nous a nommés.

«—Ah ! mon Dieu, s'écrie-t-elle, serait-
» ce?..—Oui, c'est-nous, ma mère : c'est
» André, c'est Pierre, qui sont revenus, »
nous écrions-nous tous deux, et nous sautons au cou de notre mère, comme nous le faisions étant petits, mais quand le cœur n'est pas changé, on conserve, en grandissant, les douces habitudes de l'enfance.

Pendant long-temps nous ne pouvons qu'échanger des mots sans suite, mais ils partent de l'âme, ils expriment notre bonheur à tous trois. Notre bonne mère ne peut se lasser de nous embrasser, puis de nous admirer pour nous embrasser encore, en s'écriant : « Mon Dieu !.. que vous êtes donc
» devenus beaux garçons, mes pauvres
» petits !.. comme vous êtes bien mis...
» queu jolie tournure.. Toi surtout, André,
» t'as l'air d'un seigneur, mon garçon...
» Pierre a ben encore un peu de son air du
» pays, de sa gaucherie d'autrefois... Mais
» toi, André... comme t'es dégagé et tou-
» jours aussi bon... Ah ! j'en ai eu souvent
» des preuves !.. et grâce à toi, depuis ton

» départ, ta mère n'a point connu l'indi-
» gence.

» — Pierre en eût fait autant, ma mère,
» si un fripon ne l'avait pas trompé, en
» gardant l'argent qu'il vous envoyait. —
» Oh! je vous crois, mes enfans, je vous
» crois!.. et d'ailleurs vous m'aimez tou-
» jours!.. Ah! je suis ben heureuse! Pour-
» quoi faut-il que ce pauvre Jacques n'ait
» pu vous presser dans ses bras!..Mais vous
» voilà!.. nous le pleurerons ensemble, et
» je sens, en vous embrassant, que je suis
» encore heureuse mère. »

Nous entrons dans notre chaumière. Chaque meuble, chaque objet nous rappelle notre enfance. « Tiens, Pierre, » dis-je à mon frère, « voilà la grande chaise sur laquelle
» est mort notre bon père... C'est là que nous
» nous mîmes à genoux autour de lui. Voi-
» là la place où il s'asseyait de préférence...
» où il nous faisait sauter dans ses bras.
» — Oui, mes enfans, oui, c'est bien
» cela, dit notre mère en essuyant ses yeux.
» Ces pauvres petits... ils reconnaissent

» tout.. ils n'ont rien oublié. —Vlà où nous
» couchions, « s'écrie Pierre, « mais j'crois
» qu'à présent nous aurions de la peine à
» tenir là. — Et voilà où j'ai trouvé le por-
» trait de ma bienfaitrice — Oui, mon
» cher André, ce bijou qui a été cause de
» ton bonheur ! c'est grâce à lui que t'as si
» ben fait ton chemin et que te vlà main-
» tenant un beau monsieur !.., Vous me
» conterez tout ce qui vous est arrivé depuis
» que vous m'avez quittée, mes enfans; vous
» ne me cacherez rien... Songez que tout
» intéresse une mère... mais reposez-vous...
» asseyez-vous... Est-ce que vous êtes venus
» à pied ?

» — Oh ! que non, dit Pierre, j'sommes
» venus commodément... nous avions... »
Je serre le bras de mon frère en lui faisant signe de se taire. Ma mère ne sait pas que M. Dermilly est mort et qu'il m'a fait son héritier, je veux lui ménager une surprise, et c'est pour cela que je me hâte d'interrompre Pierre, en disant : « Nous avons
» trouvé une occasion de voyager sans nous
» fatiguer ;... nous en avons profité.

» — Tant mieux, mes enfans ; mais je
» veux vous régaler, vous faire queuque
» chose... vous savez ben de ces gâteaux
» que vous aimiez tant autrefois... Ah! dam',
» si j'avais su votre arrivée, j'en aurais
» préparé d'avance... mais vous avez voulu
» me surprendre... C'est égal, vous en au-
» rez pour ce soir. »

Pendant que ma bonne mère se donne bien du mal pour nous faire des gâteaux, nous allons, mon frère et moi, visiter le village et voir si nous reconnaîtrons quelques anciennes connaissances. Mais c'est au cimetière que nous nous rendons d'abord ; nous allons saluer la tombe de notre père et celle de Jacques, qui est tout auprès. On a bientôt parcouru l'intérieur d'un cimetière de village. Là, point de faste, point de monumens ; des croix, quelques pierres, quelques couronnes, c'est tout ce qui marque la place de ceux qui ne sont plus. La mort y est simple comme la vie que l'on a menée ; les villageois s'y rendent pour pleurer ceux qu'ils ont perdus, et non pour

admirer de beaux mausolées et lire de louangeuses incriptions

Après nous être agenouillés devant la tombe de Jacques et de notre père, nous gagnons lentement le village. Nous nous arrêtons souvent; ces sentiers, ces routes, furent témoins de nos jeux. C'est par ici que nous nous livrions bataille avec des boules de neige... « Tiens, me dit Pierre, » c'est là où j'en ai reçu une juste dans » l'œil!.. » Je n'ai pas non plus oublié cet heureux temps!

Personne dans le village ne nous reconnaît. Il faut que nous nous nommions, chacun alors s'écrie : « Eh quoi! ce sont » les fils de Marie!.. Comme ils ont l'air de » beaux messieurs. »

Mais on s'aperçoit bientôt que notre cœur est toujours le même, et chacun alors nous embrasse et nous comble d'amitiés.

Nous retournons trouver notre mère, qui nous a apprêté un repas somptueux pour le village. Depuis long-tems je n'avais eu autant d'appétit: je fais honneur

aux gâteaux, aux galettes. La bonne Marie est enchantée, mais Pierre tout en mangeant fait parfois la grimace.

« Est-ce que tu ne trouves pas cela bon?
» lui demande ma mère.—Oh!.. dame...
» C'est que, voyez-vous, la cuisine de Paris...
» oh! c'est autre chose...—Quoi! Pierre,
» tu n'aimes plus les gâteaux de ton village,
» qui te régalaient si bien autrefois!..—
» Ah! écoutez donc, autrefois je ne con-
» naissais pas les omelettes soufflées et toutes
» ces bonnes choses que j'ai mangées, en
» dînant chez le traiteur avec Loiseau!..Ah!
» ma mère!..Les omelettes soufflées!.. C'est
» ça qui est fameux!.. Ah! si j'avais pu
» vous en apporter une dans ma poche...
» Mais si vous venez à Paris... oh! je veux
» que vous ne mangiez que de ça pendant
» quinze jours.—Merci, mon garçon, mais
» je ne quitterai pas mon pays, pour tes
» omelettes soufflées...Je suis bien sûre que
» cela ne vaut pas mieux que mes gâteaux...
» N'est-ce pas, André?.. Ah! tu les trouves
» bons, toi, et ça me fait plaisir.

« — Oui, ma mère, oui je les aime toujours, » dis-je en marchant sur le pied de mon frère, pour lui faire sentir qu'il fait de la peine à notre mère, en ne trouvant pas ses gâteaux aussi bons qu'autrefois. Le repas achevé, chacun de nous raconte ce qui lui est arrivé depuis qu'il a quitté le toit paternel. L'histoire de Pierre est bientôt terminée, la mienne est beaucoup plus longue, ma mère n'avait appris qu'imparfaitement toutes mes aventures ; elle bénit mes bienfaiteurs, et verse des larmes lorsque je lui apprends la mort de M. Dermilly.

« Dis lui donc que t'es riche, » me dit tout bas Pierre, « ça la consolera ben pus » vite. » Mais un regard que je lance à mon frère le force au silence, et il se contente de murmurer, entre ses dents : « Oh ! » c'est égal !.. André... à présent... C'est » ben aut' chose. »

Ma mère ne fait pas attention aux demi-mots de Pierre. Elle me recommande la plus tendre reconnaissance pour ma bienfaitrice, la plus constante amitié pour Ber-

nard et sa fille. Ce qui me contrarie, c'est qu'elle me parle à peine d'Adolphine; elle en revient toujours à Manette, on voit que le caractère de ma sœur a séduit ma mère; tout dans Manette lui plaît; je n'ai parlé que de ses vertus, mais Pierre vante sa beauté, sa taille, sa gentillesse, et ma mère s'écrie souvent : « Que j'aurais de plaisir à » embrasser cette bonne fille-là ! »

L'heure du repos est venue, il s'agit de nous coucher; ma mère craint que nous ne soyons mal dans la chaumière; je la rassure, et ne veux pas d'autre lit qu'un matelas jeté sur de la paille, dans l'enfoncement qui formait autrefois notre chambre à coucher. Pierre me regarde, en ouvrant de grands yeux, il ne conçoit rien à ma manière d'agir, mais il n'ose pas se permettre d'observations, et se contente de me dire en se couchant près de moi : « André, est-ce » que tu ne veux plus être riche? »

Je regarde mon frère en souriant : « Dormons encore sous le toit qui nous a vus » naître, lui dis-je, mon cher Pierre; il ne

» faut pas, parce qu'on est riche, se priver
» d'un aussi doux plaisir. »

Pierre ne me répond plus, il dort déjà ; j'en fais bientôt autant que lui, en me berçant des souvenirs de mon enfance.

Au point du jour, je laisse Pierre dormant encore, et ma mère apprêtant notre déjeûner. Je sors, sous le prétexte de me promener un moment, mais j'ai un autre motif : hier, en parcourant le village avec mon frère, j'ai aperçu une fort jolie maison bourgeoise, bâtie dans une situation charmante, et à la porte de la maison j'ai lu distinctement : à vendre ou à louer.

C'est cette propriété que je veux voir, c'est là que je me rends en secret. Je frappe, un vieux jardinier vient m'ouvrir, c'est lui qui habite seul la maison. « A qui s'adresse-
» t-on pour l'acheter? lui dis-je.—Oh! mon-
» sieur, c'est facile, on va chez le notaire
» de la ville de l'Hôpital, c'est lui qui est
» chargé de conclure. C'te maison avait été
» bâtie pour une jolie dame qui voulait vivre
» loin du monde ; mais après y avoir passé

» six mois, elle s'en est allée en disant qu'on
» ne venait pas assez souvent lui demander
» à dîner, et elle a chargé le notaire de
» vendre ce bien.

» — Voyons la maison.— J'vas vous faire
» voir tout, monsieur. Je suis le jardinier. »
D'abord une jolie cour me plaît, la maison est bâtie avec goût. Un rez-de-chaussée, un premier et des greniers. On pourrait y loger douze au moins ! Tant mieux, on a de la place à offrir à ses amis ; les personnes que l'on appelle ainsi en Savoie méritent ce nom, et celles qui viendraient de Paris jusqu'ici pour nous voir le mériteraient aussi. La maison est meublée avec simplicité, mais il y a tout ce qu'il faut : une laiterie, un colombier, une serre, un pigeonnier, on n'a rien oublié. Voyons maintenant le jardin. Deux arpens et demi, en plein rapport, jusqu'à un petit champ de blé ; on peut vivre sans sortir de chez soi. C'est charmant, je suis enchanté. « Et combien tout cela ? » dis-je au vieux jardinier.

« — Ah ! dame, monsieur... ça vaut de

» l'argent !.. mais vous voyez aussi que la
» maison est jolie, qu'il y a du terrain, du
» rapport, que c'est tout meublé. — Mais
» enfin, combien en veut-on ? — Neuf mille
» francs, monsieur. — Neuf mille francs!.. »

Il me semble que c'est pour rien, mais j'oublie que je ne suis plus à Paris, et qu'ici, une maison coûte moins qu'un petit appartement à la chaussée d'Antin.

« Tu peux ôter l'écriteau, » dis-je au jardinier, « j'achette la maison. — Vous l'a-
» chetez, monsieur... Ah ! mon Dieu... et
» moi qui ai soin du jardin... — Je t'achette
» aussi... que te donnait-on ici? — Ah, mon
» bon monsieur, je prends ce qu'on veut,
» pourvu que j'ayons toujours ma petite
» cabane dans l'fond de la cour; le jardin
» me fournit de quoi vivre... et avec dix
» écus par an, je sommes content... mais
» aussi, j'vous promets de travailler depuis
» le matin jusqu'au soir. » Dix écus ! pauvre homme!.. M. le comte en donne cent à une foule de laquais qui passent leur temps à bâiller dans ses antichambres... mais j'ou-

blie toujours que je ne suis plus à Paris.
« Tiens, en voilà vingt, je te paie d'avance,
» tu resteras avec ma mère, tu ne la quit-
» teras plus. — Vot'mère... quoi! monsieur,
» c'est pour vot'mère que vous achetez c'te
» belle maison... — Chut!.. tais-toi, ne dis
» rien, je veux la surprendre... je cours à
» la ville, chez le notaire, et ce soir, j'es-
» père, le contrat sera passé. » ...

En partant de Paris, j'avais emporté environ dix mille francs en or que j'avais trouvés dans le secrétaire de M. Dermilly, je ne puis mieux employer cette somme qu'à l'achat de cette jolie maison, dans laquelle ma mère trouvera sur ses vieux jours toutes les commodités de la vie. Plein du plaisir que je vais lui causer, j'ai retrouvé mon agilité d'autrefois, je gravis les montagnes qui conduisent à la ville; en peu de temps j'ai franchi la distance qui m'en séparait, je ne marche pas, je vole; enfin je suis chez le notaire, auquel j'ai expliqué le sujet de ma visite, avant qu'il ait fini de me faire la révérence.

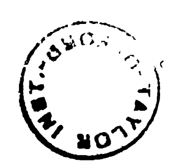
Malheureusement l'homme de loi n'est pas aussi vif que moi; il met des formes à tout ce qu'il fait, et des virgules dans tout ce qu'il dit. « On va s'occuper du contrat, » me dit-il. — Sur-le-champ, monsieur... » — Il faut le temps de...— Je paie comp- » tant, monsieur; voilà les neuf mille francs, » prix de la maison... — C'est très-bien, » mais... — Que faut-il pour les frais de » l'acte?.. parlez, monsieur... Je ne mar- » chande point, mais, je vous en prie, ter- » minons promptement. »

Avec de telles paroles on met tout le monde en mouvement. Le notaire presse son clerc, auquel je glisse une pièce d'or, et qui, alors, veut bien ne pas retailler sa plume trois fois pour écrire le même mot.

Je vais me promener dans le jardin, pendant que l'on travaille, et j'ai la compagnie de madame la garde-note qui s'est empressée d'ôter ses papillottes et d'accourir, lorsqu'elle a su qu'il y avait dans l'étude un jeune homme qui achetait sans marchander, et payait très-noblement.

L'épouse du notaire n'est pas jolie, mais elle a des prétentions, et l'on sait ce que c'est que les prétentions de province. En moins de cinq minutes je sais que madame a une belle voix, qu'elle chante les grands morceaux en s'accompagnant du forté; qu'elle comprend l'italien, et même le latin, qu'elle connaît le code civil aussi bien que son mari, qu'elle n'a jamais eu d'enfant, et qu'elle n'en désire pas, parce que cela gâte la taille; qu'elle a le sentiment de la poésie, et beaucoup de penchant pour la danse; qu'on mange chez elle les meilleures confitures, parce qu'elle surveille sa cuisinière même en devinant les charades, qu'enfin, elle est toujours mise dans le dernier goût, parce qu'elle reçoit le journal des modes de Lyon.

Pendant que l'on me dit toutes ces jolies choses, je me vois dans la maison que je viens d'acheter, ou à Paris auprès d'Adolphine, ce qui fait que je réponds presque toujours de travers à ce que me dit l'épouse du notaire, qui ne doit pas avoir une opinion très-avantageuse de mon esprit, mais cela



m'inquiète peu. Enfin, après deux mortelles heures, le notaire me fait annoncer que tout est fini. Je cours à l'étude, je paie ce qu'on me demande, je tiens le contrat de la maison, que j'ai fait mettre sous le nom de ma mère, et je me sauve avec, laissant le notaire dire à son clerc : « Voilà un » garçon qui n'a pas l'habitude d'acheter » des maisons. »

Mon absence a été longue. On a déjeûné sans moi, l'heure du dîner est arrivée, on est inquiet. Ma mère craint que je ne sois tombé dans quelque précipice, n'étant plus habitué à gravir nos montagnes; Pierre me cherche de tous côtés, je reparais enfin, et le contentement qui brille dans mes yeux dissipe toutes les inquiétudes.

Je fais une histoire, et l'on me croit, parce qu'on est loin de soupçonner la vérité. Après le dîner, j'emmène ma mère promener avec nous. J'ai pris mes mesures pour que dès que nous aurons quitté la chaumière on y enlève tout ce que je veux que l'on transporte dans notre nouvelle demeure.

Je dirige notre promenade du côté de la jolie maison, le temps se passe, parce qu'à chaque instant nous sommes arrêtés par de bons villageois qui font compliment à ma mère de ses deux fils, et comme une mère ne se lasse jamais de recevoir de pareils complimens, et d'y répondre quelque chose qui prolonge la conversation, la nuit est venue avant que l'on ait songé à retourner à la chaumière. « Il est tard, et nous sommes
» loin de chez nous, dit la bonne Marie;
» il y a bien long-temps que je ne suis res-
» tée le soir dehors; c'est tout au plus si je
» reconnaîtrai mon chemin. »

Au lieu de prendre la route de la chaumière, je conduis ma mère et mon frère à la maison, qui leur paraît être un château, et je frappe en disant « Je connais le maître
» de cette maison, allons souper chez lui,
» il nous recevra bien. »

Pierre ne demande pas mieux, il présume qu'on doit autrement souper là que dans notre chaumière; ma mère fait quelques façons, elle craint d'être indiscrète,

mais déjà François, le vieux jardinier, est venu nous ouvrir, et nous introduit en nous faisant mille politesses. Je lui ai fait signe de se taire, et le bon homme, très-gauche pour les surprises, est aussi embarrassé que ma mère, qui n'ose pas avancer et demande toujours où est le maître de la maison.

Nous montons au premier, dans la chambre que j'ai destinée à ma mère, elle admire d'abord tout ce qu'elle voit, s'écriant : « La » jolie maison ! ça doit être des gens riches » qui demeurent ici. »

Mais bientôt sa surprise prend un autre caractère, lorsqu'elle aperçoit dans la chambre sa vieille commode, puis à la tête du lit la couronne de buis qui était dans sa chaumière, puis enfin, près de la cheminée, la vieille chaise dans laquelle notre père s'est endormi pour la dernière fois.

« Ah! bon Dieu!.. qu'est-ce que cela » veut donc dire? » s'écrie la bonne Marie... « Ces effets qui sont de chez nous... et que » je vois ici... Mes enfans, comprenez-vous » cela ?..

« —Cela veut dire qu'ici vous êtes chez » vous, ma mère, que cette maison vous » appartient, et que j'y ai fait apporter » tout ce qui, dans votre chaumière, avait » quelque prix à vos yeux. »

Ma mère ne revient pas de sa surprise, tandis que Pierre saute dans la chambre en s'écriant : « Ah! je ne vous avais pas » dit qu'André était riche!.. Mais je me » doutais bien qu'il vous ménageait une » surprise!.. — Comment, tu es riche, An- » dré!.. — Oui, ma mère; assez du moins » pour vous offrir cette retraite agréable; » M. Dermilly m'a fait son héritier, et quand » j'habite à Paris un beau logement, il me » semble qu'il est bien naturel que vous ayez » mieux qu'une chaumière. Voici l'acte de » vente, cette maison est à vous.—A moi, » à toi, n'est-ce pas la même chose, mon » garçon?... Marie-toi, André, viens de- » meurer ici avec ta femme et tes enfans, » c'est alors que je n'aurai plus rien à dé- » sirer.

»—Oui, oui, nous nous marierons tous,

» dit Pierre, mais en attendant soupons et
» visitons la maison. »

Le souhait de ma mère m'a fait pousser un profond soupir, mais je me hâte, pour éloigner mes souvenirs, de la conduire dans toute la maison, qu'elle trouve magnifique. Pierre choisit sa chambre ; moi je prends celle d'où la vue, plus étendue et plus variée, m'offrira de nombreuses études. Il est trop tard pour que nous visitions ce soir la laiterie, le colombier et le jardin ; le vieux François a dressé le souper dans une salle du rez-de-chaussée. Nous mangeons avec appétit, et nous allons nous livrer au repos avec ce contentement que l'on éprouve dans une demeure qui nous plaît, lorsque l'on peut se dire : Je suis chez moi.

Le lendemain nous visitons en détail toute la maison ; la bonne Marie pousse à chaque instant des cris de joie, surtout à l'aspect du four, du pétrin, de la laiterie et de tous ces objets précieux à une bonne ménagère. Les beaux arbres fruitiers, dont le jardin est rempli, font l'admiration de

Pierre, tandis que c'est le champ de blé qui enchante ma mère. Mais, lorsqu'on est propriétaire, on trouve toujours quelques changemens, quelques améliorations à faire dans son terrain. Pierre et moi, nous travaillons au jardin, nous transplantons, nous bêchons, nous labourons. Le vieux François crie un peu, mais nous ne l'écoutons pas, et les jours s'écoulent vite dans ces occupations. Il y a six semaines que nous sommes en Savoie, et je n'ai pas eu un instant d'ennui. Lorsque j'ai dessiné pendant quelques heures les vues magnifiques qui, de tous côtés, s'offrent à moi, je retourne prendre la bêche et travailler dans notre jardin. L'image d'Adolphine ne me quitte pas, mais je sens que, pour être heureux dans mes rêveries, il faut que je transporte Adolphine en Savoie, et non pas que je m'en retourne près d'elle à Paris.

J'ai reçu des nouvelles de mes bons amis, mais Lucile ne m'a pas encore écrit, et Manette ne m'a pas dit un mot de l'hôtel. Je n'ai point fixé l'époque de mon départ

et ma mère me dit souvent : « André, puis-
» que tu as de quoi vivre, puisque tu es
» heureux ici, pourquoi veux-tu retourner
» à Paris ? »

Enfin je reçois une lettre de Lucile ; je vais avoir des nouvelles d'Adolphine... mais je ne sais pourquoi je tremble en brisant le cachet.

Je parcours rapidement la première page... des sermens de constance, de fidélité... Ah ! Lucile, vous oubliez que je ne suis plus un enfant ; enfin, voici des détails sur l'hôtel : « M. le marquis est revenu ;
» depuis son retour il court moins dans le
» monde et paraît se plaire beaucoup près
» de sa cousine. Il est vrai que mademoi-
» selle devient chaque jour plus jolie ; sui-
» vant toute apparence, M. le marquis sera
» son époux. »

Son époux !... La lettre m'est tombée des mains... ce mot m'a anéanti.... il se pourrait !... Adolphine épouserait son cousin... Malheureux que je suis !... Mais ne devais-je pas m'y attendre... N'en avais-je point le

pressentiment... Et cependant, lorsque je me rappelle notre dernière entrevue, je ne puis croire qu'elle aime le marquis.

Je ne sais plus où j'en suis... Je n'ai aucun espoir d'empêcher ce mariage, et, cependant, il me semble que si j'étais à Paris, que si Adolphine me voyait, elle ne pourrait consentir à cet hymen. Je cours trouver ma mère et je lui annonce mon départ pour Paris. « Quoi! mon garçon, tu vas » partir... tu n'y pensais pas ce matin. — » Des nouvelles que j'ai reçues me forcent » à ne plus différer... — Ah ! mon Dieu, » est-ce que ces nouvelles-là t'apprennent » queuque malheur?...tu as la figure toute » bouleversée, mon cher André... — Non, » ma mère.. non, ce n'est rien... mais il » faut que je parte dès demain... — Dès » demain... — Pierre, va au bourg où » nous avons laissé notre voiture, demande » des chevaux pour demain matin.—Oui, » mon frère... j'y cours... — Pierre, si tu » veux rester près de ma mère, rien ne » t'oblige à revenir à Paris. — Oh ! mon

» frère, je ne serai pas fâché d'y retourner
» avec toi. On voyage si bien en chaise de
» poste.—Oui, oui, va avec André, dit ma
« mère; ne le quitte pas, mon garçon...
» dans le trouble où il est, je suis bien aise
» que tu sois avec lui. »

Pierre est parti. Je fais mes apprêts pour le voyage; ma bonne mère me regarde souvent, elle cherche à lire dans mon âme.
» André, me dit-elle enfin, t'as du chagrin,
» mon garçon, t'as queuque peine, que tu
» ne veux pas m'avouer... »

Je ne puis répondre, mais je prends la main de ma mère et je la presse sur mon cœur. Mon silence est presque un aveu.
» Avec des talens, de la fortune, tu n'es
» pas heureux! » reprend ma mère. « Ah!
» mon cher André, je voudrais encore ha-
» biter not' chaumière, et te voir vêtu en
» Savoyard, revenir, aussi gai qu'autrefois,
» manger la soupe en riant avec nous!..
» Hélas!.. tu repars pour Paris!.. Si tes
» chagrins ne se passent point, reviens au-
» près de moi, mon fils, je tâcherai de te
» consoler, ou je pleurerai avec toi. »

Je rassure ma mère, je cherche à dissiper ses inquiétudes... Mais je ne puis cacher mon impatience d'être à Paris. Enfin le moment du départ est arrivé, nous embrassons notre mère, je recommande au vieux François la petite propriété, et bientôt nous avons rejoint notre voiture, et nous quittons de nouveau la Savoie.

CHAPITRE V.

Entrevue. — Duel. — Plus d'espoir.

Nous faisons la route en brûlant le pavé, je paie les postillons en conséquence. Pierre fait ce qu'il peut pour me distraire, mais je le laisse parler seul ; je ne rêve qu'Adolphine et le marquis... Je brûle d'être à Paris, et pourtant qu'y ferai-je?.. Je ne sais.. je suis hors d'état de raisonner.

Enfin nous sommes arrivés. Il est près de dix heures du soir, n'importe, je veux parler à Lucile ; je laisse Pierre chez moi, le pauvre garçon est encore tout étourdi de la vitesse dont nous sommes venus ; je me rends à l'hôtel.

Le concierge me connaît, je pénètre fa-

cilement dans la maison. J'aperçois beaucoup de clarté dans les appartemens... Sans doute il y a réunion chez madame la comtesse, sans doute le marquis et Adolphine sont ensemble... Mon cœur se serre, je monte rapidement l'escalier qui conduit à la chambre de Lucile... La femme de chambre descendait, elle se trouve en face de moi, elle me reconnaît et pousse un cri...

« Silence! lui dis-je... de grâce, Lucile,
» taisez-vous, je ne veux pas que l'on sache
» que je suis dans l'hôtel. —Ah! mon dieu!..
» C'est que votre vue m'a saisie... On le
» croit en Savoie... et puis on le voit devant
» soi... quel plaisir... ce cher André... —
» Lucile, entrons dans votre chambre,
» nous pourrons y causer mieux qu'ici. —
» Oh! je veux bien... Mon Dieu! je n'en
» reviens pas encore... Ah! vous ne direz
» pas cette fois que vous m'avez trouvée
» avec le petit Anglais.. Oh! c'est une petite
» bête... Il n'est bon qu'à boire et à man-
» ger!.. »

Nous sommes entrés chez Lucile, je me

jette sur un fauteuil pendant qu'elle allume des bougies. Elle revient vers moi pour m'embrasser et s'aperçoit alors de mon trouble, de ma pâleur. « Qu'avez-vous, » André? me dit-elle, vous paraissez souf-» frant.—Oui..je souffre en effet...—Est-ce » la fatigue du voyage?.. —Non...—Est-ce » que vous auriez trouvé votre mère ma-» lade?—Non, grâce au ciel, je l'ai laissée » heureuse et bien portante... —D'où vient » donc l'état où je vous vois, André?... Con-» tez-moi cela, vous savez bien que je suis » votre amie... »

Je garde quelque temps le silence, et Lucile attend avec inquiétude que je m'explique, je balbutie : « Est-il vrai que mademoi-» selle Adolphine doit épouser son cousin?..»

Lucile, qui m'examine attentivement, paraît vivement frappée. « Ah! mon Dieu!.. » se pourrait-il!... » s'écrie-t-elle en laissant tomber ses bras, comme anéantie par ce qu'elle vient de découvrir.

« De grâce, Lucile... répondez-moi! — » André!... Serait-il vrai?.. Vous aimez ma-

» demoiselle...—Ah! Lucile, taisez-vous!..
» Si l'on vous entendait !.. — Le malheu-
» reux... il l'aime... plus de doute... Cette
» tristesse, cette mélancolie, qui le minait
» depuis quelque temps... Et je n'ai pas
» deviné cela plus tôt... Où avais-je donc
» les yeux?.. Mais aussi qui aurait pensé...
» Pauvre André!.. Ah! c'est égal, je vous
» aimerai toujours... Je serai toujours votre
» amie, et vous, André... vous aurez tou-
» jours un peu d'attachement pour moi,
» n'est-il pas vrai?..—Oui, bonne Lucile!..
» toujours... Mais n'allez pas dire un mot
» de ce que vous pensez... — Pour qui me
» prenez-vous donc?.. Allez! quand les
» femmes le veulent, elles sont plus discrè-
» tes que les hommes... — Et ce mariage
» de mademoiselle Adolphine?.. — Oh!..
» ce n'est pas encore fait... C'est M. le mar-
» quis et M. le comte qui en parlent. — Il
» se fera... j'en suis certain... — Il faut que
» mademoiselle et madame le veuillent
» aussi... Mais quand même il ne se ferait
» pas... Mon cher André... que pouvez-vous

» espérer?.. — Rien... Je le sais. — Quelle
» folie aussi d'aimer quelqu'un qu'on ne
» peut avoir !.. — Ah ! Lucile, est-on maître
» de son cœur? — Oh! non, c'est vrai, on
» n'est pas maître de cela, il a raison... Et puis
» on vous lassait trop courir, jouer, aller
» seul avec mademoiselle. On disait : ce sont
» des enfans ... On croit que les enfans ne
» pensent à rien, et ça entend déjà malice ;
» avec cela vous étiez si précoce, vous !.. —
» Lucile, ma chère Lucile, j'ai une grâce à
» vous demander...—Une grâce! — Je sens
» bien qu'il ne faut plus que je voie made-
» moiselle Adolphine... Mais, avant de me
» priver pour jamais de sa vue... je voudrais
» lui faire mes adieux... — Vos adieux...
» Mais moi, je vous verrai toujours, n'est-ce
» pas, André?—Oui... mais pas à l'hôtel...
» — Vous ferez bien... en cessant de la
» voir votre amour se passera... Oh ! vous
» ne croyez pas maintenant que ce soit
» possible, mais un jour, mon ami, vous
» verrez que j'avais raison... Les hommes
» ne résistent pas à l'épreuve de l'absence!..

» Nous autres femmes c'est différent... Mais
» nous avons le cœur autrement fait que
» vous. — Lucile, vous ne me répondez
» pas... — Mais que puis-je donc faire dans
» tout cela ? — Dites en secret à mademoi-
» selle que je suis revenu... que je voudrais
» la voir... lui parler seul un instant... Si
» elle consent à m'entendre... Lucile, vous
» me direz le moment où madame va lire
» dans son cabinet... Alors Adolphine étu-
» die seule dans le petit salon... Ah ! que
» je puisse lui parler un instant, et je m'éloi-
» gnerai satisfait... — Eh bien ! je tâcherai...
» Écoutez, demain pendant le déjeûner,
» j'avertirai mademoiselle de votre retour,
» vous reviendrez, vous monterez ici, et
» vous attendrez que je vous avertisse. —
» chère Lucile ! que vous êtes bonne ! —
» Méchant ! je vous aime toujours, moi,
» malgré votre inconstance. Ah ! je voudrais
» tant vous voir heureux... — Heureux !..
» Ah ! jamais... jamais... — Allons, mon-
» sieur, ne vous désolez pas... Cela me fait
» trop de peine... Ah ! si j'étais comtesse,

» cela ne m'empêcherait pas de vous épou-
» ser !.. — Adieu, Lucile... à demain... ne
» m'oubliez pas... — Non, non, comptez
» sur moi. »

Je sors de l'hôtel et je rentre chez moi. Mon frère dort profondément... Heureux Pierre... Tu n'as point de soucis, de tourmens, d'inquiétudes!.. Et cependant, aux yeux de tout le monde, c'est moi que le sort a favorisé. J'ai trouvé à Paris des amis, des protecteurs, j'ai reçu de l'éducation, j'ai maintenant une fortune indépendante ; tandis que mon frère, que nul hasard n'a poussé, est resté commissionnaire, et ne sait point encore signer son nom. Mais je ne puis trouver le repos et Pierre dort en paix! La nature dédommage toujours ses enfans.

Le point du jour me retrouve debout dans ma chambre... comptant les heures qui s'écouleront encore avant que je ne voie Adolphine. Je ne puis me présenter à l'hôtel avant neuf heures du matin; que faire jusque-là?.. Allons voir Bernard et Manette, allons chercher près de ces bons amis quel-

ques distractions. Pierre dort toujours... il se repose des fatigues du voyage..... Ne l'éveillons pas... Il n'est point amoureux, lui !...

On est matinal chez Bernard, je le trouve déjeûnant avec sa fille. Un cri de joie de Manette annonce à son père ma présence, je suis dans les bras de mes amis, je leur conte tout ce que j'ai fait en Savoie. Manette m'écoute avec délice, elle semble craindre de perdre une seule de mes paroles, et son père me frappe souvent sur l'épaule, en me disant : «C'est bien, André...
» T'as ben fait d'acheter c'te maison... V'la
» ta mère qui va vivre comme une reine...
» Allons, dans queuque temps je me retire
» du commerce et je vais voir cette bonne
» Marie !.. »

Chez Bernard le temps a passé plus vite. J'entends sonner neuf heures, je puis me rendre à l'hôtel. Je dis adieu à mes amis, en leur promettant de les revoir bientôt. Je vole chez Lucile, je la trouve dans sa chambre. « Il est encore de bonne heure, me

» dit-elle, on n'a pas déjeûné en bas, il
» faut attendre, mon cher André; mais vous
» déjeûnerez avec moi... Le petit jockey
» m'a apporté du... du *plumbpudding*!.. Il
» a cru me faire un cadeau... Ah! je trouve
» cela bien mauvais!... Mais je vais vous
» donner du café. — Merci, Lucile, je ne
» veux rien prendre. — Monsieur, il faut
» toujours qu'un amoureux mange, enten-
» dez-vous; il ne faut pas croire qu'on soit
» plus intéressant, parce qu'on ne prend
» rien, c'est très-mal raisonner...»

Elle sert le déjeûner, je suis obligé de la laisser faire, mais à chaque minute je la conjure de descendre près d'Adolphine. Enfin elle est partie... Je tremble... que va répondre mademoiselle, consentira-t-elle à m'entendre... et que vais-je lui dire?.. Mais Lucile ne remonte pas... Une demi-heure s'écoule... Il me semble qu'il y a un siècle, je ne puis plus tenir dans la chambre... Elle rentre enfin.

« Ah! que vous avez été long-temps!...
» — Vraiment, monsieur, vous croyez que

» l'on trouve tout de suite l'occasion de
» parler en cachette... que cela va tout
» seul... — Eh bien ! Lucile... qu'a-t-elle
» dit ?—M'y voilà... D'abord madame était
» là et je n'osais point parler bas à made-
» moiselle... enfin madame a passé dans sa
» chambre et j'ai annoncé votre retour...
» mademoiselle en a paru charmée... —
» Charmée... ah ! Lucile ! est-il vrai ? —
» Eh oui, monsieur, c'est vrai... mais quand
» j'ai dit que vous étiez dans ma chambre
» et que vous désiriez la voir seule un in-
» stant, alors elle a demandé qui vous em-
» pêchait de descendre et de lui parler
» devant sa maman... Je ne savais trop
» comment répondre à cela... j'ai dit que
» vous aviez sans doute quelque secret que
» vous ne vouliez pas révéler devant ma-
» dame la comtesse... Mademoiselle a rougi,
» puis enfin m'a dit qu'elle allait rester à
» étudier son dessin dans le petit salon...
» et cela veut dire qu'elle consent à vous
» entendre.—Ah ! Lucile, quel bonheur !..
» — Je guetterai le moment où madame

» passera chez elle, ensuite, si elle revient
» et vous trouve là, vous serez censé arriver
» pour la voir.. J'espère que je suis bonne..
» Ah! vous ne méritez pas..., mais je redes-
» cends et je viendrai vous appeler dès que
» mademoiselle sera seule. »

Je vais donc revoir Adolphine... et la voir un moment sans témoins. Ah! si ma bienfaitrice connaissait ma hardiesse.. mais je ne veux dire qu'un mot à celle que j'adore.... qu'elle sache que toute ma vie son image sera gravée dans mon cœur... que nulle autre n'y régnera, et je m'éloigne pour jamais.

Je ne puis exprimer ce que j'éprouve au moment où Lucile reparaît et me fait signe de descendre... Je ne sais comment je suis parvenu dans le salon... mais je suis devant Adolphine, et Lucile passe dans l'appartement de sa mère, en me disant tout bas : « Je tousserai quand madame reviendra. »

Aldolphine me sourit : « C'est vous,
» André, me dit-elle; vous avez voulu me
» parler en secret... Auriez-vous quelque

» chagrin que vous n'osez confier à ma mère?
» — Non, mademoiselle... mais... je vou-
» lais... je désirais vous dire adieu avant de
» partir pour jamais... — Comment, vous
» arrivez de la Savoie, et vous songez déjà
» à repartir?—Que ferai-je à Paris?.. bien-
» tôt je ne pourrai plus vous voir... vous al-
» lez, m'a-t-on dit, vous marier. — Me ma-
» rier!.. on ne m'en a point parlé, qui vous
» a dit que l'on pensait à me marier?.. —
» Monsieur votre cousin ne vous quitte
» plus... il vous fait la cour... cela est bien
» naturel... Il vous aime, eh! qui pourrait
» vous voir sans vous aimer!.. Sans doute
» vous l'aimez aussi? »

Elle ne me répond pas, mais elle me regarde si tendrement que j'ose m'approcher davantage et prendre sa main que je presse dans la mienne, en balbutiant: « Je fais
» des vœux pour votre bonheur, mademoi-
» selle; mais je sens que je n'aurais pas le
» courage d'en être le témoin... Hélas!..
» personne ne me plaindra, moi, et pour-
» tant les chagrins... la douleur... tel est

» désormais mon partage... —André, vous
» serez malheureux... — Oui, mademoi-
» selle... mais il faut que je souffre en si-
» lence... Ah! si du moins vous me plai-
» gnez, si vous me pardonnez de vous
» aimer... je m'éloignerai moins à plaindre.
» — Vous pardonner... est-ce que c'est un
» crime de m'aimer ?.. N'avons-nous pas été
» élevés ensemble... n'êtes-vous pas le com-
» pagnon de mon enfance, de mes pre-
» miers jeux... je vous aime aussi, moi,
» et je ne pensais pas que ce fût mal.

» — Vous m'aimez !.. ah! mademoiselle!..
» je ne suis plus à plaindre... Ce mot efface
» toutes mes souffrances !.. Cet instant de
» bonheur me donnera la force de suppor-
» ter un siècle de peines ! »

Je suis tombé aux genoux d'Adolphine, je tiens une de ses mains que je presse contre mon cœur; elle penche sa tête vers moi, des pleurs coulent de ses yeux... Qu'elles sont douces pour moi ces larmes qui me prouvent l'intérêt que je lui inspire! Dans cette situation nous oublions que le temps

s'écoule : un cri parti à la porte du salon nous rappelle à nous-mêmes. Je me retourne... Grand Dieu ! c'est M. le comte, et il m'a vu aux genoux de sa fille!

Adolphine reste immobile et tremblante, je me suis relevé, et confus, je me tiens à quelques pas. M. de Francornard s'est jeté dans un fauteuil, il est tellement en colère que, pendant quelques minutes, il ne peut parler ; enfin les paroles se font jour et les phrases sont accompagnées de gestes menaçans.

« Misérable suborneur!.. ai-je bien vu?...
» dois-je en croire mon œil ?.. Un Sa-
» voyard aux genoux de ma fille... un
» malheureux que nous avons élevé par
» charité, se permet de prendre la main
» de mademoiselle de Francornard !....
» J'étouffe, cela va faire remonter ma
« goutte. »

Aux cris de M. le comte, son neveu entre d'un côté ; et de l'autre madame la comtessse paraît, suivie de Lucile.

« Qu'avez-vous donc, monsieur? » de-

mande ma bienfaitrice, « pourquoi ce ta-
» page ?.. André ici !.. ma fille tremblante,
» que s'est-il donc passé ? — Ce qui s'est
» passé... pardieu ! madame, je crois qu'il
» était temps que j'arrivasse ! Je vous fais
» compliment de votre André... c'est un
» joli garçon... Je viens de le trouver aux
» genoux de votre fille.

» — Aux genoux de ma fille... grand
» Dieu !.. serait-il vrai, André ?.. » Je baisse la tête... Je suis confondu. « — Ce drôle
» aux genoux de ma cousine, » s'écrie le marquis. « Ah ! ceci est trop fort, et c'est à
» moi de châtier ce misérable. »

En disant ces mots, il court vers son oncle, lui prend sa canne, puis revient vers moi et se dispose à me frapper ; mais la voix du marquis m'a rendu à moi-même... Pendant que madame la comtesse crie : « Arrêtez ! » aussi prompt que l'éclair, je lui arrache la canne des mains, et, la brisant en plusieurs morceaux sur mon genou, je les jette avec violence à ses pieds.

Le marquis frémit de colère, Adolphine

lève vers moi ses bras supplians, le comte est couché dans son fauteuil; de rouge qu'il était, son visage est devenu violet; Lucile me fait signe de fuir; la comtesse se place entre moi et Thérigny.

« Sortez, monsieur! me dit ma bienfai-
» trice d'un ton qui me perce l'ame, et ne
» reparaissez plus dans cette maison... Je
» n'aurais jamais pensé que vous y appor-
» teriez le trouble et la discorde. »

Je suis atterré, je vais partir sans oser lever les yeux, lorsque le marquis me saisit le bras en me disant: « Je vous retrouverai,
» je l'espère... — Quand vous voudrez,
» monsieur; mais veuillez vous rappeler
» que je suis homme comme vous. »

C'en est fait; je quitte l'hôtel, et c'est pour n'y jamais rentrer: madame la comtesse m'a banni de sa présence, je sens que j'ai mérité sa colère! mais Adolphine m'a dit qu'elle m'aimait! et ce souvenir efface tous les autres.

Cette scène m'a tellement troublé que je parcours les rues pendant long-temps sans

savoir où je vais, sans avoir aucun but; enfin, je ne sais comment, je me trouve devant ma demeure. Le portier me remet un billet que l'on vient, me dit-il, d'apporter à l'instant; je brise le cachet et lis ces mots.

« Quoique vous ne soyez qu'un malheu-
» reux dont mon mépris devrait faire jus-
» tice, je veux bien descendre jusqu'à vous,
» pour laver l'insulte que vous avez faite à
» ma cousine. Je vous attends ce soir à six
» heures avec des pistolets, à l'entrée du
» bois de Vincennes, mon jockey seul m'ac-
» compagnera.

» Le marquis de Thérigny »

Ce soir, à six heures; il n'est pas midi, j'ai du temps devant moi. Un duel! un duel avec le neveu de ma bienfaitrice! Malheureux! dans quelle affaire me suis-je engagé! si je suis vainqueur, j'ajouterai à tous mes torts celui d'être le meurtrier du marquis, qui, je le sens, a droit de me demander raison de ma conduite imprudente. Pen-

dant huit ans élevé dans la maison de madame la comtesse, comblé de ses bienfaits, recevant par ses soins une éducation et des talens auxquels je ne devais pas prétendre, comment ai-je reconnu ses bontés? En osant élever mes regards sur sa fille, en semant le trouble dans sa maison, en provoquant le neveu de son époux. Ah! je sens tous mes torts; mais il m'est impossible de refuser ce combat! mon seul désir est de succomber... Vaincu, je serai moins coupable... Malheureux! et ma mère, qui la consolera?

Je monte chez moi, mon frère m'attendait, il est surpris de ne m'avoir pas vu depuis la veille. Je l'embrasse tendrement: « Pierre, lui dis-je, une affaire importante » me force à sortir à six heures. Si, ce soir, » je ne suis pas de retour, dispose de tout » ce qui est ici, mais, crois-moi, ne reste » pas à Paris... Retourne en Savoie, va » consoler ma mère.

» —Oh! je n'y retournerai qu'avec toi, » dit Pierre, « ma mère m'a dit de t'amuser, » de te distraire. Tu es triste aujourd'hui...

» Viens chez le papa Bernard, mamzelle
» Manette t'égaiera, elle t'aime fièrement,
» mamzelle Manette... Ha çà, ce n'est donc
» pas d'elle que tu es amoureux? — Laisse-
» moi, Pierre; va sans moi, chez nos bons
» amis; je t'y rejoindrai ce soir—Eh ben,
» c'est dit, je t'y attendrai. »

Pierre m'embrasse et s'éloigne. J'ai besoin d'être seul; que de pensées viennent m'assaillir!.. mais l'image d'Adolphine triomphe de toutes les autres, elle est toujours devant moi, je me crois encore à ses pieds, et, le dirai-je? mes tourmens même ont quelque chose de doux que je ne changerais point contre un bonheur qu'il me faudrait acheter par son indifférence.

Le temps fuit bien vite dans les rêveries de l'amour; ma montre marque cinq heures et quart et je suis encore chez moi... Je ne veux point faire attendre le marquis. Je me hâte de prendre les pistolets qui appartenaient à M. Dermilly. Ah! s'il avait prévu que j'emploierais ces armes contre un parent de sa Caroline, il ne m'aurait pas traité

comme son fils. Et cependant, pouvais-je me laisser insulter... frapper?... Cette idée ranime ma colère ; je descends, je prends un cabriolet : « Dix francs pour toi, dis-je au cocher, « si je suis, un peu avant six » heures, à l'entrée du bois de Vincennes.»

Mon cocher paraît décidé à faire crever son cheval pour dix francs. Nous arrivons à l'heure juste ; je descends et regarde autour de moi. Personne encore... « Attendez-» moi ici, » dis-je à mon cocher, » de toute » façon j'aurai besoin de vous. — Suffit, » not' bourgeois, je vois de quoi il s'agit... » Queuques dragées à échanger. Je connais » çà... comptez sur moi : je suis le *mutus* » des cochers. »

Je m'avance dans le bois, le temps est pluvieux, ces lieux sont déserts... Le marquis tarde bien ; enfin, une voiture paraît sur la route... elle s'approche, je la reconnais : c'est le vis-à-vis du marquis. Il s'arrête près de moi ; le marquis descend légèrement en faisant signe à son jockey de garder la voiture. Il m'aperçoit et se dirige

dans l'épaisseur du bois... nous nous arrêtons bientôt et chacun se recule, jusqu'à ce qu'une distance d'environ quinze pas nous sépare. « Je pense, » dit le marquis, en souriant dédaigneusement, « que c'est » à moi de commencer. — Oui, monsieur, » je le pense aussi. »

Le marquis arme son pistolet, il m'ajuste, le coup part... Je n'ai pas été atteint. « A » votre tour, » me dit-il froidement, « je » suis bien maladroit aujourd'hui. »

Je ne sais ce que je dois faire... J'hésite, je balance. « Tirez, me dit-il, ou je croirai » que vous avez peur de recommencer. »

Ces mots me décident; je tiens mon arme, mais je regarde à peine mon adversaire. Le coup part... malheureux! qu'ai-je fait?.. le marquis tombe sur le gazon.

Je cours à lui, le sang coule en abondance de la blessure qu'il a reçue dans le côté droit. « C'est peu de chose, » me dit-il, « faites avancer mon vis-à-vis... Aidez-moi » à y monter, et je pourrai arriver à l'hô» tel. »

Je fais avancer la voiture, je place le marquis dedans, le petit jockey monte sur le siége et fouette les chevaux qui partent rapidement. Je suis seul dans le bois, inquiet de l'état du marquis, désespéré de ma victoire et prévoyant que c'est une nouvelle barrière que je viens d'élever entre Adolphine et moi.

Il faut cependant retourner à Paris. Je retrouve mon cocher, il m'aide à monter, car je n'ai plus la tête à moi, l'image du marquis baigné dans son sang est toujours devant mes yeux... s'il allait succomber!.. Ah! je sens que je ne me pardonnerais jamais sa mort.

« Où allons-nous, mon bourgeois?.. —
» A Paris...—C'est fort bien, mais encore de
» quel côté... — Hélas! je ne sais!.. O ma
» mère! si vous saviez que votre fils vient
» de verser le sang d'un homme!.. mais
» vous ne le croiriez pas!.. — Il paraît que
» l'adversaire a attrapé la noisette.—Il n'est
» que blessé, et j'espère... — En ce cas, il
» ne faut pas vous désoler... c'est l'affaire

» du chirurgien, ça ne vous regarde plus...
» en avant, Cocotte... et nous allons? —
» Chez Bernard...— Qu'est-ce que c'est que
» ça, Bernard? un traiteur?—Allez Vieille
» rue du Temple, je vous arrêterai où il
» faudra. »

Mon vieil ami saura tout, il me dictera la conduite que je dois tenir; ah! si je l'avais consulté plus tôt!.. sans doute ce duel n'aurait point eu lieu. J'oublie maintenant que le marquis aime Adolphine, et dût-il devenir son époux, je n'ai qu'un désir, c'est que sa blessure ne soit pas mortelle.

Nous voici devant la porte de Bernard, je descends de cabriolet, et je monte chez le porteur d'eau. Manette est seule; en me voyant, elle court dans mes bras, et des pleurs coulent de ses yeux. « Qu'as-tu donc?
» lui dis-je.— Pierre nous avait dit que tu
» avais l'air fort agité... que tu avais parlé
» de ne plus revenir ... j'étais si inquiète,
» mon père et ton frère sont allés à ta re-
» cherche... mais te voilà... je respire en-
» fin... d'où viens-tu donc, André, et pour-

» quoi nous causes-tu de si cruelles alar-
» mes?.. comme tu es pâle... défait !.. mon
» Dieu !.. ne te verrai-je plus l'air heureux
» et content?..—Oh ! non, ma sœur... non,
» jamais de bonheur pour moi... — Ja-
» mais!... André!.. ne dis pas cela, je t'en
» prie !.. Qu'est-il donc arrivé de nouveau?
» — Je viens de me battre... — Te battre!
» toi? Si doux, si bon!.. Oh! ciel!.. et si
» on t'avait tué!... »

Manette me prend les mains, elle veut s'assurer que je ne suis pas blessé, ses yeux me parcourent, elle respire à peine. « Et avec qui » donc ce duel?—Avec le marquis de Thérigny... — Le neveu de madame la comtesse... O mon Dieu ! l'auriez-vous tué?.. » — Non... il est blessé, mais j'espère... » — Se battre... vous, André. — Ah ! si tu » savais comme le marquis m'a traité... — » — Je devine la cause de votre colère... le » marquis fait la cour à sa cousine... vous » aussi, vous aimez mademoiselle Adolphine, » et c'est pour elle que vous vous êtes battu. » — J'aime Adolphine... et qui donc t'a

» appris ce secret?..—Il croit que je ne m'en
» était pas aperçue, » répond Manette, en portant son mouchoir sur ses yeux. « Ah!..
» il y a bien long-temps que je le sais!.. »

Ce sentiment que je croyais si bien caché dans mon sein était connu de Manette!.. Pauvres amoureux, comme vous dissimulez mal! Mais je sens que j'aurai du plaisir à épancher mon cœur dans celui de ma sœur.

« Tu ne t'es pas trompée, » lui dis-je en lui prenant la main. « Oui, j'aime, j'adore
» Adolphine, et cette passion est la cause
» du chagrin qui me mine... Je sais bien
» qu'il n'est aucun espoir, mais cet amour,
» plus fort que ma raison, triomphe sans
» cesse de mes résolutions!.. ah! Manette,
» je suis bien malheureux!..

—Hélas, me répond ma sœur en sanglottant, pourquoi avez-vous été loger dans
» cet hôtel?.. pourquoi a-t-on fait de vous un
» beau monsieur?.. je savais bien que cela
» ne vous rendrait pas heureux. Si vous
» étiez resté commissionnaire, vous n'auriez
» jamais aimé la fille d'une comtesse... et

» peut-être... ah ! nous serions bien con-
» tens... mais on n'a pas voulu m'écouter!.. »

Manette pleure amèrement, chère sœur ! elle prend part à mes chagrins. « Et made-
» moiselle Adolphine sait-elle que vous
» l'aimez? reprend Manette au bout d'un
» moment. — Oui... ce matin j'ai osé le
» lui avouer... — Ah ! c'est bien mal cela
» monsieur ; lui dire que vous l'aimez...
» chercher à lui inspirer de l'amour... et
» que vous a-t-elle répondu?.. vous ne vou-
» lez pas me le dire... elle vous aime sans
» doute aussi... oh! oui, je suis bien sûre
» qu'elle vous aime, et à quoi cela vous
» avancera-t-il?.. vous ne pouvez pas l'é-
» pouser, André, vous savez bien que c'est
» impossible... oubliez-la, André, oubliez-
» la — L'oublier ! ah! jamais!.. — Jamais!
» dit-il, ah ! mon Dieu !.. »

Épuisé par tout ce que j'ai éprouvé dans cette journée, je sens un frisson qui me saisit ; je tremble, mes dents se choquent avec violence, je veux rentrer chez moi, pour chercher le repos. Ma sœur me sup-

plie de lui permettre de m'accompagner. « Cher André, tu souffres, tu es malade, » me dit-elle, « ah! permets-moi de veiller » près de toi, mon père ne le trouvera pas » mauvais. Qui te soignera, si ce n'est ta » sœur? Non, je ne te quitterai pas. Si je » t'ennuie, tu me parleras de tes amours, » de ton Adolphine, et je t'écouterai. »

Comment la refuser!.. Manette prend à la hâte ce qu'il lui faut pour sortir, et nous descendons ensemble. Déjà la fièvre qui me domine fait trembler mes genoux, je m'appuie sur le bras de ma sœur, nous arrivons ainsi à ma demeure. Pierre et Bernard m'y attendaient. Ils sont effrayés de mon état, à peine si j'ai la force de prononcer encore le nom du marquis, en les suppliant d'aller à l'hôtel s'informer de sa situation.

On me met au lit, je ne vois plus, je n'entends plus que confusément ce qui se passe autour de moi. Bientôt un délire violent se déclare, et mes amis sont des étrangers à mes yeux. Plus heureux dans mon égarement que ceux qui m'entourent, je ne vois

pas les larmes qu'ils répandent, je ne sens pas les tourmens que je leur cause.

Depuis long-temps j'étais dans cet état. Un jour enfin mes yeux se rouvrent à la lumière, ma raison est revenue... J'aperçois Manette assise aux pieds de mon lit, et ma voix prononce faiblement son nom. « — Il » me reconnaît, s'écrie Manette, il nous est » enfin rendu !.. — Chère sœur... tu veil- » lais près de moi !..—Oh !.. je ne t'ai pas » quitté un instant. — Depuis combien de » temps suis-je malade?—Il y a aujourd'hui » dix-huit jours que tu t'es mis au lit... Ah! » tu as été bien mal ;... mais tu es sauvé » maintenant.—Et le marquis, sait-on de » ses nouvelles?.. — Oui, rassure-toi, il est » guéri ; déjà sa blessure est cicatrisée. »

Cette assurance me fait du bien. Je ne parle plus, mais je souris à Manette, et je suis avec soumission les ordres du médecin. Le marquis n'est pas mort ! cette pensée soulage mon âme que la crainte du meurtre oppressait. Pierre s'approche de mon lit, il m'a entendu parler, il vient me témoigner

sa joie, il se saisit de ma main que je puis à peine soulever et frappe dedans de toutes ses forces.

« Mon Dieu, Pierre, vous lui faites du » mal, » dit Manette en l'éloignant de mon lit. « Taper dans la main de quelqu'un qui » est si faible. — Oh! c'est égal, ça lui re- » donnera des forces! ce pauvre André... » Je suis si content de le voir sauvé! T'as » été joliment bas, et sans c'te pauvre Ma- » nette!.. ma fine, je crois qu'elle a fait » plus que tous les médecins qui sont ve- » nus. Elle ne te quittait pas; elle apprê- » tait toutes les drogues, elle a passé plus » de huit nuits sans fermer l'œil. — Pierre, » taisez-vous donc... votre frère a besoin » de repos. — Oh! c'est égal, je veux lui » dire tout ça. Je veux qu'il sache que vous » ne faisiez que pleurer, prier, et pas man- » ger... pas manger la grosseur de mon » pouce par jour. »

Je n'ai pas la force de remercier ma sœur, mais je lui tends la main et elle la presse dans les siennes. Ses yeux sont rayonnans

de plaisir, de sensibilité, elle semble renaître à la vie en me voyant recouvrer la santé. Le père Bernard vient aussi m'exprimer sa joie. Je voudrais bien savoir si à l'hôtel on a su ma maladie, si Adolphine s'est informée de mon état, mais je n'ose le demander. Désormais la maison de ma bienfaitrice est fermée pour moi... Je me suis fait bannir de sa présence... Cette pensée oppresse mon âme.

Ma convalescence est longue; je suis encore quinze jours sans pouvoir me lever, et lorsqu'enfin j'essaie mes forces, c'est en m'appuyant sur le bras de Manette; ma sœur ne veut céder à personne le plaisir de soutenir mes pas chancelans. Plusieurs semaines s'écoulent, mes forces sont bien lentes à revenir. Depuis ma maladie je n'ai point parlé de l'hôtel, si ce n'est pour m'informer du marquis; depuis long-temps, m'a-t-on dit, il ne songe plus à sa blessure. Je n'ai point prononcé le nom d'Adolphine, et Manette ne m'en a point parlé non plus. Quand elle me voit rêveur, silencieux, elle

cherche à me distraire en me parlant des montagnes de la Savoie et de ma mère. Ce moyen lui réussit toujours; cependant je ne puis plus cacher ma peine, et le nom de Lucile m'échappe : « Est-ce qu'elle n'est » pas venue une seule fois? dis-je à Manette; » est-ce que personne de l'hôtel ne s'est » informé de moi. »

Manette détourne la tête et me répond d'une voix entrecoupée. « Je croyais que » vous cherchiez à oublier entièrement les » personnes qui habitent l'hôtel, et voilà » pourquoi... je ne vous ai point dit que » mademoiselle Lucile était venue. —Lu- » cile est venue... Ah! Manette, qu'a-t-elle » dit? ne me cache rien.—Mon Dieu! vous » voulez donc toujours penser à des choses » qui vous rendent malade!—Non, mais je » veux savoir si madame la comtesse est en- » core irritée contre moi, après tout ce » qu'elle a fait pour moi... Ah! Manette, » je me reprocherai sans cesse d'avoir perdu » son amitié. — Oh! il y a encore autre » chose qui vous tourmente, et ce n'est pas

» à votre bienfaitrice seule que vous pen-
» sez. Au reste, mademoiselle Lucile doit
» revenir bientôt. Maintenant que vous
» êtes en état de l'entendre, vous la verrez
» et vous pourrez parler à votre aise des
» personnes que vous aimez. »

J'attends avec impatience la visite de Lucile ; quatre jours après cet entretien, la femme de chambre vient chez moi. Lucile m'embrasse, elle me presse dans ses bras et me témoigne toute sa joie de me voir rendu à la vie. Je ne lui laisse pas le temps de me parler, déjà j'ai répété vingt fois : « Et Adol-
» phine? et sa mère? que s'est-il passé de-
» puis cette entrevue fatale?... Lucile, ne
» me cachez rien!

» — Après votre départ, M. le comte a
» eu un accès de goutte, mademoiselle pleu-
» rait, madame s'est enfermée avec elle...
» On voyait bien que madame avait aussi
» beaucoup de chagrin !.. Heureusement
» on n'a pas su que c'était moi qui vous
» avais procuré cet entretien. M. le marquis
» est sorti en proférant mille menaces. Cher

» André! je tremblais pour vous; mais lors-
» que le soir on a apporté le neveu de
» monsieur, baigné dans son sang, et qu'il
» a dit que c'était vous qui l'aviez blessé,
» alors M. le comte est devenu furieux...
» son œil a manqué de lui sortir de la tête;
» et madame la comtesse a défendu que
» désormais votre nom fût prononcé dans
» sa maison.

» — O ma bienfaitrice! c'en est donc
» fait, vous m'avez retiré votre amitié!..
» Je ne me consolorai jamais d'avoir en-
» couru votre mépris!.. — Calmez-vous,
» André, je suis sûre qu'au fond du cœur,
» madame vous aime encore... Un jour elle
» vous pardonnera. — Oh! non jamais...
» et,... sa fille... — Mademoiselle est fort
» triste, je crois qu'elle pleure en secret...
» mais son cousin ne la quitte presque pas.
» Il cherche à la distraire, à l'égayer. — Il
» suffit, Lucile, je vous remercie, j'en sais as-
» sez — Allons, mon cher André, du cou-
» rage, vous n'avez pas encore vingt ans!..
» Ce n'est pas à cet âge que les chagrins sont

» éternels. — Ah! Lucile, je sens que c'est
» l'âge où l'on aime le mieux. — Je vous
» dis, moi, qu'un joli garçon ne doit pas
» ainsi se désoler. Adieu, André! je vien-
» drai vous voir toutes les fois que je le
» pourrai. »

Lucile s'est éloignée, je reste livré à mes pensées, un rayon d'espérance me luit encore lorsque je me rappelle ce doux entretien, qui fut suivi de circonstances si cruelles, je me dis : « Adolphine sait combien je l'aime et mon amour ne l'avait pas offensée. »

Je puis enfin sortir, mais ce n'est plus du côté de l'hôtel que je porte mes pas, la vue de cette maison me ferait mal !... Manette est retournée chez son père depuis que ma santé est rétablie; mais nous sortons ensemble, son bras m'est devenu nécessaire; sa compagnie me fait du bien. Dans nos promenades quelquefois je lui dis à peine un mot, mais elle respecte ma peine, elle la partage. Avec mon frère, je ne suis pas aussi bien, car Pierre veut à toute force

m'égayer, me faire rire; pour lui faire plaisir, je m'efforce de prendre un air joyeux, mais la gaieté que l'on feint fait plus de mal que les larmes qu'on verse en liberté!

Déjà trois mois se sont écoulés depuis que je suis relevé de maladie. Je ne parle plus d'Adolphine, Manette se flatte que je l'oublie, mais je cache dans mon sein le sentiment qui me dévore! Toutes les fois que je sors, je suis prêt à courir à l'hôtel, j'ai besoin de toute ma raison pour ne point céder à mon amour. Je sens que je ne puis plus vivre sans avoir quelques nouvelles d'Adolphine... et Lucile ne vient pas! elle aussi abandonne le pauvre André!

Je ne puis plus résister à mon amour. Un soir, je quitte Manette et son père, en leur disant que je rentre chez moi... Mais c'est vers l'hôtel que je dirige mes pas. Il me semble que je ne puis plus différer... Je ne sais quel pressentiment me pousse, et me dit que quelque chose va changer ma destinée... Je vole... je respire à peine... J'a-

perçois enfin cette maison où j'ai passé huit années de ma vie... Je m'arrête pour la considérer... beaucoup de lumières brillent à travers les croisées, quel mouvement, que de monde j'aperçois dans ces appartemens... Il y a sans doute bal... on danse.. on se livre au plaisir... et Adolphine fait l'ornement de cette fête!

Je m'approche de la grande porte. Elle est ouverte; la cour est remplie d'équipages... Je me glisse dans la foule, derrière les cochers, les laquais: « C'est beau, » se disent-ils. « — Oh! nous sommes ici pour » long-temps, le bal est brillant... la ma- » riée est jeune et jolie... ça va durer très- » tard.., »

La mariée!.. ce mot me fait frissonner!.. de qui donc veulent-ils parler?.. Je m'approche de la loge du concierge et d'une voix altérée, je lui demande quelle fête on célèbre à l'hôtel.

« Eh! parbleu! c'est le mariage de made- » selle Adolphine, avec son cousin M. le » marquis de Thérigny. »

Un froid mortel se glisse dans mes veines.. Je ne sais quels bras me retiennent, me placent sur un banc de pierre... J'allais tomber sur le pavé... Je reste là près d'une heure, comme un homme qu'un coup violent aurait privé de l'usage de ses sens, et le son des instrumens, les éclats de la gaieté retentissent à mon oreille.

Je me lève enfin... je marche à grands pas vers ma demeure... J'entre chez moi... Je prends de l'argent dans mon secrétaire, et je trace quelques lignes, par lesquelles mon frère peut disposer de tout ce qui m'appartient. Je vais repartir sans avoir proféré une seule plainte... Mais il faut que je passe par la chambre de mon frère... Pierre dort profondément, je m'arrête pour le contempler.

« O mon frère, dis-je à demi-voix, dors
» en paix !.. sois plus heureux que moi...
» Console notre mère.. nos amis... Pensez
» quelquefois au pauvre André.. qui serait
» heureux près de vous si on l'eût laissé
» dans la classe où le sort l'avait placé...

» Adieu mon frère... adieu... » J'embrasse Pierre sans l'éveiller, je ferme doucement la porte de sa chambre, puis je sors de la maison, et me mets en route au milieu de la nuit, sans but, sans projet, mais ne me sentant plus la force de supporter les peines que j'éprouve.

CHAPITRE VI.

Diverses manières d'aimer.

A son réveil, Pierre se rappelle qu'il ne m'a pas vu rentrer la veille; il se hâte de s'habiller et de passer dans ma chambre ; surpris de ne point m'y trouver, son inquiétude augmente lorsqu'il s'aperçoit que je ne me suis point couché. Pendant notre voyage en Savoie, j'avais renvoyé notre domestique, qui nous était inutile ; depuis notre retour je n'en avais pas encore pris d'autre. La portière de la maison était chargée de notre ménage. Pierre descend lui demander si je suis rentré dans la nuit ; sachant que je suis reparti presqu'aussitôt, mon frère court chez Bernard, espérant m'y trouver.

Les premiers mots de Pierre ont bientôt appris le sujet de ses alarmes; Bernard et sa fille partagent son inquiétude. « André
» a passé la soirée ici hier, dit Bernard,
» il ne nous a quittés que vers dix heures...
» il paraissait calme... et n'était pas plus
» triste qu'à l'ordinaire.—Où diable est-il
» passé? dit Pierre; il est revenu vers mi-
» nuit, puis il est ressorti presqu'aussitôt.
»—Attendez, attendez, » leur dit Manette en se préparant à sortir, « je me
» doute bien, moi, où il est allé... restez...
» je vais savoir s'il s'est passé quelqu'évé-
» nement nouveau... ah! il faut que ce
» soit pour André... sans cela je ne pour-
» rais me résoudre à entrer dans cette
» maison. »

Manette ôte son tablier, elle met à la hâte un petit bonnet, et, le cœur gros, l'esprit inquiet, redoutant déjà quelque malheur, elle vole jusqu'à l'hôtel de M. le comte. Arrivée devant la grande porte qui est encore fermée, parce qu'il n'est que sept heures du matin, Manette ne sait comment

se présenter, que va-t-elle demander?.. que dira-t-elle?.. n'importe, son inquiétude triomphe de sa timidité, elle soulève le marteau qui retentit sur la lourde porte cochère.

Manette attend, écoute : rien; on n'ouvre pas, et elle n'entend aucun bruit dans la maison. Manette reprend le marteau, et, cette fois, elle frappe deux grands coups de suite, parce que mon souvenir lui donne du courage, et qu'elle se dit : « Mon André » ne vaut-il pas tous ces grands seigneurs? » ne vaut-il pas cent fois plus pour moi?.. » Ah! que m'importe la colère et les sottises « de quelques valets, si je puis avoir des » nouvelles de mon ami! »

Enfin, la grande porte roule sur ses gonds, Manette entre, en jetant autour d'elle des regards timides, et se disant tout bas : « Il a pourtant demeuré huit ans dans » cette maison.

» — Qui est là?.. qui diable vient de si » bonne heure, lorsque nous avons passé » la nuit presqu'entière. On ne peut pas

» dormir ici !.. Eh bien ! répondez donc,
» que demandez-vous ? »

La voix partait de la loge du concierge. Manette s'avance assez embarrassée. Elle pourrait bien demander Lucile, elle y a déjà pensé, mais cela lui coûterait beaucoup, car Manette n'aime pas Lucile, pourquoi ? elle ne se l'explique pas bien à elle-même, mais toutes les femmes comprendront ce qui se passe dans son cœur.

« Monsieur, » dit-elle enfin, en s'approchant du carreau, contre lequel la figure rébarbative du concierge est placée. « Mon-
» sieur... c'est que je voulais... savoir... si
» vous aviez vu André hier au soir ? — An-
» dré ! qu'est-ce que c'est que ça ? je ne con-
» nais pas ça. — Comment, monsieur, vous
» ne connaissez pas un jeune homme... bien
» gentil... qui a demeuré huit ans dans cet
» hôtel. — Ah !.. celui qu'on appelait le
» Savoyard ?.. — Oui, monsieur, celui-là.
» — Eh ! morbleu, il y a plus d'un an qu'il
» ne demeure plus ici !.. que le diable vous
» emporte, de venir me réveiller pour

» cela !.. se présenter à sept heures du ma-
» tin dans un hôtel, faire ce tapage !.. il
» faut être bien hardie !.. frapper chez M. le
» comte comme si on allait chez un mar-
» chand de vin !.. sortez vite, et refermez
» la porte. »

Manette ne répond rien, mais elle pleure, elle sanglotte, et le concierge, qui avait retiré sa tête du carreau, l'y remet de nouveau, et regarde la jeune fille. Manette n'a pas vingt ans, elle est bien faite, fraîche, jolie, et les larmes qui tombent de ses beaux yeux et qu'elle essuie avec le coin de son tablier, la rendent encore plus intéressante. Le concierge est homme, les grands yeux noirs de Manette dissipent son envie de dormir, et il lui dit d'un ton plus doux :

« Eh ! bien, qu'est ce que vous avez à
» pleurer comme çà ?... c'est votre André
» qui vous aura fait quelqu'infidélité ! vous
» êtes pourtant fort gentille... mais ces jeu-
» nes gens, çà ne connaît pas le prix d'un tel
» trésor ! — Oh ! non, monsieur, ce n'est

» pas cela... je cherche André, parce qu'il
» a disparu, et je voulais savoir s'il était venu
» hier dans cette maison? — Comment vou-
» lez-vous que je m'en souvienne? il est
» venu tant de monde hier! mais il n'est
» pas présumable que M. André fût de la
» noce. — De la noce! et quelle noce, mon-
» sieur? — Celle de mademoiselle Adol-
» phine, la fille de M. le comte, avec son cou-
» sin, le marquis de Thérigny. — Mademoi-
» selle Adolphine est mariée? — Oui, d'hier
» seulement... Ah! cela vous fait sourire...
» — Oh! mon Dieu! elle est mariée... et s'il
» a appris cela... — Allons, çà vous fait pleu-
» rer à présent? que diable avez-vous donc?..
» — Ah! monsieur, je tremble qu'André...
— Eh mais, attendez donc!.. je me rap-
» pelle à présent, qu'hier entre dix et onze,
» un jeune homme est venu me demander
» qu'elle fête on célébrait à l'hôtel. — Ah!
» monsieur!.. c'était lui!.. — Oui... oui, en
» effet, je crois l'avoir reconnu. — Et qu'est-
» il devenu, monsieur? — Ma foi, je n'en
» sais rien... La cour était remplie d'équi-

» pages, il s'est éloigné, je ne l'ai plus revu.
» — O ! mon pauvre André !... il était au
» désespoir... qu'aura-t-il fait ? où est-il
» allé ?... malheureuse que je suis !..—Eh !
» bien, mamzelle !.. mamzelle !.. prenez
» donc garde !.. vous perdez votre mou-
» choir. »

Manette n'écoute plus le concierge, elle revient en courant près de son père et de Pierre, et leur fait part de ce qu'elle sait. Bernard ne comprend pas pourquoi le mariage de Mlle Adolphine m'aurait désespéré, mais alors Manette lui apprend que j'adorais en secret la fille de ma bienfaitrice, et que c'était là la cause de ma continuelle mélancolie. « Oui, dit Pierre, c'est vrai,
» mon frère était amoureux, il me l'a avoué
» une fois, ce diable d'amour le tourmen-
» tait toujours, en voyage, en Savoie, ici...
» enfin à table même, il était amoureux !...
» — Ah ! mon père !... qu'est-il devenu ?
» s'écrie Manette, pauvre André ! tu es
» allé pleurer loin de nous, au lieu de verser
» tes peines dans mon sein... O ciel !.. si

» dans son désespoir... — Rassure-toi, Ma-
» nette ; André aura songé à sa mère, à ses
» amis... non, non, il est incapable d'une
» telle action... nous le retrouverons, il
» reviendra... mais n'apprenons pas cet
» événement à sa mère, il sera toujours
» assez temps de l'affliger. »

La journée s'écoule sans qu'ils apprennent rien de plus. Pierre a trouvé le papier par lequel je l'autorise à disposer de tout ce que je possède ; et la vue de ce papier redouble le désespoir de Manette. Son père tâche de la consoler, et lui répète à chaque instant que je reviendrai. Pierre en dit autant, mais le moment d'après il pleure, et a lui-même besoin de consolation.

Le lendemain se passe de même. Bernard court d'un côté, Manette et Pierre d'un autre. Le soir chacun revient aussi triste, et sans avoir rien appris. « Cependant, » dit Pierre, « il est à c't'heure trop grand
» pour se perdre !... Ce n'est pas comme
» lorsque nous arrivions à Paris ; André
» avait peut-être quelque voyage à faire...

» il reviendra au moment où nous y pen-
» serons le moins. »

Bernard en dit autant, quoiqu'il ne l'espère pas ; mais témoin du chagrin de sa fille, il lui cache ses propres inquiétudes. Le temps s'écoule et chaque jour augmente la peine de Manette, qui passe ses journées à pleurer, et, la nuit, ne peut goûter un moment de repos.

Lucile, qui n'avait pas voulu m'apprendre le mariage de sa jeune maîtresse, arrive un matin et trouve Pierre, qui, suivant son habitude, vient de voir tous ses anciens camarades, les commissionnaires, auxquels il a donné mon signalement, et près desquels il va tous les jours s'informer si l'on ne m'a point vu passer.

» Qu'est-il donc arrivé ici ? » s'écrie Lucile en entrant dans l'appartement ; « Quel dé-
» sordre... comme tout est sens dessus-des-
» sous. — Ah ! ma foi, dit Pierre, depuis
» que mon frère a disparu, est-ce que l'on
» sait ce qu'on fait !.. je ne sais pas seulement
» comment je vis !.. — Votre frère a disparu.

» André... et depuis quand? — Depuis le
» jour que sa belle s'est mariée à un autre...
» quand j'dis sa belle, je n'en sais rien, je
» ne l'ai jamais vue... — Comment! il a
» appris le mariage de Mademoiselle... et
» moi qui espérais encore le lui cacher...
» Ah! quelle tête que cet André!.. — Ah!
» dame! c'est que quand il aime, il aime
» terriblement!.. — Oh! je le sais bien...
» pauvre garçon!.. s'il savait toute la peine
» que Mlle Adolphine a eue à se résigner...
» mais une jeune fille bien élevée n'ose
» point dire: Je ne veux pas! et puis son
» père, son cousin qui l'obsédaient... sa
» mère qui paraissait désirer ce mariage,
» espérant qu'il la guérirait d'un amour
» sans espoir... la pauvre petite s'est laissée
» conduire à l'autel!.. et cet André qui
» disparaît!.. le fou... est-ce que c'est comme
» cela qu'il faut faire... ah! on voit bien
» qu'il n'est pas de Paris ce garçon-là!..
» enfin, où est-il allé? — Si nous le savions
» est-ce que nous aurions tant de chagrin?
» Allons, consolez-vous, M. Pierre, André

» reviendra, il prendra son parti, on finit
» toujours par là... Ah! je lui avais cependant donné de bien bonnes leçons!...
» depuis quelque temps il m'écoutait plus...
» il me négligeait. Adieu, M. Pierre... ne
» pleurez pas comme un enfant... vous
» avez les yeux rouges comme un lapin...
» Vous ne savez pas encore mettre votre
» cravate, M. Pierre, on ne fait plus de
» rosette maintenant, c'est mauvais genre...
» attendez que je vous attache cela... —
» Oh! mamzelle, çà n'est pas la peine...—
» Si fait... si fait... vous ne seriez pas mal,
» si vous aviez un peu de tournure... d'aisance... voyez-vous, on croise les bouts
» et on les rentre en dessous... cela vous
» donne déjà une tout autre figure... — Je
» ne me souviendrai jamais de la façon dont
» vous vous y prenez, mamzelle. — Je
» viendrai quelquefois vous donner des leçons... afin de savoir des nouvelles d'André... car je l'aime de tout mon cœur, ce
» pauvre André... quoiqu'il m'ait fait aussi
» du chagrin plus d'une fois... mais je lui

» ai pardonné... il était si jeune... et j'ai le
» cœur si bon !.. Adieu, M. Pierre... allons,
» croyez-moi, il faut vous distraire, la
» tristesse n'est bonne à rien... Tenez-vous
» un peu plus droit... et ne soyez pas si
» raide en saluant; adieu, M. Pierre, je
» viendrai vous voir pour savoir des nou-
» velles d'André. »

Lucile est partie, et Pierre se dit : « Je
» crois que cette dame a raison, quand je
» pleurerais, ça ne ferait pas revenir André
» plus vite. Nous nous sommes retrouvés
» après nous être perdus tout petits, nous
» nous retrouverons bien mieux, aujour-
» d'hui que nous sommes grands. Mon frère
» m'a laissé à la tête de sa maison, de sa
» fortune, tâchons de bien conduire ça...
» Ah ? si je pouvais rencontrer Loiseau...
» c'est avec celui-là qu'on s'amuse... il ne
» me laisserait pas le temps de pleurer deux
» minutes par jour ! »

Manette ne raisonne pas comme Pierre, et le temps, loin de calmer sa peine, ne fait que l'augmenter. Elle supplie son père

de lui permettre de partir pour chercher son frère. « Et où iras-tu? lui dit le porteur
» d'eau; tu ne saurais de quel côté porter
» tes pas... est-ce qu'une jeune fille peut
» courir seule après un jeune homme?..
» Encore si tu savais où il est, je te dirais:
» va le chercher; parce que, moi, je ne
» connais pas les convenances, je ne sais
» qu'une chose, c'est que tu es honnête et
» André aussi... avec ça on peut se moquer
» des mauvaises langues... — D'ailleurs,
» mon père, vous savez bien qu'André n'a
» jamais eu d'amour pour moi, il ne son-
» geait... ne pensait qu'à son Adolphine...
» et elle en a épousé un autre... étant chérie
» d'André... Ah! mon père, elle ne l'ai-
» mait pas, cette femme-là!.. — Ma fille...
» cette demoiselle était une comtesse... elle
» a obéi à ses parens, nous ne devons pas
» la blâmer de ça. André ne pouvait jamais
» être son mari. — Pourquoi cela, mon
» père?—Ah! pourquoi!.. parce que... le
» monde... enfin tu comprends... — Non,
» mon père, je ne comprends pas. Mais

» laissez-moi chercher André, et le ramener
» près de nous... — Quand nous saurons
» de quel côté il est, à la bonne heure,
» mais en attendant, je ne veux pas que
» tu te perdes aussi... reste avec moi... et
» attendons de ses nouvelles. »

Manette n'insiste pas; elle pleure en silence, et chaque soir elle se dit; « Encore
» une journée de passée sans le voir... sans
» savoir où il est... l'ingrat! peut-on laisser
» ainsi dans la peine ceux qui jour et nuit
» pensent à nous?.. Ah! son Adolphine ne
» l'aimait pas comme moi. »

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

ANDRÉ

LE SAVOYARD.

TOME V.

Bruxelles, imprimerie de J.-B. de Wallens et comp^e.
Quai aux Pierres-Bleues, nº 12.

ANDRÉ
LE SAVOYARD,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

« L'accent du pays où l'on est né demeure
» dans l'esprit et dans le cœur comme dans
» le langage. »

Maxımes de LA ROCHEFOUCAULD.

TOME CINQUIÈME.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.,
HAUMAN, CATTOIR ET COMP^e.

1837.

ANDRÉ

LE SAVOYARD.

CHAPITRE PREMIER.

Pierre et Rossignol.

« C'est bien singulier ! » se disait Pierre en se promenant et en bâillant dans le bel appartement qu'il occupait alors seul, et où il s'ennuyait beaucoup. « Je suis main-
» tenant le maître dans ce beau logement...
» Je ne manque de rien... J'ai plus d'ar-
» gent qu'il ne m'en faut... et je bâille
» pendant les trois quarts de la journée...
» Quand je faisais des commissions je ne
» m'ennuyais jamais, il est vrai que je n'en
» avais pas le temps. Je chantais depuis le

» matin jusqu'au soir, et lorsqu'en ren-
» trant j'avais gagné quarante sous, j'étais
» plus content qu'avec ces pièces d'or que
» j'ai dans la poche. C'est bien singulier!..
» Tout mon désir alors était de parvenir à
» avoir une pièce jaune comme celles-ci;
» apparemment que je ne sais pas m'en
» servir. Je croyais qu'une fois riche on
» s'amusait toujours, et je ne m'amuse pas
» du tout; il est vrai que je sais à peine si-
» gner mon nom, et que je ne trouve au-
» cun plaisir à épeler dans un tas de livres,
» pour apprendre des histoires qui ne me
» regardent pas. Je ne comprends rien à
» la musique; je ne sais pas, comme André,
» manier des crayons et des pinceaux... Au
» spectacle je m'endors quoique ce soit su-
» perbe... Il n'y a qu'à table où je m'amuse
» assez... Mais on ne peut pas être à table
» depuis le matin jusqu'au soir; je voudrais
» cependant bien apprendre à m'amuser. »

Un matin que Pierre faisait encore ces réflexions, on sonne à la porte de manière à casser la sonnette. Pierre tressaille et court

ouvrir en se disant : « C'est sonner en maî-
» tre ! Si ce pouvait être André ! »

Il ouvre, mais au lieu de son frère il voit son ancienne pratique, qui, suivant son habitude, a le chapeau posé sur l'oreille; mais ce n'est plus un vieux feutre troué et déformé ; depuis le dîner, où Pierre a perdu son chapeau neuf, son intime ami en a probablement trouvé un qu'il a pris pour le sien, quoiqu'il n'y eût aucune ressemblance. Malheureusement n'ayant pu se tromper pour d'autres parties de ses vêtemens, M. Rossignol, car c'est en effet lui-même qui a pris avec Pierre le nom de Loiseau, a encore l'habit crasseux et le pantalon collant qu'il portait le jour où il se présenta chez M. de Francornard ; mais pour cacher cette partie de son costume, il a emprunté un vieux carick à un cocher de ses amis, et quoi qu'on soit au mois de juin, il s'enveloppe avec soin dedans ; enfin, pour se donner un air plus imposant, il a laissé pousser ses moustaches, qu'il mouille à chaque minute, en passant auparavant ses doigts sur ses lèvres.

Rossignol ignorait que Pierre fût mon frère, il ne l'avait appris que le jour du dîner. Tout en buvant, Pierre avait compté ses aventures. Mon nom, celui de M. Dermilly, avaient bientôt mis Rossignol au fait; se doutant qu'il serait fort mal reçu, il n'avait point osé se présenter chez Pierre, garçon dont il regrettait de ne pouvoir tirer parti. Mais un jour, en rôdant autour de la demeure de son intime ami, il apprend que M. Dermilly est mort, que Pierre habite seul un bel appartement, et que son frère André est parti, sans que l'on sache de quel côté il a porté ses pas.

Aussitôt Rossignol va s'élancer dans la porte cochère et grimper chez Pierre, mais il jette un coup d'œil sur son costume : son habit n'a plus que deux boutons, son pantalon est fendu au genou, et déchiré au mollet. Pierre peut avoir des domestiques, et sa toilette ne les préviendra pas en sa faveur. Mais Rossignol n'est jamais embarrassé : il court à une place de fiacres, reconnaît un cocher avec lequel il s'est battu

trois fois, et raccommodé quatre; il lui frappe sur l'épaule en s'écriant: « Fran-
» çois, prête-moi ton carick pour deux
» heures...—Mon carick... es-tu fou?..—
» J'en ai un besoin urgent. Deux heures
» seulement et je te le rapporte...—Est-ce
» que je peux? je n'ai qu'un petit gilet des-
» sous...—N'est-ce pas suffisant par la cha-
» leur qu'il fait?..—Je ne peux pas conduire
» le monde en bras nus...—Au contraire, tu
» auras l'air de Phaëton... et tu couperas
» mieux les ruisseaux...—Laisse-moi tran-
» quille.—D'ailleurs, tu es en queue, tu ne
» changeras pas de deux heures; avant ce
» temps je t'aurai rapporté ton meuble...
» François, tu ne voudrais pas désespérer
» un ami, qui t'a souvent payé bouteille; il
» y va de ma fortune... de la tienne peut-
» être, car une fois en argent, je ne prends
» pas d'autre voiture que ton sapin, et je
» te paie trois francs la course... — Bah!
» tu veux rire...—Non, foi de premier
» torse...Tiens voilà quinze sous, va m'at-
» tendre *à la Carpe travailleuse*, et fais

» ouvrir des huîtres... — Des huîtres avec » quinze sous...—Je te réponds de tout... » quatre douzaines... Allons, François, tu » es attendri... lâche une manche... — » Mais ma voiture...—Vois donc le temps » qu'il fait, imbécile... Pas de fête, jour » ouvrable... Tu feras chou-blanc jusqu'à » ce soir...—Mais...— Prends du petit » vin blanc... tu sais... et pour deux sous » de jéromé... Allons, lâche l'autre man- » che. — Ha ça! tu me promets d'être re- » venu avant deux heures?—Je te le jure » par Hercule et Antinoüs. — Je ne con- » nais pas ces gens-là. Mais si tu me man- » ques, songe que je ne rirai pas. — Sois » donc en repos... Va boire en m'attendant, » et n'épargne pas le vin. »

En disant ces mots, Rossignol endosse le carick et se sauve avec en fredonnant : « *Ah! je le tiens, ah! je le tiens.* »

Pierre regarde quelques minutes Rossignol sans le reconnaître, parce que ses moustaches sont retroussées de manière à se perdre dans ses oreilles. Mais déjà Rossi-

gnol a sauté au cou de Pierre, qu'il serre dans ses bras comme un ours qu'il voudrait étouffer.

« Aye... lâche-moi donc, » s'écrie Pierre, qui, à ces manières aimables, a reconnu son ami. « — Non, laisse-moi t'embrasser encore...
» Ce cher Pierre, je suis si content de le re-
» voir... — Comment c'est toi, Loiseau...
» Quand je dis Loiseau, mon frère prétend
» que tu t'appelles Rossignol... — Il a raison.
» — Pourquoi donc te faisais-tu appeler Loi-
» seau ? — Mon ami, est-ce qu'un rossignol
» n'est pas un oiseau? — Si fait. — Eh ! bien,
» tu vois alors que c'était la même chose, et
» que je n'avais pas changé de nom. — Au
» fait, c'est vrai... Je n'avais pas réfléchi à
» cela. — Au reste, qu'importe le nom !
» Rossignol ou Loiseau, je n'en suis pas
» moins ton sincère, ton meilleur ami...
» Ainsi que celui de ton frère... quoique
» j'aie eu jadis quelques torts envers lui...
» Mais c'étaient des étourderies de jeunesse:
» *S'il est un temps pour la folie, il en est un*
» *pour la raison*. Je viens lui demander son

» amitié dont je me sens digne, et me jeter
» dans ses bras... Où est-il, ce cher André!..
» présente-moi à lui... Je veux absolument
» le voir, ainsi que M. Dermilly, mon an-
» cien maître de dessin, homme qui m'a
» toujours honoré de son estime et de ses
» conseils. Il me tarde de l'embrasser, ce
» digne homme, que je révère comme mon
» père... Mon ami, conduis-moi vers lui,
» tu vas voir comme il me recevra...—Ah!
» bien!.. Si c'est pour M. Dermilly et mon
» frère que tu es venu ici, tu as tout-à-fait
» perdu ton temps!.. — Comment... que
» veux-tu dire... parle... explique-toi... —
» M. Dermilly est mort... il y a déjà long-
» temps... — Il est mort... mon maître!...
» mon père... mon ami! ah! quel coup...
» attend que je m'asseye... — Est-ce que
» tu te trouves mal... — Je crois que oui...
» fais-moi prendre quelque chose... —
» Veux-tu un verre d'eau... — J'aimerais
» mieux de l'eau-de-vie, si tu en as. — Je
» crois bien... et de la bonne... Oh! M. Der-
» milly était monté en liqueurs, nous en

» avons de quinze sortes au moins, dans
» une grande armoire... et la cave... Ah!
» il y a du vin fameux!.. — Quel homme
» respectable c'était... — Tiens, goûte-moi
» ça...—C'est du chenu... Comment! il est
» mort... Comment! la mort a osé frapper
» un talent du premier ordre!.. Ah! quels
» progrès j'aurais faits sous lui... si j'avais
» été moins volatil... Il me regardait comme
» son fils. — Ce n'est pourtant pas comme
» cela qu'il parlait de toi... — Je te dis que
» j'ai eu des torts... je les avoue, c'est
» fini... qu'est-ce que tu veux de plus?..
» Encore un coup... — Te sens-tu mieux?
» — Oui, ça commence à revenir, mais
» André, où est-il, appelle-le donc que je
» lui saute au cou... — Hélas! j'aurais
» beau l'appeler... — Ah! mon Dieu! tu
» me fais frémir... serait-il mort aussi?...
» Encore un petit verre... Tiens, donne-moi
» la bouteille, je me verserai moi-même,
» j'aime mieux ça. Eh! bien, mon pauvre
» Pierre, ton frère... — Il a disparu... il
» est parti, il y a six semaines déjà, et nous

» ne savons pas ce qu'il est devenu... il n'a
» donné aucune nouvelle... — Ah ! mon
» Dieu... ce cher André... Moi, qui venais
» lui demander à dîner, sans façon ! c'est
» égal, je dînerai avec toi. Mais quel ver-
» tigo lui a donc passé par la tête ?.. —
» Oh ! ce n'est pas un vertigo, c'est une pas-
» sion... un amour concentré ; mais je ne
» peux pas t'en dire plus, parce que c'était
» un mystère. — Oh ! c'est juste, je ne te
» demande rien ! d'ailleurs tu me conteras
» tout en dînant. — Ce qu'il y a de plus
» inquiétant, c'est qu'il m'a laissé, par un
» papier, maître de disposer de tout ce qui
» lui appartenait, et mamzelle Manette dit
» que ça prouve qu'il ne veut plus revenir.
» — Mademoiselle Manette raisonne comme
» un procureur. Et il n'y a point de doute
» que tout ce qui était à ton frère est à toi.
» — Eh bien ! mon ami, croirais-tu que
» maintenant que je suis riche, je m'en-
» nuie comme une bête. — Cela ne m'é-
» tonne pas du tout. — D'abord le chagrin,
» l'inquiétude que me donne André..... —

» Oh ! c'est juste... et puis l'ennui de vivre
» seul, de n'avoir personne auprès de toi
» avec qui tu puisses rire, causer, épan-
» cher ton âme... Pierre, tu sais si je suis
» ton ami!.. Je veux remplacer André, je
» veux être un frère pour toi... et dès ce
» moment je m'établis ici, et je ne te quitte
» plus...—Bah!.. ce cher Loiseau... Ah!
» c'est-à-dire Rossignol... — Je t'ai déjà
» dit de m'appeler comme tu voudrais. —
» Je pensais à toi souvent, et je me disais,
» si j'étais avec lui, je suis sûr que je ne
» m'ennuierais pas!.. — Nous ennuyer!..
» Oh! je te réponds que nous n'en aurons
» pas le temps... Nous rirons, nous boirons
» nous chanterons depuis le matin jusqu'au
» soir; *chante! chante!... troubadour,*
» *chante!*.. Je t'apprendrai à te servir de ta
» fortune.—Ma foi, je le veux bien... Quoi-
» que ça, quand je pense à ce pauvre An-
» dré... — Oh, nous y penserons toujours!
» le plaisir n'exclut point la sensibilité; nous
» le pleurerons tous les matins avant de
» nous lever; mais après cela, en avant les

» divertissemens. Mais tu me fais l'effet d'ê-
» tre logé comme le grand turc... des ca-
» napés et des bergères partout!.. — Oh!
» tu ne vois rien encore... Viens, je vais te
» montrer tout mon appartement. »

Rossignol suit Pierre, qui se sent déjà plus gai depuis qu'il a revu celui qu'il croit son sincère ami. Le jeune Savoyard est encore neuf en tout : il prend les hommes pour ce qu'ils se donnent; les choses pour ce qu'elles paraissent. D'après cela, il croit tout ce que dit Rossignol, et se persuade que s'il a eu quelques torts, la manière franche dont il vient de se présenter, lui aurait fait trouver grâce devant son frère et M. Dermilly.

Le beau modèle pousse des cris d'admiration en entrant dans chaque pièce, qu'en effet il ne connaissait pas, n'ayant jamais vu que l'atelier et la cuisine. Il s'arrête devant plusieurs tableaux, en s'écriant : « Vois-tu ce Romain-là? c'est moi... et ce
» beau Grec, c'est encore moi. — Mais çà
» ne te ressemble pas du tout. — Je ne te

» dis pas que c'est ma figure, mais c'est mon
» corps, et je me flatte qu'il est frappant.
» De ce côté, c'est la cuisine. — Oh! pour
» la cuisine, je la connais, je passais tou-
» jours par là quand je venais travailler avec
» ce bon et respectable Dermilly. A pro-
» pos, et la vieille Thérèse! — Qu'est-ce
» que c'est que Thérèse? — La cuisinière
» du patron.—Ah! j'ai entendu dire qu'elle
» était morte. — Elle a bien fait, elle ne
» savait pas confectionner un bouillon. —
» Depuis qu'André est parti, je n'ai point
» de domestique... d'abord il me semble
» que je n'oserais pas prier quelqu'un de
» me servir. — Écoute, Pierre, les valets
» sont presque tous des canailles qui nous
» volent. Il vaut mieux se servir soi même.
» Oh! je te donnerai des leçons d'économie,
» moi; d'abord pour dîner on va chez le
» traiteur, c'est plus gai. Jamais de cuisine
» chez soi, fi donc, ça sent mauvais. Si
» l'on veut y dîner, on fait venir du pre-
» mier cabaret et c'est plus sain. Pour les
» chambres, les lits, on a un petit décrot-

» teur qui vient vous secouer ça tous les
» jours, en faisant vos bottes; en un tour
» de main tout est fini; au lieu qu'une
» femme de ménage passe sa matinée à faire
» un lit; et d'ailleurs ça se mêle de tout, ça
» dit tout ce qu'on fait, nous n'en aurons
» point... seconde économie. — Ce diable
» de Rossignol, comme il est devenu éco-
» nome. — Oh! tu en verras bien d'autres.
» Ha çà, voilà sans doute la chambre à cou-
» cher de ton frère? — Hélas! oui... elle
» est inutile maintenant.—Je m'en empare
» afin de l'utiliser, et je t'en paierai le loyer
» en temps et lieu, troisième économie. —
» Mais, dis donc, si tu vas toujours comme
» cela, au lieu de m'apprendre à dépenser
» mon argent, tu vas encore m'enrichir.
» — Oh! que ça ne t'inquiète pas!.. quant
» à l'argent, ça sera mon affaire... Tu con-
» viendras qu'un logement comme celui-
» ci, pour toi seul, cela n'avait pas le sens
» commun. — Je n'y restais que parce que
» j'attendais toujours mon frère. — Nous
» l'attendrons ensemble, ce sera plus gai.

» Mais tu m'as parlé d'une certaine armoire
» garnie de liqueurs, si nous allions lui dire
» deux mots. »

Pierre s'empresse de conduire son ami dans la pièce où sont les liqueurs. Il dresse une table sur laquelle il met les débris d'un pâté, restant de son déjeûner. « Est-ce que
» tu n'as que cela ? dit Rossignol. — N'est-
» ce pas assez ? — Eh non, nigaud, quand
» on reçoit un ancien ami, on lui donne
» autre chose à manger qu'un restant de
» pâté. — Mais comment avoir autre chose,
» il n'y a que ça ici. — Ah ! que tu es en-
» core innocent... et les traiteurs ? est-ce
» qu'ils sont établis pour les mouches à
» miel ? Allons, vite, appelle ton portier,
» qu'il coure chez le premier gargottier ;
» qu'il fasse apporter des côtelettes, des
» andouilles, des petits pieds... une bonne
» omelette, et pendant ce temps nous fai-
» sons une descente à la cave avec laquelle
» je ne serais pas fâché de faire connais-
» sance. »

La vivacité de Rossignol, la facilité avec

laquelle il fait tous ces arrangemens, fait sortir Pierre de son indolence habituelle ; déjà l'intime ami est sur le carré, d'où il crie à tue-tête : « Holà portier, ici, mon » petit ; quittez un peu votre pie et montez » *subito*.

» — Ce n'est pas un portier, c'est une » portière, dit Pierre à son ami, et dame! » elle se donne des airs de propriétaire. — » Parce que tu es un novice et que tu ne » sais pas, en temps et lieu, lui boucher » l'œil avec une pièce de quinze sous... Il » faut savoir être généreux dans l'occasion, » ça fait que tout le monde s'empresse de » vous servir et qu'on peut se passer de » valets : quatrième économie. »

La portière monte : c'est une petite femme de cinquante ans, à l'air grognon et maussade, qui parle avec prétention, et s'est fait un dictionnaire particulier. Depuis quelque temps elle voit Pierre d'un assez mauvais œil, parce qu'elle ne fait plus son ménage.

« Que me voulez-vous? » dit-elle d'un ton aigre, « et pourquoi crier de manière

» à *provoquer* toute la maison ? — Madame » Roch, dit Pierre, « je vous demande » excuse, mais c'est que... j'aurais voulu.

» — Chut ! » dit Rossignol en passant devant Pierre et en se couvrant de son carik comme s'il jouait *Catilina*, « tu ne sais » pas colorier tes pensées ; laisse moi parler » pour toi. Ma petite madame Roch, nous » désirerions, mon ami et moi, un déjeû- » ner soigné. Nous voulons fêter ce jour » qui nous rassemble; d'anciens amis qui se » retrouvent ne sont pas fâchés, en dégus- » tant un vieux Bourgogne, de savourer la » côtelette. Chargez-vous de commander » tout cela dans un bon style...—Monsieur, » je ne suis point la servante des locataires; » d'ailleurs je ne fais plus le ménage chez » M. Pierre... — C'est qu'il craignait le » tête-à-tête avec vous, madame Roch... » quand on est encore aussi fraîche. — » Monsieur, je vous prie de...—Aussi bien » conservée.—Oui, monsieur, je me flatte » de l'être, conservée. — Nous servirions » de modèle pour une *Médée* ou une *Agrip-*

» *pine.* — Monsieur, je ne sais ce que... —
» Quel âge avons-nous, madame Roch ? —
» Quarante-quatre ans, monsieur. — D'hon-
» neur, c'est tout au plus si vous en parais-
» sez douze. Allons, Pierre, de l'argent,
» madame Roch se charge de tout. — Mais,
» monsieur... — Et l'on ne compte jamais
» avec une portière aussi intéressante :
» *Quand on sait aimer et plaire.* Lâche les
» espèces. »

Pierre fouille dans son gousset et met une pièce de cent sous dans la main que Rossignol lui tend par derrière le dos. « Va » toujours, » lui dit Rossignol. Pierre en met une seconde. « — Va encore, » dit à demi-voix le beau modèle, et Pierre en met une troisième, en se disant : « Quinze » francs pour un déjeûner ! ça... ne peut » pas être là une cinquième économie. »

Rossignol met deux pièces de cinq francs dans la main de madame Roch et glisse la troisième sous son carick, puis dit à l'oreille de la portière : « Arrangez cela pour le » mieux et gardez la monnaie pour vous. »

En même temps il lui pince le genou, fait semblant de vouloir l'embrasser et la pousse vers l'escalier. Madame Roch, tout étourdie de ces manières, mais très-sensible à l'argent, arrange son fichu que Rossignol vient de chiffonner et descend commander le déjeûner.

« Tu le vois, dit Rossignol, on m'obéit...
» Ah! mon ami, avec de l'argent on fait
» courir des tortues!... — C'est vrai, mais
» quinze francs pour un déjeûner... —
» Comment, tu habites un appartement
» superbe et tu regardes à de pareilles misè-
» res!... Écoute, Pierre, veux tu t'amuser,
» ou ne le veux-tu pas? — Oh! certaine-
» ment, je le veux. — En ce cas, laisse-toi
» donc gouverner. D'ailleurs, ne t'ai-je pas
» déjà appris cinq ou six économies?...
» Je ne veux pas non plus faire de toi
» un avare. — Allons, je te laisse agir...
» car j'avoue que je ne m'y entends pas
» comme toi. — Sois tranquille, que ton
» frère soit seulement six mois absent,
» et à son retour il trouvera du change-

» ment... Maintenant, allons à la cave. »

Ils descendent à la cave qui contient environ trois cents bouteilles de vin ordinaire, et plusieurs douzaines de vin fin. Rossignol est en extase, il déjeûnerait volontiers à la cave; mais, comme ce n'est pas l'usage, il se contente de prendre quatre bouteilles de différens vins et charge Pierre d'autant de bouteilles d'ordinaire; ces messieurs remontent avec cela; Rossignol en fredonnant dans l'escalier: « *Ah! qu' t'auras d'*
» *plaisir, Marie, ah! qu' t'auras d' plai-*
» *sir.* »

Les bouteilles sont placées près du couvert. Madame Roch revient avec du dessert et suivie d'un garçon traiteur chargé de trois plats. Rossignol fait dresser tout cela sur la table, et, tout en faisant disposer le déjeûner, va de temps à autre presser la taille de la portière. Enfin, tout est prêt; madame Roch fait une profonde révérence, en disant que, si l'on a besoin d'elle, on peut *l'interpeller*. Rossignol la reconduit, en folâtrant avec tout ce qui se trouve sous

sa main ; Pierre se met à table, et son ami revient en sautant se placer en face de lui.

« Mets-toi donc à ton aise, » dit Pierre à son convive. « Pourquoi gardes-tu ce grand » carick ?.. Tu dois étouffer là-dedans. — » Ah ! mon ami, je vas te dire, c'est que » j'ai eu un gros rhume de cerveau et je » crains les vents coulis... et puis ce carick » m'est bien cher... il me vient d'un oncle » qui était presque toujours sur mer. — Il » ne me semble pourtant pas beau... il est » doublé en cuir. — Justement, mon ami, » c'est ce qu'il faut pour un marin, quand » il est de quart sur le bâtiment, avec ça il » ne craint pas l'humidité et le serein. — » Ah ! tu avais un oncle marin ? — Et fa- » meux marin, je m'en flatte ! Il a décou- » vert trois nouveaux mondes, et il allait en » découvrir encore une demi-douzaine au » moins, quand il a été avalé par un requin. » — Ah ! mon Dieu !.. mangé par un requin. » — C'est comme j'ai l'honneur de te le » dire... Buvons... — Le pauvre homme !.. Ah ! ce sont de ces événemens auxquels

» les marins sont habitués, ça ne les affecte
» pas tant que nous autres. — Mais com-
» ment ce carick t'est-il revenu ? — Ah ! je
» vais te dire, quelque temps après on a
» pris le requin, et comme on l'a ouvert
» pour l'empailler et l'envoyer au Cabinet
» d'histoire naturelle, on a trouvé dedans
» ce carick intact, avec une lettre à mon
» adresse dans une des poches. Il paraît
» que les requins ne digèrent pas le cuir ;
» quant à mon pauvre oncle, il ne restait
» plus de lui que deux doigts et une oreille
» que j'ai fait encadrer. — Je ne veux ja-
» mais aller sur mer, j'aurais trop peur de
» ces événements-là. — Tu as raison... vive
» la terre et vive le vin, il est gentil celui-ci...
» Ah ! le papa Dermilly était gourmet...
» tous les artistes le sont. — C'est singulier,
» Rossignol, tu as un chapeau fait absolu-
» ment comme celui que j'ai perdu le jour
» où j'ai dîné avec toi... On dirait aussi que
» c'est la même boucle. — Est-ce que tous
» les chapeaux ne se ressemblent pas ? —
» Dis-donc, nous étions un peu gris ce jour-

» là ! — Gris, fi donc! je ne me grise ja-
» mais !.. Parce qu'on casse quelques assiet-
» tes et qu'on donne quelques coups de
» poing, tu te figures qu'on est gris! nous
» étions gais, aimables, voilà tout. —Mais
» pourquoi portes-tu des moustaches main-
» tenant?.. Cela te change toute la figure...
» Est-ce que tu as été militaire depuis que
» je ne t'ai vu? — Oui, mon garçon, j'ai
» servi...j'ai même servi dans deux endroits.
» — Dans les hussards? — Non j'étais dans
» les volontaires, j'avais un uniforme de
» fantaisie... il ne me reste plus que le
» pantalon. — Est-ce que tu t'es battu? —
» Je crois bien... Depuis que tu m'as vu, je
» me suis battu très-fréquemment. On me
» laissait pour mort sur la place... — Est-ce
» qu'on ne t'a pas avancé? — Si!.. oh!
» pardieu, on m'a avancé très-souvent. On
» a même fini par me pousser tellement,
» que j'étais toujours à une lieue des autres.
» Mais tout cela ne m'a pas séduit; les arts
» me réclamaient... *On en revient toujours*
» *à ses premiers amours*!.. Et je me félicite

» d'avoir quitté le service, puisque je re-
» trouve un ami si fidèle... Buvons. »

Rossignol fait honneur au repas; il y a long-temps qu'il n'en a fait un pareil. Les bouchons sautent, les bouteilles se vident; afin de ne point se déranger, Rossignol jette les assiettes sales sur un joli canapé, et fait rouler les bouteilles vides sur le parquet. Mais déjà Pierre n'a plus la tête à lui, voulant tenir tête à son ami, qui ne cesse point de boire, de trinquer, et de se verser, Pierre commence à s'échauffer, sa langue s'embarrasse, et il chante des bourrées savoyardes pendant que son convive, qui est encore de sang froid, parce qu'il a l'habitude de boire, fait disparaître avec une rapidité inconcevable tout ce que le traiteur avait apporté.

Au milieu des vins fins, des liqueurs, devant une table bien garnie, Rossignol ne songe pas à François, auquel il a promis de rendre le carick avant deux heures. Mais l'exactitude n'est point la vertu du beau modèle, qui ne s'occupe, qu'à faire sauter les

bouchons et commence, après avoir vidé quatre bouteilles pour sa part, à partager l'ivresse de son hôte.

Échauffé par le vin, Rossignol jette de côté le carick qui le couvrait, en s'écriant : « Au diable la robe de chambre! je n'en » ai plus besoin... n'est-ce pas, Pierre? tu » me connais, je suis ton ami... est-ce que » je ne suis pas toujours assez propre pour » déjeûner avec toi?.. j'étouffais avec ce » vieux couvre-pied. — Comment, c'est le » carick de ton oncle... Le Requin... que » tu jettes comme ça par terre... — Laisse » donc, mon oncle!... est-ce que j'ai des » oncles, moi?... Buvons. — C'est toi qui » me l'as dit tout-à-l'heure. — Ah! c'est » juste, je n'y pensais plus. C'est égal, » Pierre, nous allons joliment nous amuser. » Dieu! quelle vie d'Amphytrions nous » allons mener... tu n'es déjà plus le même, » tu as une tout autre figure que ce matin; » tu t'amuses, n'est-ce pas?—Je suis si gai, » que je ne sais plus où j'en suis. — Eh » bien! mon homme, voilà comme nous

» serons tous les jours, depuis le matin
» jusqu'au soir. C'est fini, je m'attache à
» toi, je ne te quitte plus; tu es riche, je
» suis aimable; tu es borné, j'ai de l'esprit,
» je t'en donne, et je t'apprends à *descen-*
» *dre gaiement le fleuve de la vie.*

» — Est-ce que c'est là ton habit d'uni-
» forme?» dit Pierre, qui commence à
balbutier. «—Non, c'est un habit de chasse;
» il y manque huit boutons; c'est un san-
» glier qui me les a mangés au moment où
» j'allais le tuer. Goûtons la liqueur: voyons
» ceci; du rhum... c'est raide; il faut gar-
» der ça pour le coup du milieu que nous
» prendrons à la fin... du scubac, voyons
» cela... avale-moi ça, Pierre, et fais raison
» à ton ami... tu dois bénir la providence
» de m'avoir retrouvé, car tu vivais seul
» comme un loup. — Oh! si, j'allais chez
» le père Bernard et Manette, ce sont de
» bien bons amis... d'André. — Bernard,
» Manette, je crois que tu m'en as déjà
» parlé... n'est-ce pas un porteur d'eau?
» —Justement. – Ah! fi donc!... comment,

» Pierre !.. dans la situation où le destin t'a
» placé, tu fréquentes des porteurs d'eau.
» Ah ! mon homme, ça n'est pas bien, il
» faut savoir garder son rang... En avant
» l'anisette. — Mais, moi, est-ce que je
» n'étais pas commissionnaire ? — Bon ! tu
» l'étais, mais tu ne l'es plus, vois-tu,
» c'est fini... c'est comme un homme qui
» était fripon, et qui se fait honnête homme,
» on ne se rappelle plus qu'il a été fripon ;
» oh ! ça se voit tous les jours ces choses-là.
» Je te le répète, il faut garder son quant à
» soi ; je ne te dis point de ne plus parler
» au porteur d'eau, tu iras même le voir
» par ci par là, quand nous n'aurons rien à
» faire, mais je n'entends pas que tu en
» fasses ta société habituelle, parce que tu
» prendrais avec eux de mauvaises manières,
» tandis que je veux t'en donner de soi-
» gnées !.. Du cognac, goûtons-le ; com-
» ment le trouves-tu ? — Il me semble que
» c'est toujours le même goût. — Bah, tu
» ne t'y connais pas ; Pierre, je me charge
» de te former une société choisie, je t'amè-

» nerai des lurons dans mon genre, tous
» bons enfans ; je te conduirai dans les plus
» jolis bals de la Courtille, des Porcherons,
» de la barrière du Maine, je connais les
» bons endroits. Vive la gaieté ! au diable
» tes amis qui te feraient de la morale ! dès
» ce soir nous irons walser à la barrière de
» Vaugirard, on y walse toute la semaine ;
» tu me prêteras seulement un habit, un
» gilet, et une culotte, je me fournirai le
» le reste. Buvons, et chantons le chœur
» de *Robin des bois* ; sais-tu ? tra la la la,
» tra la la... je le chante tous les lundis avec
» un tourneur et une boulangère, ça fait
» un effet superbe, c'est pas difficile, tou-
» jours tra la la, jusqu'à demain. »

A force de boire, de chanter, de trinquer, et de goûter de chaque bouteille, Pierre et Rossignol finissent par n'être plus en état de rien voir. Pierre qui prétend que tout tourne autour de lui, veut absolument walser, et se laisse tomber sous la table, tandis que Rossignol, après avoir jeté à la volée les assiettes et les plats, se roule et

s'endort sur le carick de François, entre une carcasse de volaille et une bouteille d'huile de rose.

CHAPITRE II.

Le carick de François.

Pendant que Rossignol ronfle près de son hôte, le cocher auquel il a emprunté le carick s'est rendu au cabaret désigné, et se place devant une table où il se fait ouvrir des huîtres et servir du vin blanc.

François a bon appétit, d'ailleurs c'est Rossignol qui doit tout payer pour la location du carick, il ne faut donc pas rester sur sa faim. Les premières douzaines d'huîtres passent lestement, mais Rossignol ne paraissant pas encore, François en fait ouvrir d'autres pour attendre plus patiemment son ami.

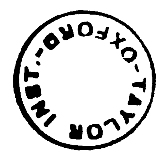
Cependant l'heure convenue sonne et

point de Rossignol ni de carick, François demande du fromage et une autre bouteille, en se disant : « Il faut lui accorder le quart- » d'heure de grâce. »

Mais le quart et un autre sont écoulés. François s'est tellement bourré qu'il peut à peine respirer, et toujours point de Rossignol. Le cocher commence à lâcher des mots très-énergiques. C'est bien pis quand ses camarades viennent lui dire : « Fran- » çois, tu es en tête, reviens donc à ta voi- » ture. »

Mais François ne veut pas conduire bras nus, et n'a pas de quoi payer le déjeûner qu'il a pris. Il tape du pied, se donne des coups de poing, en s'écriant : « Ai-je été » bête de croire ce guerdin-là ?... Ah ! mille » rosses, je vas l'arranger quand il va » venir... S'il avait mis mon carick en plan... » que me dira ce soir madame François si » je rentre en veste ? elle croira que j'ai bu » mon carick !... »

Et François jure, se désespère. L'heure se passe ; pour comble de malheur, le temps



devient noir; bientôt un orage éclate; la pluie tombe par torrens. Tous les fiacres ont chargé, il ne reste plus sur la place que celui de François, qui, debout sur le seuil de la porte du cabaret, se donne au diable, en s'écriant: « Conduisez donc en veste sans » manches, par ce temps-là. »

On ne tarde pas à courir au seul fiacre que l'on aperçoit, en appelant de tous côtés: « Cocher! cocher!.. » Déjà même plusieurs personnes se disputent à qui aura le sapin, et François, qui les entend de loin, rentre dans le cabaret en se disant: « C'est pas la » peine de vous disputer, vous ne l'aurez » ni les un ni les autres. »

Mais un petit monsieur en noir, en jabot, en escarpins, qui se rendait avec sa moitié à un déjeûner dînatoire que donnait son cousin pour célébrer sa nomination à la place d'adjoint du maire d'une commune de trois cents feux, place qu'il avait obtenue après quinze ans de sollicitations; le petit monsieur, qui ne se consolerait pas de manquer le déjeûner dînatoire, est parvenu à

faire monter sa moitié dans le fiacre de François. Madame s'est assise dans le fond qu'elle remplit presque à elle seule, et les autres personnes, désespérant de la débusquer, ont pris le parti de la retraite et ont laissé le couple affamé maître du fiacre.

Il s'agit de trouver le cocher : la dame s'égosille à l'appeler par les portières, tandis que son mari court de côté et d'autre ; recevant avec douleur la pluie sur son habit noir et son jabot, mais songeant avec plus de douleur encore, qu'on aura commencé à déjeûner sans eux.

Enfin il aperçoit la *Carpe travailleuse*, et court vers le cabaret en disant à sa moitié : « Je gage que le cocher est dans ce » cabaret ; dès que ces drôles-là voient tomber de l'eau, ils vont boire du vin... Ne » vous impatientez pas, madame Belhomme, je le ramène à l'instant. — Hâtez-» vous, M. Belhomme, car je crains que » mon cousin ne prenne de l'humeur, et » que l'on n'entame la dinde sans nous. »

M. Belhomme arrive au cabaret, et dit à la marchande d'huîtres : « Le cocher de » cette voiture est-il ici? — Oui, là bas, au » fond, » répond l'écaillère, qui commence à trouver singulier que M. François ne parle point de payer ses huîtres.

M. Belhomme va frapper sur l'épaule de François, en lui disant : « Allons, vite, » mon garçon, dépêchons-nous; vous de- » vriez être à votre voiture, étant seul sur » la place et par le temps qu'il fait... hâ- » tons-nous, et je vous donnerai pour boire. » — Oh ! c'est inutile ! je n'ai plus soif ! ré- » pond François sans se déranger. « — » Cocher! m'entendez-vous? » reprend avec plus de force M. Belhomme, fort en colère de la tranquillité de François. « Oui, » je vous entends bien, mais je ne peux pas » marcher...—Tu ne peux pas marcher? » s'écrie le petit homme, en enfonçant son chapeau sur ses yeux et montant sur ses pointes pour se grandir. « Tu marcheras !— » Ça m'est absolument impossible, not'- » bourgeois, je suis cloué ici !.. d'ailleurs

» je suis loué... — Cela est faux... tu es sur
» la place, je te prends... ma femme est dans
» ta voiture... mon cousin nous attend... tu
» marcheras... — Je ne marcherai pas. »

Le petit monsieur crie, appelle, assemble tous les passans qui répètent avec lui : « Il faut marcher. » Le marchand de vin et l'écaillère disent : « Il faut qu'il paie au-
» paravant; » et François répond en sifflant :
» Pas plus l'un que l'autre. »

« Faisons un exemple! » dit M. Belhomme qui trépigne de colère. « Conduis-
» moi chez le commissaire... tu ne peux t'y
» refuser. — Eh! morbleu! comment vou-
» lez-vous que je conduise mon fiacre sans
» carick, par le temps qu'il fait... Ah!
» gueux de Rossignol. — Mets ou ne mets
» point ton carick, cela ne me regarde pas...
» mais je veux aller chez le commissaire...
» —Oui, oui, » s'écrient toutes les personnes, « il ira, ou nous y conduirons sa voi-
» ture. »

François voit qu'il n'y a pas moyen d'éviter le commissaire... il se décide et va

suivre M. Belhomme, quand le marchand de vin et l'écaillère l'arrêtent en lui disant : « Un instant, avant de sortir on paie son » déjeûner...—Je paierai une autre fois... » je n'ai pas le temps maintenant. — C'est » bientôt fait de payer... nous ne vous con- » naissons pas assez pour vous faire crédit. » — Je reviendrai tout-à-l'heure. — Il faut » payer tout de suite... six douzaines d'huî- » tres, quarante-deux sous.—Vin, pain et » fromage, trente-trois sous. —Voilà quinze » sous à compte... je vous devrai le reste. » —Non pas !.. il faut solder tout.—Vous » serez bien malins si vous me trouvez un » sou de plus... je n'ai pas encore fait une » course. — Ah ! ah ! monsieur vient faire » un déjeûner fin, et n'a pas de quoi payer... » —Puisque j'attendais un ami qui régalait. » —A d'autres...—Allons, allons, c'est un » mauvais sujet, vîte chez le commissaire. » —Un instant, il me faut des arrhes pour » mes huîtres... gardons son chapeau... » — C'est ça ! gardez son chapeau, ça lui » apprendra à venir faire des déjeûners de

» maître-maçon avec quinze sous dans sa » poche. »

Le pauvre François veut en vain défendre son chapeau, on le lui prend et on le pousse vers son fiacre, dans lequel monte M. Belhomme, qui se place près de sa moitié en lui disant : « Je viens de montrer une » fameuse tête, madame!..— Tout le monde » sait que vous en avez, monsieur. » Quant à François, sans chapeau, sans manches, par un temps affreux, il monte sur son siége, au milieu des huées de la foule, et se venge sur ses malheureuses rosses qu'il fouette à tour de bras, afin d'arriver plus vite chez le commissaire, et, à chaque coup de fouet sur ses bêtes, il lâche un juron après Rossignol.

Heureusement le commissaire ne demeure pas loin; malgré cela, François y arrive trempé comme s'il sortait de la rivière, maudissant Rossignol, maudissant le couple qui est dans sa voiture, et se disant : « On » me fera ce qu'on voudra, mais je ne les » mènerai point. »

Par suite de cette affaire, François passe huit jours à la préfecture, il gagne un gros rhume, et quand il revient chez lui, il est battu par sa femme.

Quant à monsieur et madame Belhomme, ils sont forcés de se rendre à pied au déjeuner dînatoire de leur cousin. Ils trottent dans la boue, reçoivent la pluie, s'éclaboussent, ont de l'humeur, et, pour la faire passer, se disputent tout le long du chemin.

CHAPITRE III.

Le ménage de mon frère.

Pierre, en s'éveillant le lendemain du déjeûné qui avait duré jusqu'au soir, est un peu surpris de se trouver sous la table, la tête sur une assiette et le bras dans un compotier. Il se frotte les yeux et cherche à rappeler ses idées, car les liqueurs qu'il a bues en quantité lui troublent encore le cerveau.

Il se lève, regarde autour de lui, pose un de ses pieds sur une oreille de Rossignol, qui ronfle encore sur le carick. Le beau modèle s'éveille en jurant et en criant : « Quel est l'insolent qui donne un coup de » poing à un artiste ?.. »

La voix de Rossignol rend la mémoire à Pierre. Il se rappelle l'orgie de la veille, et, sans trop savoir pour quelle raison, n'est pas content de lui; il sent au fond de l'âme que sa conduite n'est pas ce qu'elle devrait être. Mais déjà Rossignol est sur pied, et il s'est bien promis de ne point laisser à Pierre le temps de réfléchir.

« Eh! bien, mon cher Pierre, lui dit-il,
» il paraît que nous avons fait un somme à
» l'issue du repas... Il n'y a aucun mal à
» cela... C'est même une habitude très-dis-
» tinguée; en Espagne, en Italie, on dort
» ordinairement après dîner, et les An-
» glais, qui vivent bien, couchent presque
» toujours sous la table... — Comment! c'est
» un usage distingué de dormir par terre,
» au milieu des assiettes et des bouteilles
» vides? — Oui, mon garçon. — Cependant
» mon frère André ne faisait jamais cela. —
» Entre nous, ton frère était une poule
» mouillée; je me flatte que tu suivras une
» autre route en profitant de mes leçons.
» Mais il est grand jour, il faut songer au
» déjeûner... et je veux... »

Tout en parlant, Rossignol vient de jeter les yeux sur le carick, et le souvenir de François se présente à son esprit. Il jette un cri, se frappe à la fois le ventre, la tête et les cuisses, lâche quelques-uns de ses jurons favoris, et se jette sur un fauteuil en s'écriant: «je suis un grand animal!.. »

Pierre va demander à son ami la cause de ce mouvement de colère, lorsqu'il lui voit faire une grimace effroyable. Ces messieurs, dans leur ivresse de la veille, avaient jeté les plats au hasard ; il en était resté un sur le fauteuil dans lequel Rossignol s'était jeté, et la modeste fayence venait de craquer sous le pantalon collant de l'artiste, qui se lève en pestant et criant qu'il est blessé.

« Tu es blessé ! dit Pierre alarmé.—Oui,
» sans doute, j'ai les *clunes* attaquées. —
» Qu'est-ce que c'est que ça, les *clunes?*
» — Est-ce que tu ne vois pas que ce plat
» s'est cassé sous moi ?.. Mais je me ferai
» faire un cataplasme... Le pis de l'aven-
« ture, c'est que j'ai abîmé mon pantalon...

» Ah ! mon Dieu ! et par devant... des ta-
» ches partout... C'est toi, hier, en jetant
» les assiettes, qui m'auras attrapé... —
» Comment... moi... — Certainement... et
» mon habit aussi... Un habit et un pan-
» talon que je n'avais mis que deux fois...
» — Laisse donc, il est tout déchiré, le pan-
» talon... — C'est en dormant que je me
» serai accroché à quelque meuble ; mon
» ami, je ne peux pas sortir ainsi : de quoi
» aurais-je l'air, moi qui étais hier si bien
» mis, que toutes les femmes se retour-
» naient pour me lorgner ?... Pierre, tu dois
» avoir une belle garde-robe ? — Une garde-
» robe... Oui, tiens, ce cabinet là bas... Tu
» trouveras tout ce qu'il faut. — J'y vole. »

Rossignol court au cabinet que Pierre lui a désigné. Il revient bientôt, tenant sous son nez un petit lambeau de toile jaune qu'il assure être un mouchoir des Indes. « Que le diable t'emporte avec ton cabi-
» net !..—Est-ce qu'on n'y est pas bien ? —
» Imbécille, je te demande des habits, des
» pantalons... et tu m'envoies...—Dam', tu

» me parles de garde-robe. — Ah ! mon
» pauvre Pierre, comme tu es faible sur
» l'instruction. — Si tu veux des habits,
» ceux d'André sont dans sa chambre...
» Oh ! tu trouveras de quoi choisir. — Eh !
» parle donc... voilà deux heures que je te
» demande cela. »

Rossignol se rend à la chambre qui lui est indiquée. Il ouvre les commodes, les armoires, et reste en extase devant une garde-robe bien fournie. Aussitôt il procède à sa toilette, et comme Rossignol n'est pas homme à se rien refuser, il se rhabille entièrement, choisissant la plus belle chemise, les bas les plus fins, l'habit le plus neuf. Il court à la glace, jamais il ne s'est vu si beau ; quoiqu'en frac et en pantalon, il fait des poses antiques en s'écriant : « Sa-
» crebleu ! que je suis bel homme !.. quel
» dommage qu'il ait fallu attendre à qua-
» rante-cinq ans pour être aussi propre...
» C'est égal, nous réparerons le temps
» perdu. »

Dans son ivresse, Rossignol ouvre les

fenêtres qui donnent sur la rue et jette à la volée toute son ancienne défroque, en chantant: « *C'est ici le séjour des Grâces!*
» *je n'ai plus besoin de mes vieux habits!..*
» Allez, pantalon, frac, bas, et cætera.
» Vous avez fait votre temps, devenez la
» proie du chiffonnier ou du Savoyard...
» Un instant, ne disons pas du mal des
» Savoyards! Je les prise trop pour cela..»

Rossignol revient trouver Pierre, qui est encore assis devant les débris du déjeûner de la veille, et se place devant lui dans l'attitude du *Laocoon*, en lui disant : « Com-
» ment me trouves-tu? — Tiens, ce sont
» toutes les affaires de mon frère. — Il n'est
» pas question de cela. Je te demande com-
» ment tu me trouves? — Tu es très-pro-
» pre..., — Tu ne remarques que cela,
» toi!.. une femme verrait autre chose.
» N'importe, fais aussi un peu de toilette,
» car tu as du fricandeau sur ton collet et
» de la matelotte dans ta cravate. Pendant
» ce temps je vais sortir pour une affaire
» indispensable. Je ne serai pas long-temps;

» à mon retour nous irons déjeûner au Ca-
» dran bleu ou chez Desnoyers. A propos,
» c'est toi qui as la caisse, n'est-ce pas? —
» Oui, j'ai de l'argent.— Eh bien! donne-
» moi une centaine d'écus ; j'ai des emplet-
» tes à faire pour notre ménage, car il te
» manque beaucoup de choses ici... —
» Quoi donc? — Oh! des choses essentiel-
» les; d'abord, hier, je n'ai pas trouvé de
» cure-dents après notre repas. — Est-ce
» que tu veux en acheter pour cent écus?
» — Ensuite, une savonette, un fer à pa-
» pillottes, j'aurai tout cela. Il nous faut
» aussi un domestique; des gens comme
» nous ne peuvent pas s'en passer ; je vais
» en choisir un. — Tu disais hier que c'é-
» taient des voleurs. — J'aurai l'œil sur le
» nôtre. — Mais cent écus... — Ah! Pierre,
« si tu ne veux pas te laisser gouverner, je
» t'abandonne à toi-même... Encore une
» fois, veux-tu t'amuser depuis le matin
» jusqu'au soir? — Sans doute. — Eh bien!
» en ce cas, ne regarde donc pas à cent
» écus : *Suis en toute circonstance et mon*
» *exemple et mes leçons*. »

Pierre remet à son ami l'argent qu'il lui demande ; celui-ci va prendre le carick du cocher et l'examine d'un air indécis, en murmurant : « Diable ! il est furieusement » laid... et avec une toilette aussi recher- » chée, ça ne s'accorderait pas. — Qu'est- » ce que tu dis donc, Rossignol ? Je dis » que je voulais reporter ce carick chez » moi ; mais je le trouve trop vilain... — » Tu le portais bien hier. — C'est qu'hier » c'était l'anniversaire de la mort de mon » oncle... Parbleu, je suis bien bête, je » n'ai qu'à le faire porter par un commis- » sionnaire qui me suivra... Holà, la por- » tière. »

Rossignol ouvre la porte pour appeler madame Roch, lorsque celle-ci paraît tenant à la main un pantalon, qui lui est tombé sur la tête pendant qu'elle balayait le devant de sa porte.

« Messieurs, » dit la portière, en présentant le vêtement que Rossignol reconnaît sur-le-champ, « pourriez-vous me dire si » c'est de chez vous que l'on a jeté ceci ?..

» Je sortais pour balayer ma portion de » rue, je vois fuir des polissons qui ramas» saient quelque chose, et sur le même » instant ce pantalon tombe sur mon bon» net, dont le nœud a été *délaissé*. — Est-ce » toi, Pierre, qui t'amuses à jeter tes cu» lottes par la fenêtre? » dit Rossignol d'un » air surpris. — Moi, Ah ben, ça serait un » joli amusement. — Madame Roch, le vê» tement ne vient pas de chez nous; d'ail» leurs il me semble que sur son inspec» tion, vous auriez dû penser que des gens » comme nous n'ont jamais porté de pa» reilles guenilles. — Monsieur, c'est que » la fruitière d'en face prétendait... La frui» tuière ferait mieux de compter ses bot» tes d'ognons, que de regarder ce qui se » passe chez ses voisins. Gardez cela, ma» dame Roch, vous le donnerez le jour » de l'an à votre filleul, si vous en avez » un. Puisque vous voilà, faites-moi l'ami» tié de me porter ce carick jusqu'en bas, » où je prendrai un jockey pour me sui» vre. — Mais, monsieur... — En avant,

» madame Roch, vous êtes, ce matin, fraî-
» che comme une belle de nuit. Pierre,
» habille-toi, je ne serai pas long-temps. »

Rossignol jette le carick de François sur les bras de la portière, il sort avec elle et descend devant madame Roch en sautillant ou s'arrêtant sur chaque carré pour faire des poses; tandis que la portière s'arrête aussi, ne sachant ce que cela veut dire, et quelquefois effrayée des poses de Rossignol qui crie chaque fois qu'il s'arrête devant elle: « Ceci est Hercule... ceci Antinoüs...
» ceci Hippolyte!.. »

Enfin, tout en posant, ils arrivent au bas de l'escalier. Rossignol regarde dans la rue; il aperçoit près d'une borne un petit décrotteur, noir comme un charbonnier, il lui fait signe de venir, et, lui donnant l'immense et lourd carick de François: « Suis-moi, lui
» dit-il, et surtout prends garde de m'écla-
» bousser. »

Rossignol se met en route, suivi du décrotteur portant le carick. Il se rend à la place où la veille il a trouvé François, en se

disant : « D'abord il va crier... mais, en lui
» mettant une pièce de cent sous dans la
» main, j'apaiserai sa colère, et nous serons
» bons amis. »

Mais François n'est pas sur la place, par la raison que le commissaire l'a envoyé coucher à la Préfecture. Rossignol va à la *Carpe travailleuse* le demander ; point de François. « Il est sur quelqu'autre place, » se dit Rossignol, « mais je ne puis pas courir tout
» Paris à pied dans un si joli costume...
» prenons un cabriolet, et allons inspecter
» les sapins. »

Rossignol monte dans un cabriolet, et ordonne au décrotteur de le suivre par derrière. On part ; on visite une place, puis une autre... point de François. Rossignol a envie de déjeuner, son jockey est en nage, courant avec l'immense carick sur les bras, derrière le cabriolet, dans lequel le beau modèle se fait promener. Enfin, celui-ci se dit : « J'ai fait ce que j'ai pu, ma foi ! allons
» retrouver Pierre. »

On s'arrête devant la demeure de Pierre

heureusement pour le petit décrotteur, qui a l'air de sortir de l'eau. Au moment de le payer, Rossignol se dit : « Ce petit drôle » trotte bien... il pourrait faire notre joc- » key. Petit, veux-tu entrer en maison? » — Moi, monsieur? est-ce qu'il faudrait » courir comme ça tous les jours derrière » un cabriolet?—Non, ceci est un extraor- » dinaire. Tu feras nos appartemens, nos » lits, nos bottes; tu prendras tout ce qu'on » te donnera. Tu seras logé, nourri... et je » te promets de bons gages.—Je veux bien, » monsieur. —En ce cas, monte, et n'ou- » blie pas que je t'ai donné deux cents francs » d'avance. — Bah! vous ne m'avez rien » donné du tout.—N'importe, tu le diras, » ou je te retire ma protection. »

Pierre voit rentrer Rossignol suivi du petit garçon portant le carick. « Eh! bien, » tu rapportes cela ici? » dit-il à son ami. « — Oui, j'ai réfléchi que je ne voulais pas » m'en séparer. Pierre, voilà notre domes- » tique. — Ce petit garçon? — Est-ce que » nous avons besoin d'un géant pour nous

» servir ? — Il est bien noir. — Il se débar-
» bouillera. Je sens que je suis en appétit.
» Allons, Pierre, partons. — Mais... — Mais
» quoi ? — Je n'ai pas été chez Bernard
» depuis deux jours, et j'avais l'habitude
» d'y aller souvent. Tu iras une autre fois ;
» le plus pressé est d'aller nous divertir...
» Toi, petit, reste ici, fais notre apparte-
» ment... frotte, nettoie et amuse-toi...
» Partons. »

Rossignol entraîne Pierre ; au moment où ils vont passer la porte cochère, celui-ci dit encore : « Mais, si Bernard venait me deman-
» der... — Eh ! que diable ! tu n'as que ton
» Bernard dans la tête... attends, je vais
» arranger cela... holà, madame Roch !...
» s'il venait quelqu'un demander Pierre,
» vous direz qu'il est sorti avec un ami pour
» chercher son frère... et vous pourrez dire
» ça tous les jours, nous ne ferons pas autre
» chose. »

Ils partent enfin, et sont bientôt chez un traiteur où Pierre oublie de nouveau les bons avis de ses anciens amis pour ne son-

ger qu'à se divertir avec Rossignol. Celui-ci, ainsi qu'il l'a promis, ne lui laisse pas le temps de réfléchir : après le déjeûner il le conduit au billard ; de là, ils vont dîner, et le soir voir les guinguettes, où Rossignol présente son ami à toutes ses connaissances; on ne demande pas mieux que de faire celle du pauvre Pierre, qui ne voit pas au milieu de quels gens il se trouve. Le soir, ces messieurs rentrent toujours gris, quelquefois même, ils ne rentrent pas du tout. On doit présumer comment est tenu le ménage, fait par un décrotteur, qui met tout sens dessus-dessous dans l'appartement, en s'ennuyant d'être seul pendant la journée entière, appelle par la croisée ses camarades, pour qu'ils montent jouer avec lui. Mais Rossignol prétend que leur jockey a des dispositions, qu'il cire bien les bottes, et que c'est le principal.

Il y a déjà trois semaines que cette vie dure. Toutes les fois que Pierre parle d'aller chez Bernard, Rossignol trouve quelque prétexte pour l'en empêcher, et Pierre finit

par en parler moins souvent, parce que, lorsqu'on se conduit mal, on ne se plaît plus dans la société des honnêtes gens. Le bon porteur d'eau s'est plusieurs fois rendu chez Pierre, qu'il n'a jamais trouvé, et madame Roch, que Rossignol a eu l'art d'intéresser en allant devant sa loge faire Apollon ou Jupiter, dit chaque fois au père Bernard : « M. Pierre est sorti pour cher-
» cher son frère. » Le bon Auvergnat croit cela, et se dit : Pauvre Pierre !.. il se
» donne ben de la peine, et il n'est pas plus
» avancé que nous. »

Mais un matin que Pierre et Rossignol, frisés et cirés avec soin, se rendaient aux Champs-Élysées, où ils avaient donné rendez-vous à quelques amis intimes, au moment où ces messieurs traversent la chaussée des boulevards, un fiacre qui passait près d'eux, s'arrête et le cocher descend de son siége en s'écriant : « C'est lui !.. c'est mon
» voleur! ah! pour le coup il va la danser!.. »

François, car c'est lui-même, entame la conversation par cinq ou six coups de fouet

sur les deux amis; et Pierre est obligé de prendre sa part de ce qui n'était adressé qu'à son compagnon.

Ces messieurs, étourdis de cette brusque attaque, commencent par crier, mais François, sautant sur Rossignol, qu'il saisit au collet, ne leur laisse pas le temps de se sauver.

« Je te tiens enfin, voleur, drôle, » dit le cocher en secouant avec force Rossignol, qui a changé de couleur en reconnaissant François. « Mon carick... coquin, mon ca-
» rick!.. qu'en as-tu fait?.. — Lâche-moi,
» François, lâche donc, tu m'étrangles...
» —Non pas! je te tiens, il me faut mon
» carick, et le paiement du déjeûner. . et
» un dédommagement pour le temps que
» j'ai passé à la préfecture, et le rhume que
» j'ai attrapé... — Je te paierai tout ce que
» tu voudras, mais lâche un peu...
»—Vous vous trompez, cocher, dit Pierre,
» qui ne comprend rien à ce qu'il entend,
» nous n'avons rien à vous...vous êtes gris..
» — Je suis gris... non pas, mon petit

» homme... c'est vot' camarade qui est un
» voleur... mais je vais commencer par lui
» donner une gratification. »

Et François applique deux ou trois coups de poing sur la frisure du beau modèle ; Pierre, en voulant défendre son ami, reçoit aussi quelques preuves du ressentiment de François, et la foule qui s'amasse autour du fiacre arrêté, les laisse se battre, parce qu'il est beaucoup plus agréable de voir des hommes se donner des coups, que de chercher à les séparer.

Enfin, Rossignol, tout en se défendant d'une main, est parvenu à glisser l'autre dans son gousset ; il en tire trois pièces de cent sous qu'il met sous le nez de François ; cette vue calme un peu le cocher ; il prend l'argent, suspend l'attaque, et prononce d'une voix enrouée : « Et mon carick ? »

« Tu vas l'avoir, répond Rossignol, con-
» duis-nous, mon ami et moi. Si tu avais eu
» l'esprit de m'entendre, tu aurais épargné
» une telle scène à l'amitié. »

En disant cela, Rossignol ouvre la por-

tière, il fait monter Pierre, se place à côté de lui, François grimpe sur son siége, et le fiacre s'éloigne, laissant là les badauds, qui se demandent mutuellement ce que c'est.

Pierre, qui a reçu des coups de fouet et des coups de poing, ne comprend pas pourquoi ils sont montés dans la voiture du cocher qui les a battus.

« Je t'expliquerai tout ça, » dit Rossignol en cherchant à réparer le désordre que François a mis dans sa toilette. « — Mais il » dit que tu l'as volé. — Est-ce qu'il sait ce » qu'il dit? — Mais tu lui as donné de l'ar- » gent. — Tu vois donc bien que je ne l'ai » pas volé. — Il te demande un carick... » —Oui, il veut que je lui prête celui de mon- » oncle, parce qu'il va voyager sur mer... » — Comment, ce cocher va... — Eh! sans » doute! tout t'étonne, toi; apprends que » François est un garçon très-distingué; » nous avons servi ensemble autrefois. — » Et pourquoi te rossait-il?.. — Il a des » momens d'absence; il nous aura pris » pour ses chevaux. C'est, du reste, un

» homme dont je veux te faire cultiver la
» connaissance. »

Ces messieurs arrivent à leur demeure. Rossignol engage François à monter avec eux ; le cocher les suit, son fouet à la main, et Pierre ne comprend pas pourquoi ils font tant de politesses à un homme qui vient de les battre. Rossignol fait passer François dans sa chambre, lui rend son carick, lui jure qu'il a couru après lui pendant huit jours, et pour achever la paix, le ramène dans la salle à manger en ordonnant à son jockey de courir chez le traiteur et de faire venir à dîner. — « Et notre rendez-
» vous aux Champs-Élysées, dit Pierre. —
» Nous irons une autre fois!... Je retrouve
» un ancien ami, un vieux camarade!.. je
» veux que nous le fêtions dignement. »

François a repris sa bonne humeur avec son carick; la vue des bouteilles achève de le mettre en gaieté. Pierre laisse toujours Rossignol commander, et ces messieurs se mettent à table, où ils sont servis par le jockey et deux de ses amis, auxquels il a

fait signe de monter. Suivant l'usage, le repas se prolonge assez avant dans la nuit, et vers la fin, Pierre tape dans la main de François qui est déjà son intime ami.

C'est ainsi que Pierre emploie la fortune à la tête de laquelle il se trouve. Sans cesse dans la compagnie la plus méprisable, au milieu d'êtres sans état, sans mœurs, quelquefois même sans asile; livré à un homme dont les habitudes sont aussi canailles que les manières, et qui n'a aucun remords de le dépouiller, Pierre dépense sans compter et se persuade qu'il s'amuse parce qu'il ne sort du cabaret que pour entrer au café, et du café que pour courir les guinguettes.

Quelquefois il trouve que l'argent va bien vite, mais Rossignol lui dit : « Tu es » maintenant d'une très-jolie force à la » poule et au siam, tu bois tes trois bou- » teilles sans te grisser, tu fumes quatre ou » cinq cigares dans ta soirée ; mon ami, on » n'acquiert pas de tels avantages sans qu'il » en coûte un peu. »

Quelle différence chez le bon porteur

d'eau ; là on ne songe, on ne parle que d'André ; Bernard s'informe sans cesse de moi et tâche de consoler sa fille, car il s'aperçoit chaque jour du changement que le chagrin opère chez Manette. Pâle, triste, amaigrie, ma pauvre sœur n'a pas souri depuis mon départ. « Veux-tu donc te
» laisser mourir ? lui dit Bernard — Non,
» répond-elle, mais je veux retrouver An-
» dré... Mon père, laissez-moi le chercher.
» — Eh ! ma pauvre enfant, où iras-tu pour
» le trouver ? »

A cela Manette ne répond rien ; elle baisse les yeux vers la terre et cache ses larmes à son père.

CHAPITRE IV.

Six mois et huit jours

Près de six mois se sont écoulés, lorsqu'un matin Manette paraît frappée d'un trait de lumière, et court à Bernard en s'écriant : « Mon père!.. mon père!.. je sais » où il est... je suis certaine de le trouver... » Ah! mon Dieu, comment cette idée-là » ne m'est-elle pas venue plus tôt? — Tu » sais où il est, dis-tu? — Oh! oui, mon » père... Je suis sûre que je ne me trompe » pas... Laissez-moi partir... je vous en » prie, je ramènerai André dans vos bras... » — Mais dis-moi d'abord où il est, puisque » tu le sais.... — Près de la maison de campagne de madame la comtesse... Dans

» cette terre où il m'a dit souvent avoir
» passé des jours si heureux auprès de celle
» que... qu'il voyait là tout à son aise...—
» Comment! tu crois que c'est là qu'il est
» allé se cacher? — Oui, mon, père... mon
» cœur devine le sien, et quand il s'agit
» d'André, mon cœur ne me trompe ja-
» mais... Ah! vous me permettez de par-
» tir... — C'est, je crois, dans les environs
» de Fontainebleau...—Oui, mon père —
» J'ai justement là un vieil ami auquel je
» t'adresserai, et chez qui tu seras bien...
» Cependant une jeune fille... aller seule...
» — Mon père, est-ce que je n'ai pas l'air
» assez raisonnable... et André qui mourra
» de chagrin si je ne vais pas le consoler...
» — Allons, puisque tu le veux... — Oh!
» quel bonheur!.. — Demain nous irons à
» la voiture... — Demain!... pourquoi re-
» tarder? il est encore de bonne heure,
» aujourd'hui même je puis partir... —
» Manette, tu es bien pressée de me quit-
» ter... — Mon père, ce n'est pas pour long-
» temps, il y a six mois que nous ne l'avons

» vu... d'ailleurs je vous écrirai... — Tu
» oublies que je ne sais pas lire. — Votre
» voisin vous lira mes lettres, vous serez
» bien aise alors que j'aie appris à écrire...
» Ah! que nous serons heureux quand j'au-
» rai retrouvé André! »

Et tout en parlant, Manette va et vient dans la chambre; elle fait un petit paquet de ce qu'elle veut emporter; elle ôte son tablier, met sur sa tête un modeste chapeau de paille, et court prendre le bras de son père, qu'elle entraîne vers l'escalier avant qu'il ait le temps de se reconnaître.

On arrive aux voitures : celle pour Fontainebleau part dans une heure, il y a encore une place : Manette fait un saut de joie, puis court s'asseoir sur un banc de pierre avec son paquet sur ses genoux. Elle veut attendre là le moment du départ. Le bon porteur d'eau veut emmener sa fille dans un café pour prendre quelque chose. Manette ne veut rien, elle préfère rester sur le banc, elle a la diligence devant les yeux, et on ne partira pas sans elle :

« Adieu, mon père, dit-elle à Bernard, ne
» vous ennuyez pas, je reviendrai bien
» vite. »

Bernard embrasse sa fille, puis s'en va tristement; Manette regarde son père s'éloigner, elle soupire... mais elle porte les yeux sur la voiture et reprend courage. Enfin l'instant du départ est arrivé et le voyage ne doit pas être long. Manette se place d'un air timide, et ne lève pas les yeux pendant tout le trajet; quelques curieux lui parlent, elle ne répond que par monosyllabes, la conversation est bientôt finie; lorsqu'on s'arrête à Essone, Manette reste dans la voiture au lieu de descendre avec les autres voyageurs; cela en fait rire et bavarder quelques-uns, mais Manette s'embarrasse fort peu de ce que peuvent penser et dire des gens assez sots pour s'occuper de ce qui ne les regarde pas, et Manette a bien raison.

Après s'être rendue chez l'ami de son père, Manette se fait indiquer la terre de M. de Francornard; il n'y a qu'une lieue et demie de distance de Fontainebleau,

Manette pourra facilement s'y rendre et en visiter tous les environs. Mais elle commence à penser que lors même que je les habiterais, il ne lui sera pas aussi aisé de me trouver qu'elle se l'était persuadé.

Manette se rend d'abord au château, elle lie conversation avec le concierge, elle sait que personne de l'hôtel n'est revenu visiter cette campagne. « Et M. André, dit
» Manette, ce jeune homme qui demeurait
» chez madame la comtesse, ne l'avez-vous
» pas vu?.. Peut-être ne le reconnaîtriez-
» vous pas, il est bien grandi depuis le
» temps où il passait ici l'été.— Oh! c'est
» égal, mamzelle, dit le concierge, je le
» reconnaîtrais bien! mais il n'est pas venu
» non plus. »

Manette s'éloigne tristement et va parcourir les environs; elle visite les hameaux, elle s'informe aux habitans, et n'obtient aucun renseignement, mais elle ne perd pas courage, et le lendemain elle recommence ses recherches.

Cependant Manette ne s'était pas trom-

pée : en sortant de Paris au milieu de la nuit, sans but et sans autre projet que celui de fuir la ville où résidait Adolphine, j'avais pris le premier chemin venu ; à force de marcher j'arrivai dans les champs ; j'étais exténué de fatigue ; à peine remis d'une longue maladie, le coup que je venais de recevoir semblait m'avoir ravi de nouveau toutes mes facultés. J'attendis le jour, assis au pied d'un arbre. Dans ma douleur je voulais mourir, le souvenir de ma mère me rendit à moi-même ; je cherchai à rappeler mon courage... Mais la blessure était encore trop fraîche. Au milieu de ces champs silencieux, il me semblait entendre encore le son des instrumens... le bruit de la danse célébrant le mariage d'Adolphine !

J'étais auprès de Bondy, je ne savais où aller, j'avais Paris en horreur, et je jurai de ne point y rentrer. Quelquefois je songeais à mon pays... Mais j'avais besoin d'être seul, pour me livrer à mon aise à toute ma douleur.

J'étais depuis quelques jours dans un village, lorsqu'en songeant à Adolphine je me rappelai les jours heureux que j'avais passés avec elle, dans cette campagne où nous allions tous les ans. Aussitôt je sentis le désir de revoir ces lieux chéris; je partis sur-le-champ, et j'arrivai bientôt devant cette maison, où s'étaient écoulés les plus doux instans de ma vie. Je ne voulais pas entrer, je craignais de rencontrer quelqu'un de la maison... je désirais n'être aperçu de personne. Mais je passai une nuit entière à rôder autour des murs du parc; et, au point du jour, je montai sur un monticule d'où l'on plongeait parfaitement dans une grande partie des jardins. J'apercevais les bosquets où je m'étais assis avec elle, les allées où nous avions joué ensemble, je tâchais d'oublier le temps écoulé depuis, et de ne plus vivre que dans le passé. Je ne pouvais quitter cet endroit... Je m'y trouvais moins malheureux... et je résolus de me fixer dans un séjour qui procurait encore à mon âme un dernier bon-

heur. Car à vingt ans on a besoin d'aimer, et l'on se complaît même dans sa douleur, parce que c'est encore de l'amour.

Non loin du monticule s'élevait une chaumière entourée de plusieurs bouquets d'arbres. Je m'y rendis dans l'ntention de m'y reposer un moment. La chaumière était habitée par une vieille paysanne, elle y était seule avec son chien et quelques brebis. Je lui demandai s'il ne serait pas possible d'avoir un petit coin dans sa maisonnette. La bonne femme crut d'abord que je voulais plaisanter. « Quoi, vous,
» monsieur! me dit-elle; un jeune homme
» de la ville, vous désirez loger dans cette
» pauvre masure, avec une vieille comme
» moi? — Ce serait pour moi le plus grand
» bonheur. — Si vous voulez vous con-
» tenter de la petite chambre d'en haut,
» c'était celle de mon pauvre fils!.. elle
» n'est pas belle, mais je n'avons que cela
» à vous offrir. »

Enchanté de pouvoir demeurer dans la chaumière, je tirai de ma poche une dou-

zaine de louis, j'en avais emporté à peu près trois fois autant en quittant Paris, je mis les cent écus dans le tablier de la vieille. La pauvre femme n'avait jamais vu tant d'argent à la fois; elle fit un cri d'admiration.

« C'est pour mon logement, lui dis-je.—Ah!
» monsieur, vous pouvez maintenant y
» rester toute votre vie! vous serez logé,
» nourri, aussi ben que moi!.. Je parta-
» gerai avec vous, c'est ben juste, pour une
» si grosse somme. »

Mes arrangemens furent bientôt faits; je me rendis à la ville, j'achetai des crayons et tout ce qu'il me fallait pour dessiner. Je m'installai dans la chaumière, dont la situation me convenait, car les arbres qui l'entouraient la dérobaient aux regards des promeneurs, et, à cinq cents pas environ, j'étais sur la hauteur, d'où mes yeux plongeaient dans le parc de ma bienfaitrice.

C'était là que je passais une grande partie de la journée; souvent immobile, livré à mes souvenirs, quelquefois dessinant un site, un bocage que j'avais parcouru avec elle.

Le temps s'écoulait, ma douleur s'était changée en mélancolie, mais mon amour ne s'éteignait pas; car la vue des lieux où il avait pris naissance n'était point propre à le bannir de mon cœur.

Un jour que, suivant mon usage, je revenais de ma place favorite, j'aperçus dans un sentier voisin de celui que je suivais, une jeune femme, qui marchait lentement en tenant son mouchoir sur ses yeux.

C'était Manette qui, depuis huit jours, me cherchait inutilement dans les environs; elle commençait à perdre courage, et dans ce sentier isolé, se livrait à son chagrin et donnait un libre cours à ses pleurs.

Le bruit de ma marche lui a fait lever les yeux, elle s'arrête, me regarde, pousse un cri et vole dans mes bras... Tout cela a été l'affaire d'un instant; Manette a sa tête appuyée sur ma poitrine, elle m'appelle André, son cher André, et je ne suis pas encore revenu de ma surprise.

Manette dans mes bras... dans cette campagne... Comment se fait-il ?.. Sans doute mes yeux lui expriment tout ce que je pense, car elle s'empresse de me dire : « Cela vous » étonne, monsieur !.. Oui, je le vois bien, » parce qu'il peut se passer de nous, il » croit que nous pouvons nous passer de » lui ; parce qu'il ne nous aime plus, il » pense que nous devons aussi cesser de l'ai» mer. — Moi, cesser de t'aimer... Ah ! » Manette ! — Sans doute : quand on aime » les gens on les quitte comme cela, n'est» ce pas ? On les abandonne ! on les laisse » livrés à la plus cruelle inquiétude... on » s'enfuit comme un loup !.. sans daigner » penser que ceux qui nous chérissent se » désolent et mourront de chagrin... — » Ah ! Manette, j'ai eu tort, je le sens. — » Tu en es fâché !.. Ah ! n'en parlons plus, » André, je t'ai retrouvé ! je suis si heu» reuse, si contente !.. j'ai déjà oublié tout » le chagrin que tu m'as fait. »

Je presse Manette dans mes bras, je suis content et fâché de la revoir. Les amoureux

sont comme les enfans; quand ils ont fait quelque faute, ils ne veulent pas en convenir. « Mais, qu'es-tu venue faire dans ce » pays? » dis-je à Manette. » — Il me le » demande! je suis venue te chercher. — » Me chercher... et comment savais-tu que » j'y étais? — C'est que mon cœur me l'a » dit... Cher André, nous avons eu bien » du chagrin, va!.. — Ah! pardonnez-» moi... mais j'ai bien souffert aussi. — Je » le sais... Est-ce que tu crois que nous » ignorons la cause de ta disparition su-» bite?.. Oui, monsieur, nous savons que » c'est l'amour qui vous a fait nous aban-» donner tous... et oublier vos parens, vos » amis. — Manette... — Oh! c'est la vé-» rité... tu as beau tourner la tête, mais le » temps te consolera, mon ami; on dit qu'il » guérit encore plus vite les hommes que » les femmes... Mon père sera si content » de te revoir, et ton frère, ce pauvre Pierre » qui court depuis le matin jusqu'au soir, » dans l'espérance d'avoir de tes nouvelles. » Viens avec moi, partons bien vite... al-

» lons les consoler. — Non, Manette, non,
» j'ai juré que je ne retournerais plus à Pa-
» ris... — Comment, monsieur, vous avez
» juré!.. Ah! l'on ne tient pas tout ce
» que l'on jure!.. Mon ami, est-ce que tu
» aurais le courage de me refuser? —
» Ici je suis aussi heureux que je puis l'être
» désormais... je ne veux point quitter ces
» lieux. — C'est cela, pour passer tout vo-
» tre temps à regarder les jardins où vous
» couriez avec... Est-ce comme cela que
» vous vous guérirez, monsieur?.. — Viens
» avec moi sur cette hauteur... viens, je
» veux te montrer ces lieux, témoins de
» mes plus beaux jours. »

Je prends la main de Manette; elle m'accompagne sans dire un mot. Parvenu sur la hauteur, je lui montre les endroits que chaque jour je viens contempler : « J'étais
» là auprès d'elle, dis-je à ma sœur, quel-
» quefois des matinées entières... Que le
» temps me semblait court!.. — Je le trou-
» vais bien long, moi, qui ne te voyais
» pas... Mais, quisqu'elle est mariée, à quoi

» bon vous nourrir de ces pensées?—Quand
» on n'a plus le bonheur en espérance, il
» faut bien le chercher dans ses souvenirs!
» —Ah! si tu voulais, André, nous pour-
» rions encore être heureux!.. Est-ce que
» les hommes n'aiment qu'une seule fois
» dans leur vie!.. On dit que cela leur
» arrive si souvent au contraire. — Ah!
» Manette, je crois bien, moi, que je n'ai-
» merai pas deux fois. »

Manette ne me répond rien. Nous redescendons dans la vallée. « Où loges-tu! lui
» dis-je. — A la ville voisine. — Mais il y a
» encore une lieue d'ici là... Je vais t'y con-
» duire. — Et tu partiras avec moi pour
» Paris?..— Non... je reviendrai ici. — En
» ce cas il est inutile de me conduire à la
» ville, je n'y retournerai pas... — Com-
» ment! que veux-tu donc faire?—Rester
» ici... avec toi.— Manette, y penses-tu...
» et ton père?—Je lui écrirai où je suis, et
» il me pardonnera.—Mais cela ne se peut
» pas... rien ne te retient ici... — Rien!..
» ah!.. j'ai peut-être plus de raisons que

» vous pour y rester...—Que feras-tu ici?
» —Je vous tiendrai compagnie... et si
» cela vous ennuie, eh bien, je ne vous
» parlerai pas, et je me tiendrai assez loin
» de vous pour que ma vue ne puisse vous
» donner d'humeur. — Mais, Manette...
» encore une fois, cela n'a pas le sens com-
» mun...—Cela m'est égal, je veux rester:
» j'ai aussi mes volontés, moi! »

Le projet de Manette me contrarie. J'essaie encore de la faire changer de résolution, mais elle ne me répond plus. La nuit vient, je retourne à ma chaumière; Manette me suit et y entre avec moi.

Mon hôtesse regarde cette nouvelle venue, puis porte ses yeux sur moi: « Madame est
» de vot'connaissance, dit-elle enfin. —
» Oui... c'est... — Ah! je gage que c'est
» vot'femme!.. — Oh! non, madame, »
répond Manette en poussant un gros soupir,
« je ne suis que sa sœur...—Sa sœur... tiens,
» en effet... je crois que vous vous ressem-
» blez.—Madame, je voudrais aussi loger
» dans votre maison.—Bah! eh! mon Dieu!

» ma maison est donc devenue ben at-
» trayante..—Voici de l'argent pour...—
» Oh! ma petite, ça n'était pas la peine,
» vot' frère m'a assez payée... Mais je n'ai
» plus de place, mon enfant; la chambre
» du haut est occupée par votre frère, celle-
» ci est la mienne, et je n'en avons pas
» d'autre. — Est-ce que votre lit n'est pas
» grand?..—Mon lit! Ah! morguienne! on
» y coucherait cinq sans se gêner; nous
» autres paysans, j'avons des lits pour cou-
» cher toute une famille.—Si vous vouliez
» me permettre de coucher avec vous...
» Certainement, mamzelle, tout à vot' ser-
» vice, si ça vous est agréable... Oh! comme
» ça vous pouvez rester... »

Manette est enchantée, et moi j'ai de l'humeur. Je lui dis bonsoir, et je monte à ma chambre. L'obstination de Manette m'étonne, je ne lui aurais pas cru autant de caractère; vouloir rester avec moi, malgré moi, c'est fort mal... Fort mal!.. Ingrat que je suis!..

Je n'ai pas envie de dormir, j'ai acheté

quelques livres à Fontainebleau, j'essaie de lire... Mais je ne suis pas à ma lecture, l'idée que Manette est près de moi me revient sans cesse à l'esprit... Ces femmes ! quand cela veut quelque chose... Cependant Manette est bien douce, bien bonne... mais elle est femme aussi.

La nuit est passée ; j'ai fort peu dormi... J'ai pourtant moins pensé à Adolphine que de coutume... C'est la faute de Manette qui vient me troubler dans mes souvenirs. Je descends avec le projet de ne point lui dire un mot, et de lui laisser voir par mes manières combien sa conduite m'est désagréable.

Elle a déjà terminé sa toilette. Elle n'a rien sur la tête ; mais ses cheveux sont si jolis, et elle les arrange si bien, quoique sans prétention... Elle baisse timidement les yeux quand je parais, et me dit d'un air craintif : « Bonjour, André... »

Je ne voulais pas lui répondre, et je suis allé l'embrasser... C'est sans doute par habitude. N'importe, elle doit voir combien j'ai d'humeur.

« Vous devez avoir fort mal dormi avec » cette paysanne, » lui dis-je au bout d'un moment. «—Au contraire, j'étais très-bien. » — On manque presque de tout ici...— » Vous y vivez, je ne suis pas plus difficile » que vous.—Cet endroit est fort triste, on » ne rencontre jamais personne dans les » environs...—Ce n'est pas pour voir du » monde que j'y suis venue.—Les journées » sont longues aux champs... Vous ne pou» vez les passer à rien faire.—Je travaillerai » pour cette bonne femme.—Le soir... je » dessine dans ma chambre... Vous vous » ennuierez.—Pas plus qu'hier. »

Je me tais, car elle a réponse à tout. Je prends mon carton de dessin, je sors et vais m'établir à ma place favorite. Les objets que j'aperçois me ramènent à mes souvenirs : pendant quelques momens je ne songe qu'à Adolphine. Mais ensuite je me rappelle Manette; je me retourne pour voir si elle m'a suivi. Je ne l'aperçois pas... Où donc est-elle?.. Mais que m'importe? Je m'assieds, je commence un dessin... Je voudrais pour-

tant bien savoir où est Manette. Je regarde encore de tous côtés... Je l'aperçois enfin à deux cents pas de moi, assise et cousant... Pauvre sœur!... Elle s'est placée derrière un buisson pour que je ne la voie point! Eh bien! qu'elle reste là... Je n'irai certainement pas lui parler, je veux la punir de son entêtement.

Je reprends mon crayon, je dessine quelque temps... Puis je lance à la dérobée un regard vers le buisson... Elle est toujours là, elle travaille et ne lève pas les yeux de mon côté. Voyez un peu ce beau plaisir, rester avec moi pour ne point me parler ni me regarder... Mais je crois que je le lui ai défendu hier, et elle n'ose pas me désobéir. C'est mal à moi de lui avoir fait cette défense, Manette m'a toujours montré tant d'amitié! de dévouement, et son père ne fut-il pas mon premier protecteur?... Elle est venue ici pour adoucir mes peines, pour calmer mes chagrins, et je la traiterais avec cette froideur... Ah! je ne reconnais plus mon cœur. Faisons signe à Manette de venir s'as-

seoir près de moi ; si elle veut causer, eh bien ! je lui parlerai d'Adolphine, et sa présence, loin de me distraire de mes souvenirs, servira à les entretenir encore.

Je me tourne du côté où est Manette, je lui fais des signes... Elle ne lève pas la tête... Oh ! elle ne regarde pas de mon côté !.. Je tousse légèrement, je l'appelle... Elle ne bouge pas... Vous verrez qu'il faudra que ce soit moi qui aille la trouver.

Je me lève et marche lentement vers Manette, arrivé tout près d'elle, je m'arrête ; elle continue de travailler et ne lève pas les yeux ; il me semble cependant que le fichu qui couvre son sein se soulève plus fréquemment.

« Manette... vous ne m'avez donc pas
» entendu ?.. — Est-ce que vous m'avez
» parlé ? » me répond-elle sans lever les
yeux de dessus son ouvrage. « — Oui, je
» vous ai appelée... — Que me voulez vous ?
» — Puisque vous voulez absolument res-
» ter avec moi, il me semble qu'il est ridi-
» cule de nous asseoir à une lieue l'un de

» l'autre...—Je craignais de vous déplaire
» en me plaçant près de vous.—Pourquoi
» donc? votre présence ne m'empêchera
» pas de dessiner et de contempler les lieux
» que je chéris. »

Manette se lève, prend son ouvrage, et, toujours sans me regarder, marche à côté de moi jusqu'à la place où j'ai laissé mon carton de dessin. Je m'assieds, elle se met à quatre pas de moi et recommence à travailler.

Moi je me remets à dessiner. J'attends que Manette me dise quelque chose; mais elle ne souffle pas mot, et toujours ses yeux sont fixés sur son ouvrage.

Il me semble que ce silence m'impatiente, mais peut-être n'ose-t-elle pas me parler de crainte de me fâcher encore, alors c'est à moi de commencer.

« Manette, pourquoi donc ne me dites-
» vous rien ?—Je croyais que vous vouliez
» être tout à vos souvenirs.—Mais ne pou-
» vons-nous pas causer de ce qui m'occupe?
» —Je causerai de tout ce que vous voudrez.

» — Vous avez toujours été si bonne pour
» moi... vous avez toujours su compâtir aux
» peines de mon cœur. — Quand on aime
» bien les gens, est-ce que leurs peines ne
» sont pas les nôtres?...—Mais les femmes
» savent mieux nous consoler que nos amis
» les plus intimes; avec vous, Manette, je
» me suis toujours senti moins malheureux.
» Quand je me rappelle les soins que vous
» m'avez prodigués pendant ma dernière
» maladie!.. Ah! je me reproche d'être
» quelquefois brusque, injuste et si peu
» aimable avec vous!—Moi, je vous trouve
» toujours bien.— Parce que vous êtes in-
» dulgente; vous excusez mes défauts... Ah!
» si Adolphine m'avait vu comme vous...
» Mais elle ne m'aimait pas! j'ai cru un
» moment avoir touché son cœur....C'était
» une illusion... Elle me témoignait cepen-
» dant un attachement si vrai lorsque nous
» habitions ensemble dans ces lieux char-
» mans... Mais alors c'était un enfant... Je
» l'étais aussi; en devenant homme j'aurais
» dû étouffer un sentiment qui ne pouvait

» jamais me rendre heureux... Car, tôt ou
» tard, elle se serait toujours mariée!.. Il
» vaut peut-être mieux pour moi que ce
» soit fait maintenant... Je sens que je de-
» vrais à présent bannir entièrement son
» image de ma pensée, mais je n'en suis
» pas le maître, et, malgré moi, j'y pense
» sans cesse... A quoi travaillez-vous donc
» avec tant d'attention, Manette? vous ne
» quittez pas les yeux de dessus votre ou-
» vrage.—C'est pour cette bonne femme...
» un tablier; je n'avais rien à faire, je lui
» ai demandé de l'ouvrage. — Est-ce que
» c'est pressé?—Oh! non.—On le penserait
» à vous voir coudre... Mais pourquoi donc
» ne me tutoyez-vous plus?... — Je fais
» comme vous. — On croirait que nous
» sommes fâchés, et je serais au désespoir
» de l'être avec toi, Manette.—Oh! moi je
» ne me fâcherai jamais avec toi, André, je
» te le jure.—A la bonne heure, au moins
» nous voici comme à l'ordinaire, cela me
» semblait tout drôle de t'entendre me
» dire: vous.—Moi, cela me faisait mal!..

» —Nous nous sommes vus si jeunes... Te
» rappelles-tu quand ton père m'a trouvé
» à l'entrée de son allée et qu'il m'a fait
» monter avec lui?... Tu as fait un cri de
» surprise en me voyant. — Je m'en sou-
» viens bien... Tu étais tout barbouillé...
» Tu pleurais ton frère... — Oui, et tu
» m'as tout de suite donné à déjeûner...
« Tu étais déjà aussi bonne qu'à présent!..
» Et quand nous dansions la montagnarde!..
» Comme nous faisions du bruit!—Comme
» nous sautions!..—Chère danse!.. Je ne
» m'en souviendrais plus maintenant.—
» Oh! moi je m'en souviens encore... —
» Tu crois... »

Et je fais un mouvement pour me lever... En vérité, je crois que j'allais danser la montagnarde à cette place où j'ai soupiré pendant six mois!..

Mais il est temps de retourner à la chaumière. Je prends mes cartons, Manette ploie son ouvrage, je lui présente mon bras et nous regagnons notre demeure. L'heure du dîner est venue, il me semble que j'ai de

l'appétit ; c'est la première fois depuis que j'ai quitté Paris.

Après dîner, je propose à ma sœur d'aller nous promener dans les environs. Elle accepte ; nous voici en route bras dessus bras dessous, et cette fois nous n'allons pas du côté du monticule. Vraiment ce pays est très-pittoresque; des rochers, comme si l'on était à cent lieues de Paris, une forêt magnifique, tout cela est fort beau quoiqu'un peu triste, mais avec Manette, je ne vois plus cela d'un œil si mélancolique.

Nous regagnons notre demeure ; il est l'heure du repos. Je dis bonsoir à Manette et je monte chez moi. Je songe à ma journée ; elle m'a semblé plus courte qu'à l'ordinaire... et je ne me couche pas en soupirant comme c'était mon habitude. Mon Dieu ! est-ce qu'en effet on peut guérir de l'amour ?.. Est-ce que, du moment que l'on n'a plus d'espoir, ce sentiment diminue?.. Oh! non, j'aime toujours Adolphine; pourquoi donc ne suis-je pas aussi triste qu'autrefois?.. Mais après tout, dois-je me fâcher de

devenir raisonnable?... Dormons, cela vaudra mieux que de m'inquiéter de cela.

Je m'endors, et l'image de Manette vient égayer mes songes. Le lendemain nous nous rendons comme la veille sur la hauteur. Je reprends mes crayons et ma sœur son ouvrage. Cette fois je me place vis-à-vis d'elle, afin de la forcer à me regarder quand elle lèvera les yeux.

Nous causons. Manette me semble plus gaie, elle sourit en me regardant... Et quel aimable sourire! quand j'ai dessiné quelque temps, je vais montrer mon ouvrage à Manette; pour cela, il faut nécessairement que je me rapproche d'elle. Quelquefois j'oublie de retourner à ma place... On est si bien tout contre Manette!... La journée se passe encore plus vite que la veille, et cependant je crois que nous n'avons pas parlé d'Adolphine.

Trois autres jours s'écoulent encore. Je ne sais ce que j'éprouve, il me semble que mon cœur se dilate, qu'il renaît au plaisir, à la vie. Mais je ne puis plus être un instant

sans voir Manette, il me manque quelque chose lorsqu'elle n'est pas près de moi. Nous allons toujours nous asseoir sur le monticule, cependant je commence à m'apercevoir que je sais cet endroit par cœur : toujours les mêmes sentiers; les mêmes bosquets, les mêmes points de vue, j'ai dessiné cela cent fois.. Mais je n'ose proposer à Manette d'aller ailleurs... Je ne sais quelle honte me retient.

Le sixième jour, en tenant devant moi mes dessins, et cherchant quel autre point de vue je puis faire, mes yeux se reportent, comme d'habitude, sur ma compagne : elle ne m'a jamais paru si jolie... Grâce, fraîcheur, doux sourire, Manette est vraiment charmante!.. Et dans ce moment où, assise contre un arbre, elle se penche sur son ouvrage... quelle idée!.. Je cherchais un site nouveau, mais la nature peut-elle m'offrir rien de mieux que Manette?

Je prends mon crayon, je fais le portrait de ma sœur. Oh! je veux qu'il soit bien ressemblant. « Regarde-moi donc, » lui dis-je,

quand elle tient trop long-temps ses yeux baissés. Manette m'obéit aussitôt; je mets tous mes soins à cet ouvrage. « Tu ne me » fais pas voir ton dessin, » me dit Manette. «—Il n'est pas fini, tu le verras de» main.»

Le lendemain j'ai terminé le portrait de Manette. Je le trouve bien, très-bien!.. elle ne se doute pas de ce que j'ai fait. Quand j'ai donné le dernier coup de crayon, je vais m'asseoir tout près d'elle et je mets le portrait devant ses yeux. «.Comment le » trouves-tu?» lui dis-je.

Elle pousse un cri!.. puis elle me regarde... jamais elle ne m'avait regardé comme cela. « Tu es donc contente?» lui dis-je... Elle n'a pas la force de me répondre... elle pleure... Quel enfantillage!.. je crois pourtant que je pleure aussi.

Nous regagnons la chaumière. Après le dîner nous allons nous promener encore... Nous parlons moins, mais nous nous regardons plus souvent. En montant le soir à ma chambre, je dis bonne nuit à Manette et

je l'embrasse. C'est singulier, je l'ai embrassée cent fois, il m'a semblé que celle-ci était la première.

Le lendemain je réfléchis qu'il est assez inutile d'aller encore nous asseoir sur le monticule. Je m'approche de Manette: « Ton » père doit être inquiet de ton absence, » lui dis-je.—« Non, je lui ai écrit. — Mais » il doit s'ennuyer de ne pas te voir... Il » n'a jamais été si long-temps séparé de » toi... Manette... il faut retourner à Paris... » —Tu sais bien ce que je t'ai dit... je n'i- « rai pas sans toi.—Eh bien! partons tous » les deux. »

Manette fait un bond de joie; nos préparatifs sont bientôt faits... Nous quittons la chaumière où Manette est restée huit jours. Moi, j'y ai passé six mois, je croyais y rester toute ma vie.... mais à vingt ans devrait-on jamais jurer de rien?

CHAPITRE V.

Différentes manières d'employer sa fortune.

Nous avions pris la voiture de Fontaine-blau. Pendant la route je parle peu... j'éprouve une espèce de honte en songeant qu'il n'a fallu que huit jours à Manette pour changer toutes mes résolutions ; mais, dois-je lui en vouloir de cela ? Oh ! non, non, je ne lui en veux pas, et lorsque nos yeux se rencontrent, ce qui maintenant arrive beaucoup plus souvent qu'autrefois, je sens que je n'ai nulle envie de la quitter pour retourner dans ma solitude.

Nous sommes à Paris, il est bien juste que je ramène Manette chez son père. En nous apercevant, le bon Bernard fait une

exclamation de plaisir. Je tombe dans ses bras. « Le voilà, mon père, dit Manette,
» le voilà !... Ne vous avais-je pas dit que
» je le ramènerais? — C'est ma foi vrai...
» ce cher André! ha! çà! mon garçon, tu
» ne nous feras plus de pareilles escapades,
» j'espère. — Non, père Bernard, oh! je
» vous le promets. — A la bonne heure, car
» vois-tu! ça nous rend tous comme des im-
» bécilles. — Désormais vous me verrez tous
» les jours, je passerai près de vous tous
» les momens où je ne travaillerai point,
» car je veux travailler, je veux acquérir
» du talent. — Tu feras bien, mon ami; tu
» as de la fortune, c'est fort bien, mais on
» ne sait pas ce qui peut arriver, il faut se
» ménager des ressources en cas de revers.
» — Et Pierre, mon frère... il me tarde de
» l'embrasser. — Morgué, ce garçon-là se
» donne bien du mal pour te retrouver,
» car il n'est jamais chez lui; impossible de
» le rencontrer. — Et il n'est pas venu vous
» voir? — Non, pas depuis bien long-temps.»

Quelque chose me dit que ce n'est pas à

me chercher que Pierre passe son temps. Je reste chez mes bons amis jusqu'à la fin du jour, je ne me suis jamais si bien trouvé chez eux. J'ai de la peine à quitter Manette, et en nous disant adieu le soir, nos yeux se promettent de se revoir le lendemain.

Je retourne chez moi; je n'ai plus nulle envie de passer devant l'hôtel, je me promets au contraire d'éviter avec soin la rue où il est situé, comme je me suis promis de ne plus parler des personnes qui l'habitent.

Il est dix heures du soir quand je frappe à mon ancienne demeure. La portière paraît saisie en me voyant; car Rossignol, avec ses poses et quelques cadeaux (qui lui coûtaient peu, les objets venant de chez moi), avait eu le talent de se rendre madame Roch favorable, et celle-ci pense sans doute que mon arrivée va changer les choses.

« Mon frère est-il chez nous? » dis-je à la portière. «—Non, monsieur... il est sorti
» pour vous chercher avec son ami intime.
» —Son ami intime!.. Ah! mon frère a un

» ami intime? — Oui, monsieur, un bel
» homme, très-aimable et très-gai... il loge
» même chez vous, il habite votre chambre.
» — Ah diable!.. il faudra cependant que
» cet ami intime, qui est si bel homme, ait la
» complaisance d'aller coucher ailleurs. —
» Monsicur, *ceci sont* vos affaires, je n'ai
» point de conseils à vous donner. — Sans
» doute; et à quelle heure rentrent ordi-
» nairement ces messieurs? — Mais, mon-
» sieur, ils n'ont point d'heure *fisque*, c'est
» tantôt ceci, tantôt cela... Quelquefois
» même ils ne reviennent que le lendemain.
» — Ah! ah! il me paraît que mon frère
» emploie aussi la nuit à me chercher, et
» il faudra que je couche dans la rue, si
» cela lui arrive aujourd'hui. — Oh! vous
» pouvez rentrer chez vous, monsieur, il
» y a du monde: le jockey de ces messieurs
» y est. — Comment! mon frère a pris un
» jockey? — Oui, monsieur, un petit bon-
» homme, assez *tapageant*. je me suis *plainte*
» quelquefois du bruit qu'il fait dans la jour-
» née, et ces messieurs m'ont promis de le

» *séquestrer* davantage. — Oh ! je vous pro-
» mets aussi que tout cela ne durera pas.»

Je prends de la lumière et je monte l'escalier, curieux de connaître cet intime ami, avec lequel Pierre a partagé son logement. Le souvenir de Rossignol se présente un moment à mon esprit, mais je ne puis croire que mon frère l'ait fréquenté de nouveau après ce que je lui en ai dit.

Arrivé devant ma porte, je m'aperçois qu'elle est ouverte. La portière avait raison de me dire que je pouvais rentrer facilement; il me paraît que mon logement est devenu un lieu public.

J'entre... à chaque pas ma surprise augmente : quel désordre !.. des chambres qui ont l'air de n'avoir pas été balayées depuis six mois ; des meubles qui ne sont plus en place... Dans la salle à manger, je vois sur un guéridon les débris du déjeuner ; il me paraît qu'on tient table ouverte. Plus loin, des fauteuils couverts de taches... dans le salon, la glace est brisée... et plus de pendule sur la cheminée... Ah ! Pierre !.. Pierre! que signifie tout cela !..

J'entre dans sa chambre ; le lit n'est point fait, on ne sait où marcher, pour ne point mettre le pied sur quelque chose ; je passe dans la mienne, c'est encore pis; j'ouvre ma commode... les tiroirs sont vides, les armoires aussi; plus de tableaux sur les murs. Je crois que si j'avais tardé encore quelque temps, j'aurais trouvé mon appartement entièrement démeublé.

Mais où donc se cache le jockey de ces messieurs? je ne le vois ni ne l'entends. Enfin, après avoir visité partout, j'entre dans la cuisine, et j'aperçois, sous la pierre qui servait à laver, un petit garçon couché et endormi auprès de sept ou huit pots de confitures, qui sont tous entamés. C'est là, sans doute, le jockey dont on m'a parlé. Je le reconnais pour lui avoir fait quelquefois cirer mes bottes. Laissons-le dormir; celui-là est le moins coupable, mon frère et son ami ne se sont pas contentés de confitures.

Je retourne dans la chambre de Pierre, je veux y attendre son retour, je n'ai pas en-

vie de dormir, tout ce que je vois me tourmente. Ma mère m'avait recommandé de veiller sur mon frère; au lieu de cela, je l'ai laissé maître de ma fortune, s'il s'est mal conduit, n'en suis-je pas la cause?

Ma montre marque deux heures et mon frère ne rentre pas. Où est-il?.. que ne puis-je le deviner!.. j'irais l'arracher aux misérables qui le perdent, qui tournent en ridicule sa candeur, son heureux naturel et s'attachent à lui donner toutes les habitudes du vice.

Enfin, on frappe un grand coup en bas; ce sont eux sans doute... oui, j'entends monter l'escalier... l'un chante, l'autre se plaint... et dans le chanteur j'ai déjà reconnu Rossignol; je dois m'attendre à tout.

Je me tiens à l'écart pour les examiner un instant à mon aise. J'ai laissé la porte entr'ouverte pour qu'ils ne réveillent point leur jockey. Ils entrent... grand Dieu! dans quel état!.. tous deux sont gris, mais ce n'est rien encore : mon frère a un œil presque sorti de la tête, Rossignol a sur le

visage les marques de plusieurs coups de canne, leurs habits sont déchirés, et ils n'ont plus ni cravate, ni col.

Pierre, qui est le plus gris, peut à peine se soutenir, il va se jeter sur le premier fauteuil, en portant une main à son œil ; Rossignol se tient encore un peu et chantonne tout en jurant après son jockey.

« Où est-il donc, ce petit drôle de... po-
» lisson... qui laisse les portes ouvertes pour
» qu'on vienne nous voler ?... je le chasse-
» rai... je suis sûr qu'il mange encore nos
» confitures... holà !.. Frontin !.. La-
» fleur !.. Lolive !.. je veux qu'on bassine
» mon lit ! ou je mets le feu à la maison!.. »

En disant ces mots, M. Rossignol ramasse un balai et frappe de toute sa force sur la table du déjeuner. Je n'y puis plus tenir et je me montre brusquement à ces messieurs.

« Un homme !.. » s'écrie Rossignol, qui ne me reconnaît pas, « un homme chez
» nous... la nuit ! ha çà ! est-ce que madame
» Roch s'est laissé graisser la patte ?.. L'ami,

» que veux-tu, qui es-tu ? parle... et faisons » connaissance...—Oui... qui es-tu ? » balbutie Pierre, en tenant toujours son œil, et faisant tous ses efforts pour ouvrir l'autre.

« Qui je suis, malheureux !.. si la débau» che ne t'avait pas abruti, me ferais-tu » cette question? »

Pierre a reconnu ma voix... il se lève... me regarde... puis, retombe sur le fauteuil, en prononçant : « Mon frère !.. » et il baisse la tête sur sa poitrine. Ma vue vient de lui rendre la raison. Quant à Rossignol, en voulant se reculer précipitamment avec son balai à la main, il s'est jeté dans la table et tombe avec elle, en s'écriant : « Son frère! » bah !.. ça n'est pas possible !.. il a pro» mis qu'il ne reviendrait pas.

« — Il est cependant revenu, M. Rossi» gnol, et il saura vous chasser de chez » lui.—Comment... qu'est-ce que c'est?.. » est-ce qu'on se fâche pour des plaisante» ries?.. parce que j'apprends à Pierre à » *descendre le fleuve de la vie*.—Sortez d'ici, » misérable, qui avez rendu mon frère pres-

» qu'aussi vil que vous !.. sortez, ou je ne
« serai plus maître de ma colère... — Mais
» encore une fois, expliquons-nous, mes
» enfans... s'il a l'œil poché, c'est qu'il a
» voulu walser avec la particulière du capo-
» ral, je me charge de les raccommoder
» demain matin. »

Je n'écoute plus Rossignol, je lui prends son balai des mains, et lui en appliquant une douzaine de coups sur les épaules, je le pousse hors de chez moi. Le beau modèle descend les escaliers, cogne à la loge de la portière, et veut absolument finir sa nuit chez elle. Mais la complaisance de madame Roch ne va pas jusque-là. Elle tire le cordon à Rossignol, qui sort enfin en lui criant : « Adieu, ma petite mère, je n'ai
» pas le temps de faire Achille ce soir... ça
» sera pour une autre fois.»

Je suis revenu près de mon frère; il est toujours assis dans le fauteuil, la tête baissée sur sa poitrine, il n'ose pas bouger... Le malheureux me fait pitié! son œil noir et enflammé doit le faire souffrir, tâchons

de le soulager, nous le gronderons après.

Je cherche de l'eau fraîche, tous les verres sentent la liqueur. Je cours à la fontaine en laver un. Je ne puis parvenir à trouver une serviette pour bassiner son œil... mon mouchoir servira. Je m'approche de Pierre, je lui prends la tête et je lave sa blessure... Il se laisse faire, mais il pleure... il se jette à mes genoux... « Allons, Pierre, relevez-
» vous, vous me faites mal... un homme ne
» doit jamais se mettre aux genoux d'un
» autre!.. encore moins à ceux de son frère...
» Ah!.. André, je suis si fâché...—Nous
» parlerons de tout cela demain... il est
» trois heures du matin, et quoique vous me
» paraissiez maintenant habitué à faire de
» la nuit le jour, il me semble qu'il est temps
» de se reposer. Allez vous coucher, Pierre,
» et tâchez de dormir, vous en avez besoin.»

Il m'obéit et se rend dans sa chambre; quant à moi, qui ne me soucie point de me coucher dans le lit qu'a occupé M. Rossignol, je me jette dans un fauteuil et j'y dors paisiblement, car ma conscience ne me

reproche rien, et Manette a mis fin aux soupirs que faisait naître Adolphine.

Le lendemain, mon premier soin est de congédier le jockey et de faire venir une femme intelligente qui remet un peu d'ordre dans mon appartement. J'ai ouvert mon secrétaire, il est vide et il renfermait deux mille francs quand je suis parti. L'argenterie a aussi disparu, ainsi que trois grands tableaux finis par M. Dermilly et que je comptais garder toujours!... Pierre dort encore; je veux, avant son réveil, savoir toute la vérité. Je me rends chez mon notaire; j'ai eu l'imprudence de laisser à Pierre une autorisation pour disposer de ce qui m'appartenait... Sachons l'usage qu'il en a fait.

« Votre frère a touché quatorze mille » francs depuis votre départ, me dit le no- » taire. Il venait presque chaque jour me » demander de l'argent, accompagné d'un » grand drôle que j'avais envie de chasser » à coups de bâton. Lorsque je me permet- » tais de lui faire quelques observations, il

» me montrait le papier que vous lui avez
» laissé pour qu'il pût disposer de votre
» bien ; lorsque je lui disais qu'il touchait à
» son fonds et diminuait son revenu, son
» compagnon s'écriait : Vendez, vendez,
» M. le notaire, mais donnez-nous de l'ar-
» gent ; nous faisons des opérations super-
» bes qui nous rendront le triple de ce que
» vous nous donnez. »

Ainsi donc, en six mois et quelques jours Pierre a dépensé seize mille francs, sans compter l'argenterie, les pendules, les tableaux, etc. ; encore quelque temps et tout ce que M. Dermilly m'a laissé était dissipé dans les orgies, et passait entre les mains d'escrocs ou de femmes perdues.

Je rentre chez moi. Pierre vient de se lever ; il est abattu, son teint, autrefois si frais, si vermeil, est pâle et flétri ; sa démarche ressemble à celle des bons sujets qu'il fréquentait. Son œil n'est point guéri, et tout annonce au contraire qu'il conservera les marques de la blessure qu'il a reçue.

Il n'ose me parler, je le prends par la main et le conduis devant une glace qui a échappé au passage de Rossignol.

« Pierre, regardez-vous.... voyez com-
» bien vous êtes changé!.. Votre conduite
» depuis mon absence détruisait non seu-
» lement ma fortune, mais ruinait votre
» santé. Six mois se sont à peine écoulés, et
» il semble que vous ayez vécu dix ans de
» plus. Vous avez dépensé seize mille francs,
» et comment?.. Vous n'osez pas le dire!..
» Jadis avec le quart de cette somme, vous
» auriez vu le moyen de vous établir. Les
» pendules ont disparu...—Rossignol disait
» qu'elles étaient de mauvais goût et qu'il
» en apporterait de plus belles.—L'argen-
» terie était aussi de mauvais goût, à ce qu'il
» paraît?—Il prétend l'avoir prêtée à une
» dame qui a passé avec en Amérique...—
» Mon linge, mes vêtemens... —Il disait
» que ce n'était pas fait à la mode.—Les
» trois tableaux de mon bienfaiteur.—Il
» m'a dit que son portrait étant dans cha-
» cun de ces tableaux, il avait droit d'en

» disposer et qu'il allait les envoyer dans sa
» famille.—Et vous avez pu vivre avec un
» tel misérable !.. il vous avait déjà volé, je
» vous avais averti, et c'est avec cet homme
» que vous passez tout votre temps... Vous
» le logez chez vous; vous le laissez le maître
» d'y commander... Vous prenez ses
» goûts, ses habitudes, ses vices; au lieu de
» fréquenter les amis véritables chez lesquels
» je vous ai conduit, vous ne voyez
» plus que des escrocs, dignes compagnons
» de celui qui possède toute votre confiance;
» vous ne sortez plus des tabagies, des cabarets !..
» Tous les jours, abruti par le vin,
» vous terminez vos journées en couchant
» dans les lieux publics, ou par des combats
» ignobles dont vous portez les marques
» honteuses. Ah! Pierre!.. quelle conduite...
» est-ce donc là ce que vous deviez
» faire à Paris et le résultat des leçons de
» notre père ? »

Mon frère ne me répond pas: il paraît atteré. Sentirait-il du moins ses torts !.. mais il s'éloigne et ne me dit rien. Perdra-

t-il maintenant les mauvaises habitudes qu'il a contractées?.. Dois-je le renvoyer en Savoie?.. mais s'il y portait le goût de la débauche, de l'oisiveté, si les perfides conseils de Rossignol influaient sur ses actions, et que sa conduite y fût blâmable, que me dirait ma mère?..

Je ne sais quel parti prendre!... je sens cependant que Pierre a besoin d'une forte leçon et qu'il faut se hâter de lui faire changer d'existence, si je ne veux pas qu'il se perde tout à fait.

Je suis depuis long-temps plongé dans mes réflexions, lorsque j'entends quelqu'un s'avancer... c'est mon frère qui revient sans doute... je lève les yeux... que vois-je?... il a repris ses habits de commissionnaire, il a ses crochets sur le dos...

« André, me dit-il, je n'ai fait que des
» sottises depuis que je suis devenu un
» beau monsieur; si je continuais à être
» riche et à ne point travailler, je pourrais
» devenir tout à fait mauvais sujet... je re-
» tourne à mon premier métier; tant que

» j'ai été commissionnaire, je me suis bien
» conduit, laisse-moi reprendre mes cro-
» chets, et tu verras que tu n'auras plus à
» rougir de ton frère. »

Pauvre Pierre!.. je n'y tiens plus, je me jette dans ses bras, je l'embrasse, nous pleurons tous deux; je suis prêt à lui dire de rester avec moi... mais non, je sens que mon frère a besoin de retremper son âme avec ces hommes laborieux et intègres qui gagnent leur vie à force de travail et de fatigue. Après avoir passé six mois dans la société de Rossignol, cela lui fera du bien d'être quelque temps commissionnaire.

« Pierre, lui dis-je, ce que tu fais main-
» tenant me prouve que ton cœur est tou-
» jours aussi bon, et que ta tête seule était
» coupable. Reprends tes crochets, j'y con-
» sens, répare ta conduite passée, et qu'en
« te ramenant en Savoie, je puisse sans
« rougir te présenter à notre mère. »

Pierre m'embrasse de nouveau, puis s'en va, ses crochets sur le dos, en fredonnant cet air qu'il chantait le jour où je l'ai rencontré dans une allée en face de l'hôtel.

J'ai rempli les devoirs de la nature ; courons près de Manette oublier les tourmens que Pierre m'a causés.

Elle m'attendait avec impatience, avec inquiétude même, car je suis à Paris, et elle craint sans doute que je n'y retrouve mes souvenirs, que je ne cède au désir de revoir les lieux que j'ai habités si long-temps, et peut-être que je ne rencontre Adolphine. Elle ne me dit pas cela, mais je le lis dans ses yeux, où j'aime tant maintenant à reposer les miens. Chère Manette, non, tu n'as plus rien à craindre, je ne songe maintenant qu'à faire ton bonheur, qu'à récompenser cet amour pur, désintéressé, dont tu m'as donné tant de preuves, et que je n'ai apprécié que si tard !... je ne lui dis pas tout cela, mais sans doute elle le devine : un seul regard la rassure et lui rend la tranquillité.

Je raconte à mes amis tout ce que Pierre a fait en mon absence. Ils n'en reviennent pas... ils croyaient mon frère aussi simple dans ses goûts que dans son langage. La

fin de mon récit les console. « Tu as bien » fait, dit Bernard, de le laisser reprendre ses crochets ; qu'il soit commissionnaire, morbleu ! est-ce que ça ne vaut » pas mieux que d'être fainéant, vaurien » et fripon ?

» —Pauvre Pierre! dit Manette, pourquoi » ne le renvoies-tu pas en Savoie ?

» —Dans quelque temps, j'espère, il y retournera avec moi, » dis-je en regardant Manette qui se trouble et rougit. « — Avec » toi, André! tu veux donc y retourner » encore... — Oui, et pour ne plus m'en » éloigner. »

Manette soupire... je n'en dis pas davantage, mais j'ai mon projet. Je veux acquérir du talent en peinture avant de retourner en Savoie ; je veux aussi que Pierre soit entièrement corrigé des défauts qu'il a contractés avec Rossignol. Alors, je partirai, mais j'emmènerai une compagne douce, aimable, qui fera le charme de ma vie. Grâce à la fortune que je possède encore, je pourrai acheter dans mon pays une jolie

propriété, y réunir tout ce qui embellit la solitude, m'y livrer à mon goût pour les arts, et y jouir de l'amour de Manette, car on pense bien que c'est elle qui doit être la compagne que je veux emmener.

Je ne lui ai pas encore parlé de tout cela: je ne lui ai point dit un mot d'amour; jamais non plus elle ne m'a avoué ce qui se passe dans son cœur. Mais a-t-on besoin de se dire cela?.. il me semble que nous nous entendons si bien maintenant. Je travaille avec assiduité, mais je ne suis pas un jour sans voir Manette, c'est près d'elle que je vais passer tous les momens que je ne donne pas à l'étude.

Souvent nous sommes seuls, souvent je passe des heures entières auprès d'elle. Pendant qu'elle travaille j'admire ses traits, ses grâces, l'expression aimable de sa physionomie, je m'étonne de ne point avoir admiré tout cela plus tôt; mais alors un autre amour remplissait mon cœur... celui-là m'a rendu long-temps malheureux! il était réservé à Manette de me faire connaître les douceurs de ce sentiment.

Plus le temps s'écoule, plus Manette paraît heureuse, ses inquiétudes se calment, elle ne voit plus dans mes yeux de tristes souvenirs; jamais il ne m'échappe un mot sur les habitans de l'hôtel, jamais je ne passe devant cette maison, et, à Paris, on peut vivre et mourir sans rencontrer ceux qu'on ne cherche pas. Manette, heureuse de me voir chaque jour, ne demande rien de plus. Pierre a repris, avec ses crochets, le goût du travail et sa gaieté d'autrefois. Je suis content de mes progrès, et je vois arriver le moment où je pourrai réaliser mes projets.

Il y a dix mois que je suis revenu à Paris avec Manette, et que mon cœur s'est ouvert à un nouveau sentiment; ce temps a passé bien vite; encore deux mois et je compte retourner en Savoie... mais une rencontre inattendue vient déranger tous mes plans.

En me rendant un jour chez Bernard, je passe près d'une femme qui m'arrête en poussant un cri de joie. C'est Lucile... sa

vue me fait mal, car elle me rappelle en une minute huit années de mon existence que je veux oublier. Mais je ne puis la fuir... elle me tient le bras.

« C'est vous, monsieur André, que je suis » contente de vous rencontrer! il y a si » long-temps que je ne vous ai vu... Vous » êtes engraissé, je crois... et moi, com- » ment me trouvez-vous? — Toujours la » même... — Oh! vous dites cela par galan- » terie, je suis un peu maigrie... Mais que » voulez-vous! les peines des autres me tou- » chent, moi, je suis si sensible, et cela » influe sur ma santé... — Adieu, Lucile, » je suis bien aise de vous avoir vue; mais » je ne puis m'arrêter davantage... — Un » moment donc!.. Quand on a été si long- » temps sans se voir!.. J'ai mille choses à » vous dire... — Oh! je ne dois pas les en- » tendre... Il est des personnes que je veux » oublier... présentez mes respects à ma- » dame la comtesse, c'est tout ce que je dé- » sire... — Mon Dieu! est-ce qu'il faut se » quitter comme cela?.. Je pense bien que

» maintenant vous êtes guéri de votre
» amour... et je n'ai pas envie de vous en
» parler !.. C'était une passion d'enfance...
» tout le monde en a eu comme cela, mais
» ça se passe en grandissant. Moi, à douze
» ans, je me rappelle que j'étais très-amou-
» reuse de mon cousin que j'appelais mon
» petit mari... Je croyais alors que ça du-
» rerait toujours... Ah ! ce pauvre garçon !
» je le trouve affreux, à présent. —Mais,
» Lucile, on m'attend...—Eh bien, mon-
» sieur André, vous ne pouvez pas me
» sacrifier un quart d'heure... à une an-
» cienne amie... qui vous aime toujours
» autant !.. C'est un si grand hasard de vous
» rencontrer à présent que je demeure à
» une lieue de vous.—Comment, ne seriez-
» vous plus chez madame la comtesse?—
» Si fait.—Est-ce qu'elle n'habite plus son
» hôtel?—Son hôtel... Vous ne savez donc
» pas quelle n'en a plus !—Elle n'en a plus...
» que dites-vous, Lucile? quoi! madame la
» comtesse...—Comment ! vous ignorez ce
» qui s'est passé. — Je ne sais rien, vous

» dis-je; parlez, Lucile, instruisez-moi...—
» Oh! vraiment, il est arrivé tant d'événe-
» mens depuis que je ne vous ai vu... Cette
» pauvre Adolphine... et sa mère, ma bonne
» maîtresse... Voilà ce que c'est aussi, les
» parens ne se rappellent pas qu'ils ônt été
» jeunes, ils marient leurs enfans contre
» leur gré, et puis ça va comme ça peut!..
» —De grâce, Lucile...—Écoutez; d'abord
» on a marié mademoiselle à son cousin...
» Vous savez cela; elle a pleuré cette pauvre
» petite, beaucoup pleuré, en secret, car
» elle craignait de faire du chagrin à sa
» mère... Mais elle vous aimait, je l'ai bien
» vu, moi, et elle n'osait pas le dire; une
» demoiselle bien élevée veut toujours ca-
» cher cela; d'ailleurs madame lui avait
» répété si souvent que jamais vous ne pour-
» riez être son époux... Mon Dieu! on aurait
» bien mieux fait cependant!... Vous l'au-
» riez rendue heureuse, vous!..—Lucile,
» ce n'est pas cela que je vous demande...
» —Eh bien! vous saurez que huit jours
» après le mariage de sa fille, M. le comte

» est mort d'une indigestion de homards;
» jusque-là il n'y avait pas encore grand
» mal, cependant s'il fût mort plus tôt,
» peut-être le mariage n'aurait-il pas eu
» lieu, car c'est lui qui l'a voulu... Pendant
» quelque temps, M. le marquis parut assez
» assidu près de sa femme; mais à peine deux
» mois s'étaient écoulés, que déjà il avait
» changé de manières. Sortant le matin,
» ne rentrant quelquefois que le lende-
» main, il abandonna entièrement sa jeune
» épouse; mais celle-ci ne se plaignait point,
» et passait tout son temps près de sa mère.
» Madame la comtesse voulut faire quel-
» ques représentations à son neveu... Oh!
» dès-lors ce fut bien pis, il répondit qu'il
» était le maître et qu'il le ferait voir!..
» Hélas! il ne l'a que trop fait voir. Jugez,
» mon cher André, du désespoir de ma
» bonne maîtresse, en apprenant que
» l'époux de sa fille jouait et se livrait à
» mille désordres. M. Thérigny avait eu
» l'art de cacher l'état de ses affaires à son
» oncle, ce qui ne lui avait pas été difficile,

» car M. de Francornard ne s'entendait qu'à
» ordonner un dîner. Bref, on a appris qu'en
» se mariant il était déjà criblé de dettes;
» et que ses créanciers n'avaient attendu
» en silence, que dans l'espoir que son ma-
» riage avec sa cousine lui donnerait les
» moyens de se liquider. Mais avec un tel
» fou la fortune d'un Nabad n'aurait pas
» suffi ; malheureusement ma maîtresse et
» sa fille n'entendent rien aux affaires d'in-
» térêt... Que vous dirai-je enfin !.. il y a
» deux mois que les créanciers sont venus
» saisir l'hôtel et tout ce qui était dedans.
» Ces dames n'ont eu que le temps de s'éloi-
» gner avec ce qu'elles avaient de plus pré-
» cieux; je les ai suivies... Madame ne le
» voulait pas, mais je n'ai point consenti à
» l'abandonner... quoique M. Champagne
» me fît encore des propositions... Mais fi!
» je n'ai pas voulu l'écouter; c'est un voleur;
» et je gage qu'il s'est entendu avec les
» créanciers. Enfin, nous avons été prendre
» un logement modeste, au faubourg Saint-
» Germain, et nous y attendons qu'il plaise

» à M. le marquis, qui a disparu depuis la
» saisie de l'hôtel, de vouloir bien donner
» de ses nouvelles à sa femme. »

Je reste quelques minutes muet de saisissement. Ma bienfaitrice réduite à vivre obscurément... à se priver peut-être de mille douceurs, qui deviennent des nécessités pour les gens élevés dans l'opulence!.. Et sa fille... mademoiselle Adolphine... car je ne puis m'habituer à l'appeler madame, malheureuse, abandonnée par son mari, et forcée de cacher ses larmes à sa mère!.. Mon Dieu!.. qui aurait pu deviner de tels événements?

Lucile me serre la main, elle me dit adieu et va s'éloigner. Je l'arrête à mon tour. « Lucile, je désire vous revoir, lui dis-je.
» — Je ne quitte guère ces dames; cependant pour vous, monsieur André, il n'y
» a rien que je ne fasse... — Oh! ce n'est
» pas de moi qu'il s'agit!.. Je veux... je ne
» sais encore... Mais il est impossible qu'elles
» restent ainsi... — Mon Dieu! comme vous
» paraissez agité!.. Vous êtes si bon, André,

» les nouvelles que je vous ai apprises vous
» ont affligé... J'aurais dû vous les taire,
» peut-être, mais je ne sais rien cacher,
» moi.—Ah! je bénis le hasard qui m'a
» fait vous rencontrer... que n'ai-je su plus
» tôt!.. mais je dois... Oui, Lucile, il faut
» que je vous voie, que je vous parle...—
» Si vous vouliez voir ces dames... tenez,
» voici leur adresse, ah! je suis sûre qu'elles
» seraient bien contentes de vous voir; on
» ne parle pas de vous, mais on y pense...
» Je le sais bien, moi. —Non, Lucile, je ne
» dois pas les voir ... Mais venez chez moi,
» après-demain... Entendez-vous, après-de
» main; surtout n'y manquez pas!..—Oh!
» soyez tranquille, est-ce que j'ai jamais
» manqué un rendez-vous?..—Adieu, Lu-
» cile... et surtout ne parlez pas de moi, ne
» dites pas que vous m'avez rencontré.—
» C'est entendu... adieu.»

Lucile s'est éloignée. Je ne suis pas encore revenu de ce qu'elle m'a appris. Déjà mon plan est arrêté; mais Manette m'attend... Lui dirai-je ce que je veux faire? Oui, Ma-

nette m'approuvera, j'en suis sûr, et je ne dois rien lui cacher.

Manette est seule; dès qu'elle m'aperçoit, mon agitation, mon trouble la frappent, elle court à moi : —André, que t'est-il
» arrivé? Rien...— à moi...— Comment!..
» André, tu me caches quelque chose, tu
» as fait quelque rencontre... — Oui, j'ai
» rencontré Lucile. — Et c'est cela qui vous
» a ému à ce point!.. Elle vous aura parlé
» de quelqu'un... que vous aimez encore.
» — Manette, écoute-moi : Lucile m'a ap-
» pris que ma bienfaitrice et sa fille ont
» perdu toute leur fortune, par suite de
» l'inconduite du marquis; qu'elles habi-
» tent un petit logement au quatrième,
» après avoir habité un hôtel; qu'elles n'ont
» plus pour ressources que leurs bijoux...
» leurs parures... —O mon Dieu!.,— Ma-
» nette, tout ce que j'ai, je le tiens de
» M. Dermilly; il fut aussi mon bienfaiteur;
» mais il était l'ami le plus sincère de ma-
» dame la comtesse! s'il vivait, ne penses-tu
» pas qu'il donnerait tout pour rendre quel-

» que aisance à sa chère Caroline...— Oh!
» oui, sans doute.— Eh! bien, ce qu'il
» ferait, je dois le faire; je ne conserverai
» point de fortune, lorsque ma bienfaitrice
» n'en a plus; j'ai reçu des talens, de l'é-
» ducation, je puis travailler; mais elle,
» elle ne le peut pas, elle ne le doit pas,
» tant que j'existerai. Si j'ai quelque regret
» de cesser d'être riche, c'est parce que je
» ne pourrai plus offrir que ma main à celle
» que je voulais emmener en Savoie... Ma-
» nette... voudras-tu m'épouser... lorsque
» je n'aurai plus rien?.. — Que dit-il?...
» O mon Dieu... c'est donc moi... André,
» est-il vrai que tu veux m'épouser!... Ah!
» répète-le-moi encore! Je suis si heu-
» reuse... André, tu m'aimes donc?..—Si
» je t'aime, Manette, ne le savais-tu pas?..
» —Oui... sans doute... comme une sœur...
» mais c'est autrement que l'on doit aimer
» sa femme... —Rassure-toi, c'est de l'a-
» mour... oui, l'amour le plus tendre que
» je ressens pour toi; désormais je ne puis
» plus vivre sans Manette... — Méchant!..

» et tu ne le disais pas !.. Est-ce que tu n'a-
» vais pas aussi lu dans mon cœur ?... Ah !
» jamais il n'a battu que pour toi. »

Je prends Manette dans mes bras, je la presse tendrement contre mon cœur, ses larmes coulent, mais celles-là sont de joie, de bonheur, et je ne cherche point à les retenir.

« Et ma bienfaitrice ? » dis-je à Manette au bout d'un moment. — « O mon ami,
» il faut lui donner tout ce que tu possèdes...
» Vends bien vite, vends tout !.. Il me sem-
» ble qu'en cessant d'être riche tu te rap-
» proches encore de moi. Tu n'as pas be-
» soin de fortune, tu as des talens, nous
» travaillerons... nous serons si heureux !..
» Mais madame la comtesse, si tu la laissais
» dans la gêne, ce serait de l'ingratitude,
» de l'égoïsme ; ah ! mon ami, il faut bien
» vite te défaire de tes richesses. Tu vois
» bien qu'elles ne donnent pas toujours le
» bonheur ; elles ont manqué de faire un
» mauvais sujet de ton frère, elles auraient
» pu aussi t'éloigner de moi !.. que je serai

» contente quand tu ne les auras plus. »

J'embrasse encore Manette; je vais la quitter, lorsque son père revient; Manette court à lui; elle pleure et rit en même temps. Le bon porteur d'eau ne sait ce que tout cela signifie.

« Mon père! il m'aime, il m'épouse, il
» me l'a dit... il n'en aime plus d'autre... je
» serai sa femme... Vous le voulez bien,
» n'est-ce pas? ah! dites donc que vous le
» voulez bien... »

A ce discours de sa fille, Bernard répond:
« Comment!.. que diable as-tu à sauter
» ainsi?.. Qui est-ce qui t'épouse comme ça
» tout de suite?..—Mais c'est André, mon
» père... est-ce que j'en aurais épousé un
» autre.

» —Oui, père Bernard, dis-je à mon tour,
» c'est moi qui vous demande la main de
» Manette, qui vous promets de l'aimer toute
» ma vie; mais je dois aussi vous dire que je
» ne suis plus riche, et que je ne possède
» plus la fortune que m'avait l'aissée M. Der-
» milly. »

Je conte au bon Auvergnat tout ce que j'ai appris, les malheurs arrivés à ma bienfaitrice et mes intentions à son égard. Quand j'ai achevé mon récit, Bernard, pour toute réponse, met la main de sa fille dans la mienne, et me serre dans ses bras. Brave homme!.. Combien de pères, en sachant que je ne possédais plus rien, m'auraient signifié de ne plus songer à leur fille!

Je vais courir chez mon notaire. Manette m'arrête sur l'escalier.. Elle tremble, elle est ambarrassée. «Qu'as-tu donc? lui dis-je.
» — Tu vas... chez ton notaire... — Sans
» doute. — Puis... quand il t'aura donné
« ce que tu désires, tu iras... chez madame
» la comtesse?.. — Non, c'est à Lucile que
» je remettrai tout, en lui défendant bien
» de faire connaître de qui elle tient cet
» argent. De moi, madame la comtesse ne
» voudrait rien recevoir, cela blesserait sa
» fierté... Elle croirait peut-être devoir me
» refuser. Mais elle ne se doute pas que c'est
» d'André que lui vient ce secours!..—Oh!
» tu as raison, André, c'est bien mieux

» comme cela ! Ainsi tu n'iras pas chez elle,
» n'est-ce pas ?..—Non, Manette, je n'irai
» pas. »

Manette recouvre sa tranquillité. Aimable fille ! Je lis dans ton cœur : tu crains que la vue d'Adolphine ne me ramène à mes premiers sentimens ; ne crains rien, Manette, quand l'amour est guéri par un autre amour, il ne renaît plus.

Je cours chez mon notaire, je lui apprends en deux mots que je veux réaliser tout ce que je possède, et qu'il m'en faut la valeur dans vingt-quatre heures, dussé-je perdre dans mes marchés : obliger promptement, c'est obliger deux fois. Mon notaire me regarde avec surprise ; il pense sans doute que je vais encore plus vite que Pierre, il veut m'adresser quelques observations ; je ne les écoute point. Ce ne sont pas des avis que je demande, c'est de l'argent.

Enfin j'ai promesse pour le lendemain. Le temps s'écoulera lentement d'ici là ! mais j'oubliais que, n'étant plus riche, je

ne dois plus garder un bel appartement; cherchons-en un bien modeste. Une pièce pour coucher, une autre plus grande qui me servira d'atelier, c'est tout ce qu'il me faut; car je ne veux pas retourner en Savoie avant d'avoir terminé les tableaux que j'ai commencés; et c'est avec le prix que j'en retirerai que je veux épouser Manette, lui acheter un trousseau et retourner dans mon pays. Cette pensée me donnera plus d'ardeur à l'ouvrage; puisse-t-elle augmenter mon talent!

J'ai trouvé le logement qu'il me faut, c'est près de chez Bernard, cela m'arrange parfaitement. Je retourne chez moi, je fais venir un tapissier, je vends tout ce qui ne m'est plus nécessaire dans mon nouveau domicile, puis je vais donner congé chez madame Roch et lui payer le terme qui sera vacant.

« Mais, monsieur, cela ne se fait point » ainsi, » me dit la portière, « on donne » congé trois mois d'avance, mais l'on peut » demeurer jusqu'au quinze à midi. — Je » le sais; madame Roch, mais moi je veux

» déménager après-demain, je vous paie le
» terme vacant, vous n'avez rien à dire.—
» C'est *incohérent*, monsieur, mais vous au-
» riez pu trouver à louer pour le demi-
» terme. »

Je laisse bavarder la portière et vais faire les préparatifs de mon déménagement. Ces soins me font passer le temps, car je suis trop agité pour pouvoir travailler.

Enfin le lendemain arrive; il n'est pas encore l'heure d'aller chez le notaire, et avec ces gens de loi, il ne faut pas se présenter une heure d'avance. Allons chez Manette, là on ne trouvera pas que j'arrive trop tôt.

Je lui conte ce que j'ai fait depuis la veille. Elle est enchantée d'apprendre que je vais venir demeurer auprès d'elle. Chère Manette! la certitude du bonheur l'embellit encore. Depuis hier il semble qu'elle jouisse d'une nouvelle existence; dans ses yeux, dans sa voix, dans ses moindres actions, respire l'amour, qu'elle semble fière maintenant de laisser paraître.

L'heure d'aller chez le notaire est arrivée. J'y cours, il me fait signer mille papiers; je signe tout ce qu'il veut, quoiqu'il m'engage encore à réfléchir. Enfin il me remet un porte-feuille renfermant quatre vingt-quinze mille francs; c'est tout ce qui me revient d'une fortune que Pierre avait menée si grand train. Je prends le porte-feuille avec ivresse et comme si je venais de faire un marché d'or. Le notaire me prend pour un fou ou un libertin, mais que m'importe ce qu'il pense de moi! ma conscience ne me fait point de reproches, et voilà le principal.

Je retourne chez moi attendre Lucile; celle-là sera exacte, j'en suis certain. En effet, un quart d'heure avant l'instant convenu, j'entends frapper à ma porte et bientôt Lucile est près de moi.

« Qu'y a-t-il de nouveau chez madame la
» comtesse? lui dis-je.—Rien, on ne reçoit
» toujours aucune nouvelle du marquis.
» Ma jeune maîtresse, qui craint que sa
» mère ne manque de quelque chose, m'a

» priée hier, en secret, de lui chercher de
» l'ouvrage ; madame m'a fait la même
» prière, en cachette de sa fille... Ah !
» monsieur André, si vous saviez quelle
» peine cela m'a fait ! — Rassurez-vous,
» Lucile, de long-temps, j'espère, elles
» n'auront besoin de recourir à de tels ex-
» pédiens. Tenez, prenez ce portefeuille...
» mais avant tout, jurez-moi de faire exac-
» tement ce que je vous dirai. — Oh ! je
» vous le jure ! vous savez bien que j'ai
» toujours fait tout ce que vous avez voulu.
» — Vous remettrez ce porte-feuille à ma-
» dame la comtesse, vous lui direz qu'il a
» été apporté chez elle par un homme qui
» est parti sur-le-champ et sans se faire
» connaître. — Bon ! bon ! j'entends... et
» puis ensuite... — C'est tout, Lucile. —
» Et je ne parlerai pas de vous ! — Oh !
» non, gardez-vous-en bien, c'est là surtout
» ce que je vous recommande. — Bon An-
» dré, je vous divine !... ce porte-feuille
» contient de l'argent... beaucoup d'argent
» peut-être, car vous êtes capable de vous

» priver de tout pour aider ma maîtresse.
» — Non, Lucile, non, j'ai encore plus de
» fortune qu'il ne m'en faut... et d'ailleurs,
» tout ce que j'ai n'appartient-il pas à ma
» bienfaitrice?—Et vouloir qu'elle ignore...
» — Lucile, si vous trahissez mon secret,
» je ne vous reparlerai de ma vie. — Eh!
» bien, monsieur, on le gardera, soyez
» tranquille. Oh! je ne veux pas me fâcher
» avec vous... Ce cher André...ah! s'il avait
» épousé mademoiselle!.. comme elle serait
» heureuse... elle ne pleurerait pas en ca-
» chette... ses yeux sont rouges le matin,
» que cela fait peine... Elle dit à sa mère
» que c'est qu'elle a la vue faible, mais je
» sais bien qu'en penser... — Lucile... tâ-
» chez qu'elle soit heureuse... et donnez-
» moi quelquefois des nouvelles de ma-
» dame la comtesse; tenez, voici ma
» nouvelle adresse. Adieu, Lucile, allez
» vite porter cela à ces dames. — Ah!
» monsieur, il faut que je vous embrasse
» auparavant. »

Lucile m'embrasse et s'éloigne avec le

porte-feuille. Je me sens plus heureux, plus content que je ne l'ai jamais été, bien différent de beaucoup de gens, ce que je perds en richesse, je le gagne en gaieté.

CHAPITRE VII.

Apprêts de noces. — Dernier tour de Rossignol.

Je suis établi dans mon petit logement; il me semble que j'y suis mieux que dans le bel appartement que j'habitais, car je pense que ma bienfaitrice est désormais à l'abri de la misère, et l'idée que j'ai contribué à son bien-être, me fait trouver du charme dans les privations que je me suis imposées.

Je travaille avec ardeur aux deux tableaux que j'ai entrepris; avec le prix que j'espère en avoir, j'épouserai Manette, je lui achèterai tout ce qui peut lui être nécessaire; ce ne sont point des diamants, des cachemires, des dentelles, que je lui donnerai, mais Manette ne désire rien de tout cela;

elle n'en a pas besoin pour être jolie, elle me plairait moins si elle en portait.

Lucile est revenue me voir : elle a pleuré en entrant dans mon nouveau logement, puis elle m'a sauté au cou, et m'a embrassé, en me donnant des éloges qui me semblent bien exagérés, car il ne m'a fallu aucun effort pour agir comme je l'ai fait. Madame la comtesse, en trouvant la somme que contenait le portefeuille, a adressé mille questions à Lucile; mais celle-ci, ainsi que nous en étions convenus, s'est bornée à dire qu'un inconnu le lui avait remis et était reparti aussitôt. Ces dames ne doutent point que ce ne soit le marquis qui leur a envoyé cette somme. Tant mieux! avec cette idée, Adolphine doit moins en vouloir à son mari, et il est si cruel de ne point pouvoir estimer celui dont on porte le nom. Cependant Lucile prétend qu'elle est toujours aussi triste. Mais elles ne manquent de rien et n'ont plus besoin de songer à travailler pour vivre. J'ai fait jurer de nouveau à Lucile qu'elle ne trahirait jamais mon secret, elle

en a fait le serment, tout en murmurant de ce que l'on attribuait au marquis ce que j'avais fait.

Pierre est aussi fort content que je ne sois plus riche. Il dit qu'il en travaille avec plus d'ardeur, et qu'il veut gagner pour me rendre ce qu'il a dépensé pendant mon absence. Pauvre Pierre, il est cent fois plus heureux depuis qu'il a repris ses crochets. Il a conservé sur l'œil gauche la marque du coup qu'il a reçu dans une orgie, et lorsqu'on lui propose d'aller au cabaret, Pierre porte la main à son œil et répond qu'il n'aime plus le vin.

Je passe toutes mes soirées près de Manette, nous faisons nos projets pour l'avenir. Chaque jour je découvre dans l'âme de cette aimable fille de nouvelles vertus, de précieuses qualités, point d'ambition, point de coquetterie; vivre et mourir près de moi, voilà son unique désir. Mais Bernard devient vieux, il ne peut plus travailler, nous l'emmènerons avec nous en Savoie; et là, près de ma mère, dans la jolie maison dont

je lui ai fait présent, nous coulerons des jours bien doux. L'espoir du bonheur est déjà le bonheur même; cependant chaque soir Manette me demande si mes tableaux seront bientôt finis.

Au bout de six semaines j'ai enfin terminé mon ouvrage, mais il faut trouver un acquéreur ; lorsque j'avais un beau logement, lorsque je semblais tenir maison, j'étais entouré de gens qui m'accablaient de complimens, me demandaient comme une faveur de leur faire un tableau. Aujourd'hui, tous ces gens-là m'ont fui... j'ai fait la sottise de dire que je ne suis plus riche, que j'ai besoin du produit de mon travail pour vivre, et personne ne se présente, ne s'offre pour m'être utile ; j'aurais dû leur laisser croire que j'étais riche encore, que je ne travaillais que pour mon amusement, et déjà mes tableaux seraient vendus !.. mais c'est toujours à ses dépens que l'on apprend à connaître le monde.

Malgré moi, mon front se rembrunit, et Manette s'en aperçoit. « Mon ami, » me dit-

elle, « pourquoi te chagriner, et qu'avons-
» nous besoin d'argent? nous devons aller
» vivre près de ta mère, eh! bien, là, nous
» travaillerons nous labourerons notre
» champ, mais nous serons heureux parce
» que nous n'aurons point d'ambition. »

Aimable fille!.. oui, je sens combien je serai heureux avec toi; mais l'épouser sans être certain que mon talent assurera son existence, sans pouvoir lui offrir ces présens si doux à recevoir quand c'est l'objet qu'on aime qui nous les donne. Ah!.. cela me fait une peine!.. et cependant tarder encore à épouser Manette, c'est bien cruel aussi. Chaque jour le père Bernard me dit: « A
» quand la noce, mes enfans?..—Mais, c'est
» quand monsieur voudra, » répond Manette, en me lançant un regard qui va jusqu'à mon cœur; et moi je suis obligé de balbutier: « Bientôt... je l'espère... dès que
» j'aurai terminé quelques affaires.—Tâche
» donc de les terminer ben vite, reprend
» le père Bernard, je deviens vieux, mes

» enfans, et je voudrais pourtant encore
» danser à la noce de ma fille. »

Je viens de rentrer chez moi, j'ai fait encore d'inutiles démarches pour trouver à vendre mes tableaux ; je ne suis pas connu, on ne vient même pas les voir ; il semble, à entendre tous ces gens-là, que les grands maîtres, les hommes de génie n'ont jamais commencé !

On ouvre doucement ma porte : c'est Pierre qui entre chez moi. Il s'avance... il paraît embarrassé pour me parler.

« Que me veux-tu ? » lui dis-je en le voyant rester muet devant moi. « —Mon frère... je
» viens savoir si tu as vendu tes tableaux.—
» Hélas! non...—Et tu ne te maries pas...
» parce que tu n'as pas d'argent...—Je sais
» bien que ce ne serait pas un obstacle pour
» épouser Manette ; mais j'aurais voulu...-
» j'aurais désiré... Enfin, il n'y faut plus pen-
» ser. Rassure-toi, Pierre, cela ne m'empê-
» chera pas d'épouser celle que j'aime.—
» Mon frère... si tu voulais me permettre...
» —Quoi donc?..—C'est que je n'ose pas...

» te dire...—Quoi, Pierre, tu es embar-
» rassé avec moi!—Écoute : j'ai fait bien
» des sottises! et si tu avais maintenant tout
» l'argent que j'ai dissipé avec ce mauvais
» sujet de Rossignol... Ah!... tu en aurais
» plus qu'il n'en faut pour t'établir au pays.
» —Pierre, ne revenons plus sur ce qui est
» passé; tu es redevenu sage; si tu penses
» encore à tes folies, que ce soit seulement
» pour avoir en horreur les êtres méprisa-
» bles que tu fréquentais alors.—Oh! sois
» tranquille, va; Rossignol a voulu me re-
» parler une seule fois... mais j'ai pris mon
» bâton, et la conversation a fini tout du
» suite. Enfin, André, depuis que je travaille
» de nouveau... j'ai mis de côté... afin de
» tâcher de te rendre ce que je t'ai dé-
» pensé...—Que dis-tu, Pierre? et ma for-
» tune n'était-elle pas à toi, ne t'avais-je
» pas laissé le maître d'en disposer?—Passe
» pour l'argent!.. Mais les meubles... les
» pendules... jusqu'à tes habits qui avaient
» disparu... mon frère; depuis ce temps je
» n'ai pas encore pu amasser beaucoup,

» mais tiens, voilà ce que j'ai mis de côté...
» Il y a quatre-vingts francs dans ce petit
» sac... Ils sont à toi, André, et je serais
» bien heureux si cela pouvait t'aider à épou-
» ser Manette. »

En disant ces mots, mon frère a tiré un sac de sa poche, il me le présente d'une main tremblante. Pauvre Pierre! je le serre dans mes bras, mais je n'ai pas pris son sac, et tout en m'embrassant il me crie :
« prends donc, André! cet argent t'appar-
» tient; si tu me refuses, je croirai que tu es
» encore fâché contre moi. »

Je fais tout ce que je puis pour qu'il reprenne ses épargnes, mais Pierre n'entend pas raison; il faudra que je cède, lorsqu'on ouvre ma porte, et un monsieur d'un âge mûr et d'un extérieur simple mais aisé paraît devant nous.

A ses premiers mots je devine le sujet qui l'amène, et mon cœur palpite de plaisir et despoir. Il a entendu dire que j'avais deux tableaux de genre à vendre. Il désire les voir. Je le fais passer dans mon atelier, et je lui montre mon ouvrage.

L'inconnu considère long-temps mes tableaux ; à quelques mots qui lui échappent, je vois qu'il est connaisseur en peinture. Je tremble... il me fait remarquer quelques défauts, quelques fautes de composition; je sens qu'il a raison, et mes ouvrages me semblent maintenant détestables !..

Quelle est ma surprise, lorsque ce monsieur termine en me disant : « J'achète vos » tableaux, je vous donne douze cents » francs des deux. Cela vous convient-il ? »

Il sort de sa poche la somme qu'il m'a offerte. Il la pose sur une table ; je suis tellement ému, que je ne puis m'exprimer... J'ai possédé une jolie fortune, mais dans ce moment douze cents francs me semblent le Pactole; car cet argent est le fruit de mon travail : l'or que l'on a eu de la peine à gagner, est bien plus doux à recevoir que celui que l'aveugle déesse jette au-devant de nous.

« Voici mon adresse, vous m'enverrez » ces tableaux. » En disant ces mots, l'étranger me remet une carte et s'éloigne...

Je veux le reconduire, il s'y oppose. Je jette les yeux sur l'adresse qu'il m'a laissée, et je lis un nom que j'ai entendu prononcer plusieurs fois comme celui d'un protecteur des arts, d'un amateur aussi riche qu'éclairé. Cet homme-là est millionnaire, et il est venu chez moi, seul, sans suite... et il m'a donné quelques avis avec cette politesse qui adoucit les critiques les plus sévères ; il est doux de voir que la fortune est quelquefois si bien placée.

Je prends Pierre par les deux mains, nous dansons autour de la table sur laquelle sont mes douze cents francs.

« Maintenant j'espère que tu remporte-
» ras ton petit sac, » dis-je à mon frère. —
» Non pas, il est à toi. — Pierre, je veux
» que tu gardes cet argent.—Et que veux-tu
» que j'en fasse? notre mère est heureuse
» maintenant et n'a plus besoin de rien...
» sans ça je le lui enverrais.— Garde-le, je
» te le demanderai, si j'en ai jamais besoin.
» — A la bonne heure. — Crois-tu d'ail-
» leurs que je veux te laisser commission-

» naire ? Je vais épouser Manette, puis nous » retournerons en Savoie. La maison de » ma mère est assez grande pour nous loger » tous. Certain maintenant que mon talent » peut me procurer une existence honnête, » je n'ai plus de vœux à former. Chère » Manette !.. courons lui apprendre cette » nouvelle... Pierre, tu vas porter les ta- » bleaux chez ce monsieur... — Tout de » suite. — Puis tu reviendras me trouver » chez Bernard. »

Je couvre les tableaux, je les remets à Pierre et je cours chez Manette avec mon trésor dans ma poche.

Manette lit dans mes yeux ce que je vais lui annoncer; je mets les douze cents francs sur ses genoux en lui disant d'un air fier : « C'est le produit de mon travail, c'est le » fruit de mon talent. Ah ! Manette, que » je dois de reconnaissance à ceux qui m'ont » donné de l'éducation, c'est la fortune la » plus sûre. Je puis t'épouser maintenant, » je pourrai nourrir ma famille... Je sais » bien que la maison de notre mère eût

» toujours été la nôtre, mais aurais-je été » heureux, si je n'avais été bon à rien ?.. et » quand on a pris les manières du grand » monde, on est bien gauche pour labourer » la terre. Aujourd'hui, certain d'utiliser » mon talent en peinture; je cultiverai » cet art avec une nouvelle ardeur, et je » trouverai près de toi la récompense de » mes travaux. »

Manette partage mon ivresse; le père Bernard arrive : je cours dans ses bras. » Je » vais être votre fils, lui dis-je; je l'étais » depuis long-temps par mon cœur... mais » enfin... bientôt... — Oui, mon père, » oui, c'est décidé maintenant... André a » vendu ses tableaux. »

Le bon Auvergnat nous regarde. Nous ne lui donnons pas le temps de répondre : nous faisons déjà nos plans, nos projets. Je brûle de réparer le temps perdu; je voudrais épouser Manette demain, ce soir même. Mais il y a des formalités à remplir; heureusement que j'ai eu soin depuis long-temps de me faire envoyer de mon pays les

papiers qui me sont indispensables. Dès demain je ferai les démarches nécessaires pour hâter l'instant de mon bonheur.

Manette ne peut plus parler ; elle court à chaque instant se jeter dans les bras de son père ; il semble qu'on devienne plus timide au moment d'être plus heureux ; mais si ses baisers sont pour un autre, ses regards sont pour moi, et je comprends tout ce qu'ils me disent. Pierre vient partager notre bonheur. Il est entendu que le surlendemain de notre mariage nous partirons pour la Savoie ; de cette manière nous n'avons pas besoin de monter notre ménage ici ; Manette viendra passer les deux premiers jours de notre hymen dans mon petit logement. Il sera assez grand pour de nouveaux époux ; le bonheur ne demande pas beaucoup de place.

Le lendemain de grand matin je suis en course pour hâter mon mariage, mais mon impatience ne peut triompher des formalités d'usage... il faut attendre dix jours avant de devenir l'époux de Manette. Ces

dix jours-là me sembleront plus longs que les dix mois qui les ont précédés ; plus on approche du but, plus on a le désir de l'atteindre. Mais j'ai des emplettes à faire et cela m'occupera. Je veux offrir une corbeille à Manette ; elle sera bien modeste!... Je ne puis dépenser que cinq cents francs environ. Je garde le reste pour les frais de la noce et du voyage; une fois près de ma mère, je reprends mes pinceaux ; ils nous seront toujours suffisans parce que nous ne vivrons pas à Paris, et que nous ne sommes point possédés de la manie de briller.

Avec cinq cents francs, aujourd'hui, on n'a que la corbeille ou le sultan qui contient les présens de noce. Mais je ne veux point singer les grands, je n'ai d'ailleurs ni diamans, ni cachemires, ni parures de prix à offrir : un schal en bourre de soie, un autre plus simple, une robe de soie, quelques autres de fantaisie, un voile, des boucles d'oreille, et quelques bagues, voilà à peu près en quoi consistent les présens que je vais offrir à Manette, mais jamais le sultan

le plus magnifique ne causa un plaisir plus vif que ma modeste corbeille.

Manette déploie les présens, elle les contemple, et les fait admirer à son père ; il faut que le bon Auvergnat vienne s'extasier devant chaque objet ; à chaque chose nouvelle, on me regarde, on me serre les mains, et cela veut dire : ce ne sont pas les présens qui me causent tant de joie, c'est la main qui me les donne.

Parmi les bagues, il en est une fort simple dans laquelle le mot *fidélité* est tracé avec mes cheveux. Cette bague cause à Manette la plus douce ivresse. Elle ne voit plus que cela dans ma corbeille. Les schals, les robes, les étoffes, ne peuvent soutenir de comparaison avec cette bague chérie. Ah ! Manette m'aime bien.

Nous sommes enfin à la veille du jour qui doit nous unir. La toilette de Manette est prête ; l'aimable fille sera charmante, elle parera ses atours, autant qu'elle en sera parée. Bernard s'est fait faire un habit neuf ; Pierre, sans reprendre tout

à-fait le costume élégant qu'il portait chez moi, mettra de côté la veste de commissionnaire. Étourdi que je suis! Bernard a quelques connaissances, Manette quelques jeunes amies, et je n'ai pas encore pensé à commander le repas de noce. Je cours faire mes invitations ; nous ne serons qu'une vingtaine, mais il vaut mieux être peu et se connaître tous. Manette aime la danse; quelle jeune fille ne l'aime point? Eh! bien, nous danserons; nous aurons un seul violon, mais le plaisir vaut bien un orchestre. Manette m'a dit plusieurs fois: «Mon ami, ne fais point de dépenses inu-
» tiles... point de noces... Nous n'avons pas
» besoin de tout cela pour être heureux.»

Oui, je sais que nous pourrions rester entre nous; mais je sais aussi que Manette sera bien contente que l'on soit témoin de son bonheur, et que le bon Bernard sera enchanté de danser à la noce de sa fille. D'ailleurs les bonnes gens se disent: On ne se marie pas tous les jours. Moi, je suis de l'avis des bonnes gens. Fêtons les époques

heureuses de notre vie, elles ne sont jamais en trop grande quantité.

Mes courses sont terminées, il est sept heures du soir. Il ne me reste plus qu'à choisir le traiteur chez lequel nous nous rendrons. Je ne veux ni une guinguette, ni un salon doré; mais à Paris il y a des restaurans pour toutes les bourses et toutes les classes. Pierre arrive dans son beau costume me demander s'il est mis avec goût. « Viens avec moi, lui dis-je; allons chez un » traiteur retenir un salon et commander » le repas. — Il y aura donc une noce!.. » mon frère?—Quelques amies de Manette, » de son père... nous danserons un peu... » Mais n'en dis rien ce soir, Pierre.—Non!.. » sois tranquille... Une noce! ah! quel » plaisir! »

Pierre danse déjà, je suis obligé de le retenir. Je me rappelle qu'autrefois, en revenant avec M. Dermilly de nous promener dans la campagne, nous allions dîner près du pont d'Austerlitz, chez un traiteur de modeste apparence, où nous étions fort

bien. C'est un quartier un peu désert, mais les badauds ne s'amasseront point à la porte pour voir entrer la mariée, et cela me convient. Je me rends avec Pierre chez ce traiteur.

Nous arrivons : une demande comme la mienne est toujours bien accueillie ; je choisis le salon que je veux, j'ai la certitude qu'aucune figure étrangère ne s'y montrera. L'hôte est raisonnable dans ses prix. Tout est bientôt convenu entre nous. Nous allons partir ; en nous reconduisant l'hôte nous prie d'entrer dans son jardin pour en admirer les agrémens.

En passant devant la fenêtre d'un pavillon, nous entendons un grand bruit ; on se dispute, et une voix bien connue de Pierre et de moi, fait entendre ces mots :
« Vous ne pouvez pas m'empêcher de me
» promener dans votre jardin, ma petite
» mère, le grand air me rendra mes cou-
» leurs !.. *Sur la verdure, Héloïse a fait mon*
» *bonheur !..* — Il n'est pas question de
» chanter, monsieur, dit la femme de notre

» hôte, il faut payer et vous en aller. —
» Soyez donc *conséquente*, belle *Niobé*, vous
» voulez que je m'en aille, et vous ne vou-
» lez pas que je sorte..., il y a confusion
» dans votre raisonnement.

»—C'est Rossignol,» me dit tout bas Pierre. Oui, sans doute c'est lui, je l'ai reconnu. « D'où provient donc cette querelle? » dis-je au traiteur.

« Ah! monsieur!.. c'est le diable qui a
» envoyé ici un mauvais sujet dont nous ne
» pouvons plus nous débarrasser... Il y a
» huit jours qu'il est chez nous. il s'est pré-
» senté un soir, d'un air mielleux, en de-
» mandant à souper. On l'a servi; comme
» il avait prolongé son souper fort tard, il
» nous a demandé ensuite à coucher dans
» la chambre où on l'avait servi, disant
» qu'il avait donné rendez-vous chez nous
» à son homme d'affaires, et qu'il désirait
» l'y attendre. Quoique ce ne soit pas notre
» usage, nous avons consenti à le loger. Le
» lendemain, il s'est fait servir splendide-
» ment et il est encore resté; enfin, il y a

» huit jours que cela dure... il prétend
» qu'il attend son homme d'affaires pour
» me payer. Mais je n'ai pas envie de l'hé-
» berger ainsi toute l'année. Il a eu le front
» de me proposer de poser et de me donner
» sa statue en paiement... que ferais-je de
» l'image d'un drôle comme cela?.. Il faut
» qu'il paie et qu'il parte. Je ne veux pas
» qu'il soit encore ici demain pour votre
» noce!.. il a l'impudence de vouloir lier
» connaissance avec toutes les personnes
» qui viennent chez moi, et il étourdit tout
» le monde de ses refrains qui n'en finissent
» pas. Mais j'ai envoyé chercher M. le com-
» missaire, et en attendant j'ai recommandé
» à ma femme de veiller sur ce fripon, que
» j'ai surpris hier montant sur un pan de
» mur, pour faire *Adonis*, à ce qu'il disait.
» Ah! drôle, je te ferai faire *Adonis* en
» prison!.. C'est qu'il m'aurait mangé tous
» les jours un poulet, si je l'avais laissé
» faire.

» — Allons-nous-en, mon frère, » me dit tout bas Pierre. qui ne se soucie point d'être

vu par son ancien ami. Je vais céder au désir de mon frère; nous allons partir... mais il n'est plus temps : un homme se jette de la fenêtre d'un entresol dans le jardin, et se relève en faisant l'Amour. Il se trouve positivement devant nous et pousse un cri de surprise en nous apercevant.

« O divinité des artistes !.. voilà de tes » bienfaits, « dit Rossignol en s'avançant vers nous, » deux amis que je retrouve » et qui vont payer pour moi !... Monsieur » le traiteur, ma carte, vivement ! Voilà » *Castor* et *Pollux*.., des amis intimes, qui » ne laisseront pas un artiste dans l'em- » barras. »

Pierre est rouge de colère; je ne reviens pas de l'impudence de ce drôle, et l'hôte nous regarde avec étonnement, en balbutiant : « Comment, messieurs, vous êtes amis » de ce mauvais sujet?

« —Mauvais sujet !.. s'écrie Rossignol, » qui t'a permis de m'appeler ainsi? mé- » chant rôtisseur des chats! »

Ces mots rendent le traiteur furieux.

» Calmez-vous, Jupin, dit Rossignol; on va
» vous payer, mais on ne reviendra pas
» chez vous!.. vos poulets sentent un peu
» trop le chénevis. Allons, mon petit
» Pierre, quelques écus pour ton ancien
» compagnon de plaisirs. »

Pierre est muet de honte. Je passe entre lui et Rossignol, qui a l'audace de vouloir me serrer la main.. « Si vous n'aviez fait que
» m'escroquer mon argent, lui dis-je, je
» pourrais encore l'oublier; mais vous avez
» cherché à rendre mon frère aussi mépri-
» sable, aussi vil que vous, et vous osez
» nous nommer vos amis! ce mot, dans votre
» bouche, est le dernier des outrages.
» Estimez-vous heureux si je ne me joins
» pas à monsieur pour vous faire punir.
» — C'est ça!.. de la morale aux amis,
» quand ils sont dans le malheur; eh bien!
» mes petits ramoneurs, on se passera de
» vous, et on n'avalera pas de la suie pour
» ça. »

Comme Rossignol achevait ces paroles, l'hôtesse, qui était allée chercher la garde,

au moment où son hôte s'était précipité de l'entresol, paraît à l'entrée du jardin suivie d'un caporal et de quatre fusiliers, tandis que par une autre porte, le commissaire arrive, conduit par un garçon traiteur. A la vue des soldats, Rossignol fronce le sourcil, et je l'entends murmurer : « Non, sa-» crebleu ! le premier torse antique n'ira » pas moisir dans une prison.

» — Voilà le coupable ! » dit l'hôtesse au commissaire en désignant Rossignol, qui s'avance vers l'homme de justice, s'arrêtant à chaque pas pour lui faire un salut jusqu'à terre, en sorte que le commissaire ne peut jamais parvenir à voir sa figure.

« Pas tant de politesses, monsieur, et ré-» pondez, » dit l'homme de paix, tandis que Rossignol fourre ses doigts dans une vieille tabatière que le caporal vient d'entrouvrir. « Vous ne voulez pas sortir » d'ici, monsieur ? — C'est faux, monsieur » le commissaire ! je ne demande au con-» traire qu'à m'en aller. — Mais, vous ne » voulez pas payer, monsieur ! — Je n'ai pas

» dit un mot de cela, monsieur le commis-
» saire, et bien loin de là, mon intention a
» toujours été de donner un joli pour-boire
» au garçon. — Alors, monsieur, payez
» donc votre compte et que cela finisse. —
» Ah! un moment, monsieur le commis-
» saire, je ne dis pas que je puis payer à
» présent, j'attends mon homme d'affaires,
» il n'arrive pas, est-ce ma faute? en atten-
» dant, je suis modèle; si par hasard ma-
» dame votre épouse était enceinte, mon-
» sieur le commissaire, et qu'elle voulût
» considérer un bel homme, je suis à votre
» service.

» —Caporal, emmenez ce drôle, on l'en-
» verra ce soir à la Préfecture, » dit le commissaire en s'éloignant dé Rossignol, qui chante entre ses dents : « *Va-t-en voir* » *s'ils viennent, Jean!..* »

Le caporal s'avance avec ses hommes, Rossignol va lui-même au-devant d'eux, en disant : « Je me rends à discrétion, mes
» anciens, bien persuadé que mon inno-
» cence sera reconnue comme celle de la

» chaste Suzanne; je ne demande pas mieux
» que de vous suivre. »

Les soldats ne serrent pas de trop près un homme qui paraît fort disposé à les suivre. Rossignol passe au milieu d'eux. Sorti du jardin, il s'arrête, fouille dans ses poches et s'écrie : « J'ai oublié mon mou-
» choir...Je ne veux pas leur en faire cadeau.
» — Je vais vous l'avoir, » dit le caporal en faisant signe aux soldats de s'arrêter et retournant sur ses pas. Par un mouvement naturel, les soldats se sont retournés vers la maison du traiteur; c'est ce que Rossignol attendait. Aussitôt il prend sa course et gagne le pont d'Austerlitz. L'invalide lui demande un sou, il lui répond par un coup de poing qui le renverse et continue de se sauver. Cependant les soldats se sont retournés, le caporal est revenu, on court après Rossignol en criant : « Arrêtez ! » celui-ci approche de l'autre bout du pont et compte franchir la barrière, mais déjà les cris de l'invalide et du caporal ont été entendus : la barrière est gardée, la foule

est amassée, et il n'y a pas moyen de sauter par-dessus tout ce monde-là. Rossignol revient sur ses pas... Il est cerné de chaque côté ; déjà le caporal et l'invalide s'approchent d'un air triomphant en s'écriant : « Nous le tenons ! Prenez garde de le » perdre ! » leur répond Rossignol, et au moment où le caporal va l'atteindre, il monte sur le parapet et se précipite dans la rivière en chantant : « *Moi, je pense comme » Grégoire, j'aime mieux boire.* »

Les soldats sont restés stupéfaits. La foule se porte sur les deux rives ; on cherche des bateaux, mais la rivière est très-forte et le courant entraîne le beau modèle jusqu'aux filets de Saint-Cloud.

Ce spectacle a vivement frappé Pierre ; je me hâte de l'emmener en lui disant : « Voilà, mon ami, quelle est souvent la fin » de ces hommes qui n'ont ni honneur, ni » mœurs, ni probité. »

CHAPITRE VII.

Peine et plaisir.

Nous revenons près de Manette, dont je ne puis plus être une heure éloigné ; c'est toujours ainsi au moment de s'enchaîner pour jamais... et l'on dit qu'ensuite... Mais nous ne changerons pas Manette et moi : nous ne sommes pas de Paris.

On a mille choses à se dire la veille de ses noces. Les projets pour l'avenir viennent en foule à l'approche de ce moment qui décide du sort de notre vie. C'est vers la Savoie que se tournent nos regards, nos espérances ; c'est là que nous comptons trouver le bonheur et assurer celui de ma mère, qui n'aura plus de vœux à former lorsque nous serons auprès d'elle.

Au milieu de nos doux projets, Pierre nous interrompt en disant à Manette : « Ma » chère sœur, je vous retiens pour la pre» mière contredanse. — Comment !.. est-ce » que nous danserons ? » dit Manette en me regardant avec surprise.

Et moi qui voulais la surprendre! ce nigaud de Pierre ne sait pas garder un secret. Fâché de ce qu'il a dit, il me regarde, sourit, puis fait la moue. Et Manette, témoin de son embarras, me dit avec cette voix que j'aime tant : « Quoi, mon ami, » tu as des secrets pour moi !.. »

Allons, je vois bien qu'il faut tout lui dire, puisque Pierre lui a donné des soupçons. Je conte ce que j'ai fait, ce que j'ai arrangé pour le lendemain. Manette me presse tendrement les mains en me disant à demi-voix : « C'est pour moi que tu as » fait tout cela, cher André; car tu n'aimes » pas beaucoup les réunions, les danses ; » que tu es bon ! que je suis heureuse ! »

Et Bernard s'écrie en frappant dans ses mains : « Une noce ! tant mieux ! c'est gai,

» ça !.. Vous verrez, mes enfans, que je suis
» encore solide à la danse!..je vous tiendrai
» tête.

» — Et moi donc ! » dit Pierre, en sautant dans la chambre, « je ne veux pas être
» une minute en repos... Je vas m'exercer
» toute la nuit !. »

Notre joie est plus calme, Manette et moi : nous puisons dans nos mutuels regards une partie du bonheur que nous nous promettons... et ce n'est pas à la danse que nous pensons.

La soirée s'est prolongée. J'emmène Pierre qui couchera cette nuit chez moi. Je dis adieu à Manette : nous répétons plusieurs fois : *à demain* ! Car dans ce mot tout est compris : bonheur, amour, avenir... ce n'est que de demain que datera notre existence.

Mon portier me remet une lettre, je reconnais l'écriture de Lucile ; sans doute elle me donne des nouvelles de ces dames, dont depuis quelque temps je n'ai pas entendu parler. Je mets la lettre dans ma poche et

je monte chez moi, en continuant de causer avec mon frère. Je l'entretiens de Manette, et l'on n'en finit point quand on parle de ce qu'on aime. Pierre tout en m'écoutant commence à bailler... il n'est pas amoureux.

Je me rappelle cependant la lettre qu'on m'a remise. Je la prends et je l'ouvre pendant que mon frère se dispose à se coucher. Les premiers mots m'ont frappé,.. J'oublie le bonheur du lendemain, je me rapproche de la lumière et je lis en frémissant ce qui suit :

« Mon cher André, je vais briser votre
» cœur en vous apprenant les nouveaux
» malheurs qui accablent mes chères maî-
» tresses ; mais à qui m'adresserais-je, si ce
» n'est à vous, le seul ami qui leur soit
» resté ?... Je ne sais où j'en suis... par-
» donnez-moi, André, le peu de liaison de
» mes idées... J'ai tant de chagrin... Écou-
» tez, mon ami. Grâce à votre généreux
» secours, ces dames vivaient dans une mo-
» deste aisance. Persuadées que c'était

» M. Thérigny qui leur avait envoyé cette
» somme, elles pensaient que, revenu à
» des sentimens plus nobles, il ne les aban-
» donnerait plus seules ; je savais la vérité,
» mais vous m'aviez défendu de la dire et
» j'obéissais. Il y a trois jours que M. Thé-
» rigny est arrivé chez ces dames, dans un
» désordre qui n'annonçait pas qu'il fût
» plus raisonnable. Il a paru surpris de les
» trouver à leur aise. Il allait les question-
» ner, lorsque ces dames l'ont remercié
» pour la somme qu'elles croyaient avoir
» reçue de lui. M. Thérigny, surpris d'a-
» bord, s'est remis et a reçu leurs remer-
» ciemens ; la langue me démangeait en
» voyant qu'il ne se déclarait pas étranger
» à l'envoi de l'argent. Mais je me rappelai
» ma promesse... je me tus. Après s'être
» fait donner les clefs de tout, M. Thérigny
» sortit le soir. Mais jugez de la douleur de
» ces dames, lorsqu'au lieu de revenir, il
» leur envoya une lettre, dans laquelle il
» leur tient les propos les plus odieux,
» accusant sa femme d'entretenir avec vous

» une liaison criminelle, prétendant qu'elle
» n'avait feint de croire que ce fût lui qui avait
» envoyé l'argent, que pour mieux cacher
» ses intrigues avec vous. Enfin, le monstre
» leur a tout pris, tout emporté, argent,
» bijoux, il ne leur a rien laissé. Je ne puis
» vous peindre la douleur de madame la
» comtesse; c'est moins le regret de se voir
» dans la misère, que le chagrin d'enten-
» dre accuser sa fille. Quant à ma jeune
» maîtresse, déjà souffrante, la conduite
» horrible de son époux n'a fait qu'aggraver
» son mal. On m'a questionnée de nou-
» veau, il a bien fallu que je dise la vérité.
» Elles vous ont béni. Ma jeune maîtresse
» pleurait en répétant à chaque instant:
» Pauvre André!.. cela ne m'étonne pas.
» Madame la comtesse a paru bien vivement
» affectée, puis elle m'a dit: Lucile... je
» voudrais voir André... je voudrais le re-
» mercier de ce qu'il a fait pour nous...
» Voilà, mon ami, où nous en sommes.
» Ah! venez par votre présence apporter
» quelques consolations à mes pauvres maî-

» tresses... André, vous ne les abandonne-
» rez pas à leur douleur. »

Les abandonner! me dis-je en finissant cette lecture qui a bouleversé tous mes sens; ah! jamais!... jamais!.. elles n'ont plus que moi... mais un véritable ami vaut mieux que cette foule de gens aimables qui vous entourent dans la prospérité et s'éloignent quand vous n'avez plus un visage riant à leur offrir!

Déjà ma pensée embrasse l'avenir. Je vois la situation affreuse de madame la comtesse; sa fille est souffrante, et c'est dans ce moment que tout leur manque; c'est alors qu'elles se voient privées de toutes ressources... ah! tant que j'existerai je ne veux point qu'elles connaissent la misère.

Pierre est sur le point de se coucher, je l'arrête: « Il faut te rhabiller, » lui dis-je,
» dépêche-toi, mon frère, je veux t'envoyer
» quelque part...—Quoi! si tard?—Il ne
» faut pas perdre de temps; tu vas te ren-
» dre chez le traiteur où nous sommes allés
» tantôt.—Oui, où se fera la noce... je vois.

» ce que c'est, tu as oublié de commander
» quelque chose.—Non, Pierre, ce n'est
» pas cela. Tu décommanderas au contraire;
» plus de noce, plus de repas... de bal...
» Il ne nous faut plus rien. »

Pierre me regarde en ouvrant de grands yeux : « Ah! mon Dieu, mon frère... qu'est-
» ce que tu dis donc là?... plus de noce...
» —Non, Pierre, cela ne se peut plus...
» —Mais Manette et son père qui s'atten-
» dent à danser?—Manette et Bernard m'ap-
» prouveront.—Tout ce monde que tu as
» invité?—Chacun retournera dîner chez
» soi.—Et ce traiteur qui fait le repas?—Il
» est encore temps de l'en empêcher, et c'est
» pour cela que tu vas y courir. Mon Dieu!
» c'est donc c'te malheureuse lettre qui est
» cause de tout cela!..—Oui, Pierre, plus
» tard je te la lirai. —Quel guignon!.. pas
» de noce... mais André, est-ce ben décidé?
» —Absolument... va, cours, ne perds pas
» de temps. »

Pierre a l'habitude de m'obéir, et malgré son chagrin, il sort en portant son mouchoir

sur ses yeux. Pendant son absence je calcule ce que je puis faire. Ah! je ne crains pas d'être blâmé par Manette, son cœur pense comme le mien. Mais madame la comtesse voudra-t-elle encore accepter?... elle me refuserait, j'en suis certain, si elle devinait les privations que je m'impose, je lui cacherai avec soin ma situation ; je me dirai riche, bien riche, afin que mes secours lui soient moins pénibles.

Pierre revient; il a les yeux rouges...mon pauvre frère a pleuré. « Eh! bien, le trai- » teur? lui dis-je.—Eh! ben... dame... il » ne fera rien du tout; mais il a dit que » tu étais une girouette, et que ça ne valait » rien pour se marier. »

Je m'embarrasse fort peu de l'opinion du traiteur. Pour consoler Pierre, je lui lis la lettre de Lucile, et je lui dis : « Cet argent » que nous aurions employé à nous diver- » tir servira à calmer quelque temps les » inquiétudes de ma bienfaitrice ; eh bien! » Pierre, me blâmes-tu encore d'avoir dé- » commandé la noce? — Non... non... tu

» as bien fait, » dit Pierre, en poussant un gros soupir. « Quoique ça, c'est bien » dommage de ne point danser. »

Au point du jour, je me rends chez Bernard. On ne m'attendait pas si tôt, mais on est levé, car on n'a point dormi. On me reçoit en souriant : le bonheur que lui promet ce jour se peint déjà dans tous les traits de Manette. Je ne sais comment lui annoncer la nouvelle... Elle me voit embarrassé, elle me questionne. Je lui donne à lire la lettre que j'ai reçue de Lucile.

Bonne Manette ! en lisant, ses traits expriment toute la part qu'elle prend aux infortunes de ma bienfaitrice. A peine elle a fini de lire et elle court à moi en s'écriant: « Mon ami, plus de noce, plus de bal... » Elles sont malheureuses... elles ont besoin de tes secours, ah ! tous les plaisirs » que nous aurions goûtés ne valent pas » celui que tu éprouveras à leur être utile. » —Chère Manette!.. j'avais déjà agi en » conséquence... et je n'osais te l'apprendre.—Tu n'osais...—Je craignais de te

» contrarier. — Ah! mon ami, mon cœur
» n'est-il pas de moitié dans tout ce que tu
» fais? Ta main, ton amour, je suis si heu-
» reuse! que me faut-il de plus?.. Car cet
» événement n'empêchera pas notre ma-
» riage, n'est-ce pas, mon ami?—Non sans
» doute; aujourd'hui même tu seras à moi...
» Nous serons heureux, j'ai la certitude
» que mon talent suffira à nos besoins...
» Mais, tant qu'elles seront dans la peine,
» nous ne pourrons aller en Savoie. Si je
» m'éloigne, si je les laisse seules ici, qui
» veillera sur elles... qui connaîtra leur si-
» tuation!—Nous resterons, mon ami; ton
» logement nous suffira... J'ai de l'ordre,
» de l'économie, je puis travailler aussi,
» moi, j'ai été élevée à cela... Tu verras,
» André, que le bonheur peut tenir lieu de
» richesse. »

Chère Manette! quelle âme! quels sentimens!.. Tu ne peux encore aller chez ces
» dames, il est trop matin, » me dit-elle,
» reste ici, déjeûne avec nous, je vais tout
» préparer... Ensuite tu iras les voir.., puis

» tu reviendras... C'est pour deux heures,
» André, tu ne l'oublieras pas!.. »

Comment pourrais-je l'oublier! lorsqu'à chaque instant elle me force à l'aimer davantage, lorsque c'est un ange que je vais posséder.

Manette nous prépare notre déjeûner, puis sort pour quelques emplettes indispensables, nous dit-elle; je reste avec Bernard, le bon porteur d'eau ne songe plus à la noce, « Nous danserons entre nous, me dit-il, » nous n'en serons pas moins gais. » Brave Auvergnat!.. il n'ésiste jamais quand il s'agit de rendre service. « Tu ne fais que » ton devoir, dit-il, en te montrant recon- » naissant envers ta bienfaitrice. » Pourquoi des âmes si nobles sont-elles souvent reléguées sous les toits?

Manette tarde bien à rentrer; le temps s'écoule... Je pourrais maintenant me rendre chez ces dames; mais je ne veux pas sortir avant que Manette ne soit de retour. Elle revient enfin, rouge, respirant à peine, mais plus jolie encore par le bonheur, le

contentement, qui se peignent dans ses traits. Je ne lui demande pas d'où elle vient, les regards qu'elle attache sur moi ne laisseront jamais pénétrer dans mon cœur un soupçon jaloux. Je me lève, je l'embrasse, je vais m'éloigner en lui disant : « A deux » heures... je serai ici. »

Elle me suit sur l'escalier, elle tire la porte sur nous, puis, d'un air timide, met plusieurs pièces d'or dans ma main, en me disant : « Tiens, mon ami, joins cela à ce » que tu devais dépenser pour la noce... » au moins la somme sera plus forte.—D'où » te vient cet argent, Manette?..— Mon » ami... c'est... ah! tu ne me gronderas » pas, j'en suis sûre... mais tous ces cadeaux » que tu m'avais faits ne m'étaient point » nécessaires... Je n'ai besoin ni de grands » schals, ni de robes de soie... Tu m'as dit » que je te plairais bien sans cela... Mon » ami, j'ai tout reporté, excepté une seule » robe bien simple que j'ai passé la nuit à » me faire... et cette bague... où il y a de » tes cheveux et ce mot si doux... *fidélité*...

» Ah! tu me pardonneras, n'est-ce pas,
» André, d'avoir disposé de tout cela sans
» ta permission? »

Lui pardonner!.. je ne trouve pas d'expressions pour lui peindre ce quej'éprouve, je la serre contre mon cœur, je l'embrasse mille fois. « Assez, assez, » me dit l'aimable fille en rougissant, « ou tu croirais,
» André, que c'est par intérêt que j'ai agi
» ainsi... » Enfin je me suis arraché de ses bras et je cours chez madame la comtesse.

Je fais le chemin en peu de temps; d'abord lesouvenir de Manette m'occupe entièrement, mais arrivé devant la maison où demeure maintenant ma bienfaitrice, je me sens craintif, embarrassé. Ah! il est plus difficile qu'on ne croit de faire le bien, surtout lorsqu'on veut ménager la délicatesse de ceux que l'on oblige; et puis je vais revoir Adolphine!.. Adolphine que je n'ai pas vue depuis qu'elle est mariée. Je ne suis plus amoureux d'elle, non, mon cœur est tout entier à Manette... et cependant je tremble, je suis inquiet, oppressé. Rap-

pelons mon courage, songeons qu'Adolphine n'est plus pour moi qu'une amie, que la fille de ma bienfaitrice... Jamais rien dans ma conduite ne lui rappellera que j'ai osé l'adorer. De son côté, elle ne voit, elle n'a jamais vu en moi qu'un frère, que le compagnon de son enfance... elle ne m'a jamais aimé que d'amitié, j'en suis bien persuadé maintenant; éloignons donc toute idée du passé, elles seraient offensantes pour tous deux.

La maison est de modeste apparence; c'est au quatrième, m'a dit Lucile. Au quatrième!.. elles qui habitaient un hôtel, qui avaient dix domestiques à leurs ordres... Ces changemens se voient de tous temps, je le sais, mais ils n'en sont pas moins pénibles à supporter; et la philosophie, si facile en paroles, est souvent bien triste à mettre en pratique.

Je monte en tremblant; à chaque marche qui me rapproche du terme de ma course, je sens mon courage m'abandonner. Arrivé devant la porte, j'ai besoin de m'arrêter

quelque temps. La pensée de leur malheur, du motif de ma visite, m'oppresse tellement que je respire à peine... Je voudrais voir Lucile la première... enfin j'ai frappé.

C'est Lucile qui m'ouvre; elle pousse un cri de joie. « Ah! que ces dames seront » contentes de vous voir! » dit-elle, « je » cours les avertir. — Un instant, Lucile, » promettez-moi d'abord que vous ne dé- » mentirez jamais ce que je dirai... — Oui, » André, oui, je vous le promets. — Je dé- » sire que madame me croie riche... à mon » aise du moins... Je le suis en effet, les » tableaux que j'ai vendus m'ont procuré » plus que je n'espérais, et ceux que je fe- » rai... — Qu'avez-vous besoin de me dire » tout cela, André? je divine votre motif, » je lis dans votre âme!.. Croyez que je » vous seconderai de tout mon pouvoir. »

Nous entrons; l'appartement est meublé avec simplicité, mais du moins rien n'y annonce encore la misère. « Ma jeune maîtresse » n'est pas levée, me dit Lucile; depuis » quelque temps elle est souffrante, ma-

» dame est auprès d'elle, je vais l'avertir,
» attendez ici, André. »

Je reste seul, dans une petite pièce qui fait salon. Tout ce que je vois oppresse mon âme. Je me rappelle l'opulence de l'hôtel et je fais de tristes comparaisons. Mais on vient... la porte s'ouvre... mon cœur bat vivement... C'est ma bienfaitrice, je l'ai aperçue... elle m'ouvre les bras. « André...
» mon cher André, » me dit-elle d'une voix que l'émotion éteint... Je cours vers elle, je tombe à ses pieds, je prends ses mains, je les baigne de larmes... « A mes pieds,
» s'écrie-t-elle, lorsque ta place est sur
» mon cœur... » Mais j'ai besoin de me prosterner quelque temps devant son infortune.

Le premier moment est passé, je suis assis près de madame la comtesse, elle me regarde avec attendrissement. « Tu connais nos
» malheurs, me dit-elle, et moi je sais tout
» ce que tu as fait pour nous... Je sais avec
» quelle noblesse tu t'es conduit. — Ah !
» madame, de grâce...—André, laisse-moi

» épancher mon cœur... La reconnaissance
» n'est un poids que pour les âmes ingrates,
» et je suis fière de tes bienfaits. Mais,
» mon ami, l'envoi considérable que tu nous
» avais fait a dû te réduire au plus strict
» nécessaire.—Non, madame, non, je suis
» riche encore. Grâce à vous, je possède
» des talens; mes essais en peinture ont
» réussi bien mieux que je ne l'espérais;
» mes pinceaux me fournissent des res-
» sources faciles... Ah! madame, vous m'a-
» vez appelé quelquefois du doux nom de
» fils, permettez que je m'en rende digne;
» c'est à vous que je dois ce que je suis,
» laissez-moi désormais le soin de veiller
» sur votre sort, ne formez plus aucune in-
» quiétude pour l'avenir; j'ai bien plus qu'il
» ne m'en faut pour moi. Je serai si heu-
» reux de vous prouver mon attachement,
» ma reconnaissance... — André, n'as-tu
» pas déjà fait assez pour nous?.. Non, mon
» ami, je ne puis accepter davantage; l'âge
» n'a point encore affaibli mes forces, je
» travaillerai; mon Adolphine recouvrera

» la santé, et peut-être le destin se lassera
» de nous être contraire.—Vous, travailler
» pour vivre !.. non, je ne le souffrirai pas.
» Je vous le répète, je suis riche encore...
» Ah ! madame, ne me refusez pas, ou je
» croirai que vous m'avez retiré votre ami-
» tié. »

Je suis de nouveau aux genoux de ma bienfaitrice ; je ne veux point les quitter qu'elle ne m'ait promis de céder à mes vœux. Ses larmes coulent, elle me donne sa main : « André, me dit-elle, tu veux me prouver » que tu étais digne d'être mon fils... et que » j'aurais dû... »

Je ne lui permets point d'achever. Quelqu'un vient, c'est Adolphine.... Grand Dieu! quel changement dans toute sa personne. Elle est toujours belle. mais la souffrance, le chagrin, se peignent jusque dans son sourire. A ma vue une vive rougeur couvre son visage et remplace un moment sa pâleur habituelle. Sa mère court au-devant d'elle. « Déjà levée, » lui dit-elle. « —Oui, » j'ai voulu voir André.., il y a si long-

» temps... que je n'avais eu ce plaisir. »

Je reste immobile devant elle, je ne puis décrire ce qui se passe en moi; je tremble, je ne puis parler, j'éprouve un mélange de plaisir et de peine, mais c'est ce dernier sentiment qui semble l'emporter.

Je balbutie : «Madame...» Ce nom a de la peine à sortir de mes lèvres. « C'est ton » amie, ta sœur, se hâte de dire madame la comtesse, en appuyant sur ce mot. « Adolphine, donne ta main à André. »

Je m'avance vers elle et prends sa main qu'elle me tend en détournant les yeux... J'ai cru y voir des larmes... et cette main, que je baise avec respect, tremble et brûle dans la mienne.

Ce moment est pénible pour mon cœur; ma bienfaitrice, qui s'aperçoit de notre embarras, se hâte de me parler de ma mère, de Bernard, de mes anciens amis.

Je conte à madame la comtesse ce que j'ai fait pour ma mère, et cela paraît lui causer le plus grand plaisir. « Tu es aussi » bon fils, me dit-elle, qu'ami sincère et dé-

» voué. » Je ne dis pas à ces dames que je vais me marier, ma bienfaitrice consentirait plus difficilement à accepter mes secours.

Adolphine parle peu ; sa tristesse me fait mal ; elle me regarde quelquefois, mais dès que je porte mes yeux sur elle, les siens se baissent vers la terre, et je ne sais quel trouble semble l'agiter. Ma présence lui rappelle les beaux jours de son enfance ; sans doute elle fait maintenant de tristes comparaisons, et voilà ce qui cause sa peine.

Mais mon cœur ne peut oublier Manette et le bonheur qui m'attend. L'heure est venue de me rendre chez Bernard. Je prends congé de madame la comtesse ; je lui demande la permission de venir la voir quelquefois. « André, me dit-elle, tu es
» notre unique ami, ta présence sera dés-
» ormais notre seul plaisir. Si la calomnie
» ose verser sur nous ses poisons, nos âmes
» sont pures et nous devons nous montrer
» au-dessus de ses atteintes. »

Je baise la main de ma bienfaitrice, je demeure encore embarrassé devant Adolphine, elle lève sur moi ses yeux languissans et me dit en s'efforçant de sourire : « Vous reviendrez nous voir, n'est-ce pas, » André ? »

Je balbutie : « Oui, madame, » et je m'éloigne, le cœur oppressé... il me semble que je ne respirerai librement que lorsque je ne serai plus devant elle. Enfin je les ai quittées, mais avant de m'éloigner j'ai remis à Lucile la somme que j'avais apportée; Lucile me serre la main, elle veut parler; je l'embrasse et je pars.

Je suis dans la rue, je me sens plus à mon aise... Cette première entrevue me coûtait. J'ai fait mon devoir; ne songeons plus qu'au plaisir, à l'amour, à Manette.

Je fais le chemin en courant. Je la trouve parée de la robe qu'elle a reçue de moi, et qu'elle s'est faite pendant la nuit. Elle m'attendait avec impatience et inquiétude... Je lis dans ses yeux tout ce qu'elle a éprouvé pendant que j'étais chez madame la com-

tesse et près d'Adolphine ; mais je cours à elle, je la presse contre mon cœur... le sourire est revenu sur ses lèvres... ses yeux semblent me demander pardon de ses alarmes.

Tout le monde est prêt, et toute la noçe se compose maintenant de Bernard, de mon frère, et de deux vieux amis du bon Auvergnat. Chacun a mis son bel habit, et Pierre, pour se consoler sans doute de ne point danser le soir, ne fait point un pas dans la chambre sans sauter et se dandiner.

A défaut de remise, nous prendrons le modeste fiacre. Nous ne sommes en tout que six, un seul nous suffira. Pierre est allé le chercher. Je prends la main de Manette... Nous descendons les cinq étages, toutes les voisines se mettent sur leur carré ou à leur fenêtre pour la voir passer, c'est bien naturel ; et moi je ne suis pas fâché que l'on voie Manette, car on ne fera point de propos sur son compte, on ne chuchotera pas d'un air moqueur en regardant son bouquet

virginal, et toutes les jeunes filles qui se marient ne peuvent point comme Manette supporter l'examen des commères de leur quartier.

Nous montons dans le fiacre, nous sommes un peu pressés, mais je suis assis près de Manette et je ne m'en trouve que mieux. Nous faisons le chemin gaiement, car notre noce, n'est point de celles où tout le monde se regarde pour savoir si l'on doit rire.

Je n'aime point cet air grave et silencieux que prennent parfois de nouveaux époux; il semble que ces gens-là devinent qu'ils vont se rendre mutuellement malheureux.

Nous avons enfin consacré notre union aux pieds des autels. Elle est à moi! elle est ma femme!.. Que ce nom me semble doux à lui donner, et combien elle est heureuse de l'entendre! Chère Manette! que d'amours dans un seul de ses regards!

Nous revenons chez le père Bernard, où une officieuse voisine a bien voulu préparer le dîner. On se met à table, on rit, on boit, on

chante; nous soupirons quelquefois Manette et moi, mais nous savons bien pourquoi, et cela n'est pas inquiétant.

Bernard et ses amis trinquent, pendant que Pierre chante, et que Manette et moi nous nous regardons. On nous prie de danser une bourrée des montagnes ; nous retrouvons notre gaieté, notre vivacité de l'enfance. Mais nous nous lassons beaucoup plus vite, et, à dix heures, nous souhaitons le bonsoir à la compagnie ; Pierre reste chez Bernard, et j'emmène Manette chez moi... chez elle, chez nous, nous ne faisons plus qu'un.

CHAPITRE VIII ET DERNIER.

Dernière épreuve — Retour en Savoie.

L'AMOUR, l'ordre, le travail, promettent le bonheur à notre petit ménage. J'ai commencé un nouveau tableau, Manette fait des robes, Pierre a repris ses crochets ; le père Bernard est le seul qui se repose, mais le brave homme l'a bien gagné. En Savoie, dans la jolie maison de ma mère, ayant à notre disposition un grand jardin que nous cultiverions nous-mêmes, je sais bien que nous serions à notre aise, riches même avec ce que je gagnerais. Mais madame la comtesse, mais sa fille... puis-je les quitter, m'éloigner d'elles, lorsque tout les abandonne? Non, ma place est marquée où elles

sont, tant que M. Thérigny ne se conduira pas différemment.

Pendant les premiers jours de notre union, nous avons de fréquentes distractions, Manette et moi; j'ai de la peine à rester une heure devant mon tableau, elle même quitte souvent son ouvrage... Nous avons toujours quelque chose à nous dire. Cependant Manette me parle raison, lors même que l'amour respire dans ses yeux. « Mon ami, » me dit-elle, quand je quitte trop souvent mes pinceaux, « songe que tu as bien des » devoirs à remplir. » Je soupire et je retourne à ma palette : heureusement on ne peint pas le soir et alors je me dédommage des privations du jour.

Bonne, excellente Manette! elle est la première à me dire d'aller voir ma bienfaitrice, de m'informer si elle ne manque de rien. A chaque instant je découvre dans ma compagne de nouveaux attraits : sa conversation est pure, attachante; son goût délicat, son esprit aimable; jamais rien de commun dans son langage ni dans ses ma-

nières ; ce n'est pourtant que la fille d'un porteur d'eau ; qui lui a donc enseigné à mettre du charme dans tout ce qu'elle dit, dans tout ce qu'elle fait ? Je ne sais, mais il y a des êtres que la nature favorise, et qui savent tout sans avoir rien appris.

Je retourne chez madame la comtesse, cette seconde visite me coûte moins que la première, et cependant mon cœur se trouble encore quand je suis en présence d'Adolphine... Ah ! les premières impressions de l'amour sont lentes à s'effacer. On me gronde de ce que j'ai mis tant d'intervalle entre ma première visite. Ma bienfaitrice veut que j'aille la voir plus souvent ; elles ne reçoivent que moi, que moi seul, et je les distrais de leurs chagrins. Adolphine est toujours faible, souffrante ; je ne me suis pas encore trouvé seul avec elle ; je ne le désire plus maintenant ! au contraire, il me semble qu'alors je serais bien embarrassé.

Madame me questionne sur mes tableaux ; je réponds que tout me réussit, que mes

succès m'étonnent moi-même... On est, je crois, bien excusable de mentir, lorsque c'est pour éviter des peines à ceux que l'on aime. « Tu es bien digne de réussir, » me dit ma bienfaitrice, « et si l'on savait com-
» ment tu te conduis!.. »

Je l'arrête, je ne veux plus que l'on me parle de reconnaissance, et alors je promets de venir souvent les voir. En m'éloignant, j'ai soin de m'informer à Lucile si l'on ne manque de rien. J'apprends que madame la comtesse travaille à broder, pendant que sa fille repose, et qu'elle a bien défendu qu'on me le dise. Pauvre femme! c'est maintenant que j'envie la fortune, les richesses!... Courons reprendre mes pinceaux.

Un sourire de Manette dissipe mes idées tristes. Je lui conte tout ce qui m'a affligé, et elle m'embrasse en me disant: « Eh!
» bien, mon ami, nous sommes jeunes,
» nous travaillerons davantage, pour que
» tu puisses faire plus pour ta bienfaitrice,
» et nous n'en serons pas moins heureux. »

Pour toute réponse je la presse sur mon cœur.

Il y a trois mois que je suis marié. J'ai vendu mon tableau ; mais la personne qui m'a acheté mes premiers ouvrages est à la campagne. J'avais fait celui-ci trop à la hâte, les regards de ma femme m'avaient trop souvent distrait, et je n'ai eu que peu de chose. J'en entreprends un, auquel je veux donner tous mes soins, mais avant qu'il ne soit fini, je frémis en songeant que ces dames auront mille besoins, et que le dernier argent que j'ai remis à Lucile doit être près de sa fin. D'un autre côté, mon petit ménage, quoique fort modeste, exige cependant que je m'en occupe. Ces pensées me font souvent soupirer, et les doux sourires de Manette ne parviennent pas toujours à dissiper les nuages qui obscurcissent mon front.

Manette ne me demande jamais rien, elle prétend que son travail suffit pour notre ménage ; elle me supplie de ne point m'inquiéter de l'avenir, mais je ne puis être

tranquille quand je songe à madame la comtesse, à sa fille dont la santé est toujours chancelante.

Je viens de me rendre chez ces dames, que je n'ai pas vues depuis quelques jours. C'est Adolphine qui m'ouvre la porte; Lucile est en commission et madame la comtesse vient, par extraordinaire, de sortir un moment.

Je me trouve seul avec Adolphine; cela ne m'est pas arrivé depuis le jour où je lui déclarai mon amour, où le marquis me surprit à ses pieds; ce souvenir me cause un embarras, une émotion pénible; je ne sais si Adolphine se rappelle cette circonstance, mais elle paraît aussi troublée que moi.

Je suis assis auprès d'elle. Je me suis informé de sa santé, de celle de sa mère, puis je ne sais plus rien lui dire. Je reste muet devant elle... Est-ce parce qu'une foule de pensées, de souvenirs se présentent à mon esprit? Elle garde aussi le silence... nous avons l'air de deux coupables qui n'osent

se faire leurs confessions, ou de deux amans qui se boudent, et cependant nous ne sommes ni l'un ni l'autre.

J'ai les yeux baissés, mais j'entends ses soupirs; elle est oppressée, elle souffre... Il me semble que je gagne son mal, ma poitrine se serre aussi. Enfin c'est elle qui rompt le silence, et sa voix est tremblante : « André.... il y a bien long-temps que » nous ne nous sommes trouvés sans té- » moin... J'avais à vous dire.... à vous de- » mander... »

Elle s'arrête, elle a besoin de reprendre des forces, et j'attends en tremblant qu'elle continue : « André, » reprend-elle au bout d'un moment, « qu'avez-vous pensé de » moi... en apprenant que j'étais l'épouse » de M. de Thérigny?... — J'ai présumé, » madame, que cette union convenait à » votre famille... et que rien ne s'opposait... » à ce qu'elle eût lieu... — Et avez-vous » pensé... que je pouvais être heureuse?... » —Oui... madame. »

Elle ne dit plus rien... Lui aurais-je fait

de la peine?... Je lève les yeux sur elle... O ciel! son visage est baigné de larmes... Je cours vers elle... Dans ce momont madame la comtesse revient.

« Qu'a-t-elle donc? s'écrie-t-elle, effrayée de l'état de sa fille. « —Ce n'est rien, » balbutie Adolphine, en tâchant de sourire pour rassurer sa mère. « Une faiblesse... un » étourdissement...—Pauvre enfant! »

Je veux chercher le médecin, Adolphine s'y oppose, elle prétend qu'elle se sent mieux; elle affecte plus de gaieté, elle parle davantage; elle parvient à tranquilliser sa mère, mais, moi, elle ne peut m'abuser.

Cette scène m'a vivement ému; je reviens chez moi fort agité. Je veux reprendre mes pinceaux, je ne puis les tenir. Manette craint que je ne sois malade, elle m'engage à prendre du repos; mais les souvenirs de ce jour troublent mon sommeil. Au milieu de la nuit je m'éveille!.. Manette n'est point auprès de moi. Surpris, inquiet, je me lève en silence... J'aperçois une faible

lumière dans mon atelier. J'avance, Manette est là, elle travaille à la lueur d'une lampe, elle passe une partie de ses nuits à veiller, tandis que je la crois livrée au sommeil. . . . .

Elle m'a entendu, et vient à moi en rougissant; c'est encore elle qui me demande pardon de ce qu'elle travaille la nuit, qui cherche à me prouver que c'est pour elle un plaisir et non une fatigue. Tant d'amour, tant de vertus, ne peuvent plus me surprendre dans Manette, mais qu'il me serait doux de les récompenser!... elle dit que mon amour lui suffit. . . . .

La conduite de ma femme ranime mon courage, je travaille avec plus d'ardeur, et un matin, je vois entrer dans mon atelier le riche amateur auquel j'ai vendu mes premiers tableaux. Il examine mon ouvrage, il en paraît fort satisfait, ses éloges ont enflammé mon imagination; mon tableau s'achève, j'ai fait mieux encore que je ne l'espérais; et j'en reçois un prix qui me semble considérable. Je supplie Manette de ne

plus prendre sur son repos pour travailler; elle me le promet... Je veux lui donner quelques parures, quelques bijoux, elle les refuse et m'envoie chez madame la comtesse, en me disant : « Est-ce que » tu ne me trouves plus bien comme je » suis ? »

Je ne me suis pas retrouvé seul avec Adolphine; et, depuis le jour où nous eûmes ensemble ce court tête-à-tête, elle est redevenue en ma présence silencieuse comme auparavant; lorsque j'arrive elle sourit et paraît contente de me voir, mais ensuite elle retombe dans sa mélancolie.

Il y avait plus long-temps que de coutume que je ne m'étais rendu chez ma bienfaitrice, lorsque je vais leur apprendre le succès de mon dernier tableau. « Nous nous » alarmons de ne pas te voir, » me dit madame la comtesse; « craignant que tu ne » fusses indisposé, je viens d'envoyer Lucile » chez toi. »

Je remercie la bonne Caroline de l'intérêt si tendre qu'elle me porte, mais je suis

en secret fâché que Lucile se soit rendue chez moi ; elle ne sait pas que je suis marié, et je crains de sa part quelque indiscrétion. Je tâche de dissimuler mon inquiétude, et je vais prendre congé de ces dames, lorsque Lucile revient et entre vivement dans la pièce où nous sommes.

« Je viens de chez vous, monsieur An-
» dré, » dit-elle en souriant d'un air significatif. Je la regarde, je lui fais des signes pour qu'elle se taise, mais elle n'y fait pas attention et continue de parler.

« Tu n'as trouvé personne ! » lui dit madame la comtesse. — « Pardonnez-moi,
» madame, j'ai trouvé quelqu'un... et une
» personne fort aimable même !.. — Son
» frère, sans doute ? — Non, madame,
» oh ! ce n'était pas un monsieur. »

Madame la comtesse ne juge pas convenable de pousser plus loin ses questions. Adolphine m'a regardé : sa figure toujours si pâle vient de se couvrir d'une vive rougeur... Je fais de nouveaux signes, mais Lucile continue de bavarder.

« Ah ! madame, monsieur André ne
» nous dit pas tout !... Vous ne devineriez
» jamais... Eh! bien, madame, il est marié!..
» — Marié !.. — Oui, madame, avec sa
» chère Manette que je ne connaissais pas,
» mais qui est vraiment charmante.

» — Est-il vrai, André? » me dit ma bienfaitrice. Je réponds à demi-voix : « oui,
» madame... — Et pourquoi donc nous l'a-
» voir caché?.. »

Je cherche quelque motif à donner, lorsque mes regards se portent vers Adolphine: grand Dieu! sa tête est retombée en arrière, une pâleur mortelle couvre son visage... Elle est privée de sentiment. J'ai poussé un cri... Madame la comtesse se retourne et s'aperçoit de l'état de sa fille ; elle court à elle, la prend dans ses bras, l'appelle à grands cris, tandis que Lucile et moi nous employons tous les moyens pour la faire revenir... Mais c'est en vain, ses yeux sont toujours fermés. Je cours, je vole chercher un médecin, je le ramène avec moi, ma bienfaitrice se désespère devant sa fille

mourante... Enfin les soins du docteur la rappellent à la vie : elle rouvre les yeux, elle les porte sur moi, puis sur sa mère ; elle veut encore la rassurer et prononce d'une voix faible : « Ce n'est rien... ne vous ef» frayez pas... »

On la porte sur son lit. Elle dit avoir besoin de repos, je m'éloigne avec le docteur, je le questionne sur l'état d'Adolphine... Il ne me rassure pas : il parle de causes morales, d'un grand fonds de chagrin contre lequel échouent les secours de l'art. Hélas ! ce chagrin, je crains d'en deviner la source.

J'apprends à ma femme l'état alarmant d'Adolphine; Manette, toujours bonne, s'offre pour aller la veiller, pour lui servir de garde, mais je n'y consens point : je ne crois pas que la présence de Manette soulagerait le mal d'Adolphine.

Je retourne le soir chez madame la comtesse. « Adolphine est calme, » me dit Lucile, « sa mère est près de son lit et ne » veut pas la quitter un instant. » Je ne

juge pas nécessaire de me présenter maintenant. Je retourne chez le médecin, je le prie de voir chaque jour la jeune malade. « J'irai, » me dit-il en secouant la tête, « mais il n'y a rien à faire... »

Je suis retourné près de Manette; elle montre presqu'autant d'inquiétude que moi sur l'état de la malade. La nuit est venue... l'image d'Adolphine ne me permet pas de trouver le repos... mais bientôt j'entends frapper fortement à la porte de la rue. Un secret pressentiment me dit que c'est pour moi. Je me lève, je m'habille à la hâte... hélas!... je ne me suis pas trompé, c'est Lucile qui accourt tout en pleurs.

« Venez, venez, me dit-elle, elle est mal,
» bien mal, un délire affreux... puis, dans
» les intervalles, elle demande à vous voir,
» à vous parler... »

J'ai suivi Lucile... nous marchons à la hâte et sans prononcer un mot; enfin nous sommes devant la maison... « Et le médecin? dis-je. « — Il est là... il donne aussi des

» secours à madame la comtesse, que l'état
» de sa fille réduit au désespoir. »

Je pénètre dans l'appartement... elle ne me voit pas, elle est dans un de ses accès de délire... sa mère la tient dans ses bras... je m'avance, je lui parle... elle prononce mon nom, mais elle ne me reconnaît point. Elle nomme aussi Manette, son époux; elle semble vouloir écarter une image pénible, elle porte la main sur son cœur en s'écriant d'une voix déchirante : « Il est là...
» toujours là... Je ne puis l'en arracher...
» mais il ne m'aime plus... il ne peut plus
» m'aimer. »

Un anéantissement complet succède à ce transport. Enfin, elle revient à elle et nous reconnaît. Ma vue semble lui faire du bien... elle sourit à sa mère et lui dit d'une voix éteinte : « Maman, permettez-moi de
» parler un instant à André... ce sera la
» dernière fois... et puis, je ne vous quitte-
» rai plus. »

Ma bienfaitrice l'embrasse et le médecin l'entraîne dans une autre pièce. Je suis seul

devant le lit d'Adolphine, ses yeux sont gonflés de larmes, j'ai peine à retenir mes sanglots. Elle me tend la main. « André,
» me dit-elle, je sens bien que je vais mou-
» rir... ah! ne me plains pas, je ne pouvais
» plus être heureuse... dis-moi que tu m'as
» bien aimée... appelle-moi encore une fois
» Adolphine, comme aux beaux jours de
» notre enfance... et je mourrai plus satis-
» faite.... —Adolphine!... chère Adol-
» phine! vivez pour votre mère... pour
» nous tous qui vous chérissons...—Non,
» c'est assez maintenant... je suis heu-
» reuse... André, tu n'abandonneras pas
» ma mère... »

Je presse sa main dans les miennes...elle est déja inanimée... Adolphine vient de fermer les yeux pour jamais!...

J'entends la voix de madame la comtesse, elle revient... ah! épargnons-lui ce spectacle. Je cours au-devant d'elle, je l'entraîne... elle demande sa fille, mon silence lui en dit assez, elle tombe dans mes bras... Aidé de Lucile, je la transporte dans la voiture

du docteur qui nous conduit chez moi. Je n'ai pas besoin de recommander la comtesse à Manette, je connais son cœur.

Je retourne près de celle qui n'est plus. Je ne la quitte pas jusqu'à ce que les derniers devoirs lui soient rendus. Une tombe simple, modeste, reçoit cette femme à qui le destin avait accordé fortune, naissance, beauté, talens, et qui est morte à dix-huit ans sans regretter la vie.

Mes soins, ma tendresse, les touchantes attentions, les douces prévenances de Manette parviennent enfin à calmer le désespoir de madame la comtesse. Nous pleurons Adolphine avec elle ; les larmes sont moins amères versées dans le sein de l'amitié.

Mais rien ne me retient maintenant à Paris. Le séjour de la Savoie pourra au contraire, en offrant à ma bienfaitrice une autre existence, rendre moins présens les souvenirs de ses malheurs. Elle vient d'apprendre qu'après avoir joué et perdu ce qu'il lui avait enlevé, M. Thérigny a été

tué en duel. Je me jette à ses genoux avec Manette, nous pressons chacun une de ses mains, nous la nommons notre mère et la supplions de ne jamais nous quitter.

Oui, vous êtes mes enfants, » nous dit madame la comtesse en nous attirant sur son cœur. « Cher André, qui m'as si bien » récompensée de ce que j'avais fait pour » toi; et vous, bonne Manette, que je ne » connais que depuis quelques jours, et » qui les avez marqués par les soins les plus » touchants envers moi... Ah! je ne vous » quitterai plus... vous êtes désormais tout » pour moi. — Et vous consentez à venir » habiter en Savoie avec nous. — J'irai » partout où vous serez. »

Enfin je vais retourner dans mon pays, près de ma mère!.. Tous nos préparatifs sont bientôt faits. Mon frère et le père Bernard sont tout prêts. Je propose à Lucile de nous accompagner, mais Lucile a fait depuis quelque temps la connaissance d'un jeune garçon épicier; il n'a que dix-huit ans, mais il veut s'établir, se marier, et

les appas un peu prononcés de l'ancienne femme de chambre lui ont paru d'un fort bon effet pour un comptoir. « Il est encore » bien enfant, dit Lucile, mais je le for- » merai. » Je me rappelle qu'elle a toujours aimé à faire des éducations.

Le jour du départ est arrivé : j'ai loué une berline pour nous cinq, ne voulant pas que madame la comtesse allât en voiture publique. Pendant tout le voyage elle est l'objet continuel de nos soins, de nos attentions. Touchée de notre amitié, elle nous tend souvent la main, en nous disant, les larmes aux yeux : « Vous voulez donc que » je tienne encore à la vie. »

Enfin nous les revoyons, ces montagnes chéries de la Savoie ! nous saluons en passant la barrière à balançoire, comme si nous retrouvions un ancien ami. Manette est presqu'aussi joyeuse que Pierre et moi, elle s'écrie en me regardant : « C'est ton pays ! » c'est ici que tu es né ! »

J'avais parlé de la jolie habitation de ma mère, mais on était loin de la croire ce

qu'elle est. « C'est comme un château, » s'écrient Bernard et Manette ; « c'est une » retraite charmante, » me dit madame la comtesse; « entouré de tout ce que j'aime, » leur dis-je « ce sera ponr moi l'univers, et » mes désirs ne s'étendront jamais au-delà » des montagnes qui bornent son horizon. »

Je ne puis peindre la joie de ma bonne » mère en nous voyant arriver. « Et c'est pour » toujours, lui dis-je ; désormais nous ne » vous quitterons plus. — Pour toujours ! » répète ma mére, quoi ! mes enfants, vous » n'irez plus à Paris ?.. — Non, nous reste» rons près de vous. — Mais, toi, Pierre, » qui regrettais tant les omelettes soufflées » de la grande ville...—J'en ai assez mangé,» répond Pierre en portant sa main sur son œil gauche.

J'ai présenté ma mère à madame la comtesse, toutes deux s'aiment bientôt ; les vertus égalisent les rangs et comblent les distances.

Nous sommes installés dans la jolie maison. Madame la comtesse a la plus belle

chambre; elle ne le voulait pas, mais pour cette fois seulement j'ai agi contre sa volonté. Le bonheur est venu habiter avec nous cet asile. Pierre cultive et fait valoir notre terrain; le père Bernard l'aide quelquefois, puis va se reposer près de ma mère. J'envoie à Paris mes tableaux et je deviens assez riche pour faire quelque bien dans les environs. Enfin, Manette m'a donné deux petits garçons que j'adore, et lorsque l'hiver chasse les habitans de nos montagnes autour de leur foyer, je retrouve encore les premiers beaux jours de ma vie en faisant des boules de neige avec mes enfans.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

